

VITT. EMANUELE III

BIBLIOTECA

NAZIONALE

FONDO
DORIA

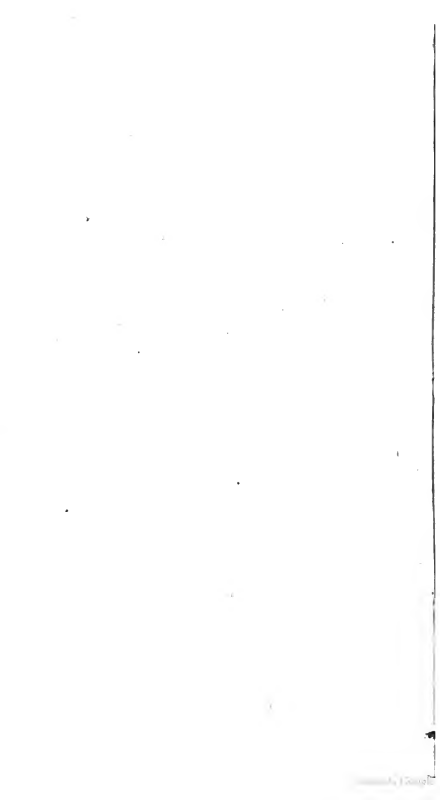
17

35

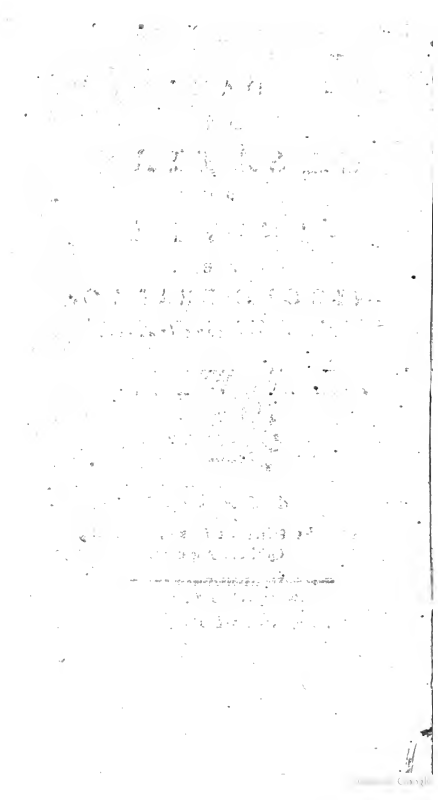
NAPOLI

VITTORIO EM. III





LE DANGER
DE
LA SATIRE;
OU
LA VIE
DE
NICOLO-FRANCO,
POETE SATIRIQUE ITALIEN.



LE DANGER
DE
LA SATIRE;
OU
LA VIE
DE
NICOLO-FRANCO,
..PONTE SATIRIQUE ITALIEN.



A PARIS;
Chez les Frères DEBURE, Libraires,
Quai des Augustins.

M. DCC. LXXVIII.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

Fondo Doria XIV

63.

966588





A MONSIEUR
LE MARQUIS
DE SEIGNELAY,
Colonel du Régiment de Champagne.

MONSIEUR LE MARQUIS,

LE Public ne sera point surpris de voir paroître sous vos auspices un Ouvrage de Littérature. Il sait que les Colberts naissent tous avec le goût des Beaux-Arts. Quant à moi, j'ai été infiniment flatté de pouvoir décorer ce livre d'un nom devenu célè-

ÉPI TRE

bre & respectable dans toute l'Europe. Si je me conformois à l'usage des Epîtres Dédicatoires, je ne manquerois pas, MONSIEUR LE MARQUIS, de vous ennuyer du récit des qualités qui vous font tendrement chérir de vos amis : je répéteroïs tous les éloges que fait de vous tous les jours le Régiment de Champagne. Mais ils seroient suspects de ma part, parce que les Auteurs sont presque tous accusés de prodiguer leur encens. Les louanges de vos Officiers & de vos Soldats sont mille fois plus honorables pour vous, parce qu'elles ne partent que du cœur. C'est lui seul aussi, MONSIEUR LE MARQUIS, qui m'a fait saisir l'occasion de vous offrir ce témoignage public de ma vive reconnoissance.

Je suis avec respect,

MONSIEUR LE MARQUIS,

*Votre très-humble & très-obéissant serviteur
l'Abbé ***, Censeur
Royal.*

AVERTISSEMENT.

QUAND la vie de Nicolo-Franco ne serviroit qu'à faire rentrer en eux-mêmes ces Ecrivains fatiriques, qui, pour faire rire pendant quelques instans leurs compatriotes, s'exposent à répandre long-temps des larmes amères, & se dévouent à la haine & au mépris du Public, je ne regretterois pas mon travail. Mais je ne me flatte pas qu'il produise cet effet, & sur-tout à Paris. L'on aime trop à s'y amuser aux dépens des dignités, des talens & des vertus. On y regarde comme des raisons & des preuves, les plaisanteries, & même les calomnies. Un Ecrivain qui fait les employer avec quelque ef-

AVERTISSEMENT.

prit, est assuré de s'y enrichir bientôt. Il est vrai que plusieurs exemples doivent lui faire craindre des corrections un peu fortes. Mais comme la plupart de ces fortes d'écrivains ne sont pas délicats sur l'article de l'honneur, ils oublient ces corrections, dès que la douleur en est passée. Quelle réponse d'ailleurs peut-on faire à des hommes qui vous disent de sang froid, que les coups de canne sont incertains, mais que les louis d'or sont sûrs?





V I E

D E

NICOLO-FRANCO.

POÈTE SATYRIQUE ITALIEN.

CHAPITRE PREMIER.

Progrès de Nicolo dans ses premières études. Haine & jalousie de ses camarades contre lui. Tour sanglant qu'il leur joue. Il est forcé de sortir de la maison paternelle. Avis que lui donne son père, en l'envoyant à Naples.

NICOLO - FRANCO naquit à Bénévent, dans le Royaume de Naples, l'an 1510. Son père, Simone

A

Franco , depuis vingt ans maître d'école dans cette ville , avoit beaucoup d'esprit , avec un grand fonds de littérature ancienne , Grecque & Latine. Se voyant sans fortune , & réduit à faire ce pénible & triste métier , il avoit d'abord donné ses leçons à un vil prix , & indifféremment à tous les enfans qu'on lui amenoit , fils d'artisans ou de bourgeois ; mais , au bout de dix ans , son mérite lui acquit une telle réputation , qu'un jour , huit des principaux Seigneurs de Bénévent , & quatre de la ville de Naples vinrent le trouver , & lui offrirent , à des conditions très-avantageuses , l'éducation de leurs enfans , pourvu qu'il renvoyât tous les autres. Il y consentit sans peine ; & ils lui en furent tant de gré , qu'ils lui firent à l'heure même un présent considérable en

argent. Il vécut alors dans l'abondance , & se trouva extrêmement foulagé. En effet , au lieu de cent enfans dont il étoit chargé auparavant , il n'en avoit plus qu'une quinzaine à instruire. Dès que son fils fut âgé de quatre ans , il lui donna ses soins. Il le chérissoit tendrement , parce qu'il n'avoit point d'autre garçon que lui , & que la vivacité dont ses yeux pétilloient déjà , lui promettoit de l'esprit. Il ne fut pas trompé dans ses espérances. Nicolo , à douze ans , étoit le plus habile de l'école de son père ; & il en savoit même plus que ceux de ses compagnons qui avoient trois ou quatre ans de plus que lui. Fiers de leur naissance & de leurs richesses , ils l'avoient d'abord méprisé , parce qu'il n'étoit pas aussi bien vêtu qu'eux , & qu'il n'étoit que le fils d'un maître

d'école ; mais il leur devint surtout odieux à cause de ses progrès. Ils étoient indignés de lui voir occuper toujours les premières places ; & ils disoient entr'eux , qu'il ne les devoit qu'à la prédilection de son père. Ils se persuadoient déjà ce que beaucoup de gens de qualité croient fermement, même dans un âge avancé , que la naissance donne l'esprit & le mérite. Ils cherchoient donc à lui jouer tous les tours dont ils pouvoient s'aviser : ils ne lui parloient que durement & avec dédain. Enfin , ils s'étoient tous ligués contre lui. Il est vrai que Nicolo , qui leur pardonnoit leur haine , plus aisément que leur mépris , ne laissoit échapper aucune occasion de se venger d'eux ; & même il en faisoit naître , quand il ne s'en présentoit pas. Il fut , un jour , qu'ils étoient tous invités à

un bal qui devoit être composé des jeunes gens & des demoiselles de la première distinction de la ville. Il fut vivement piqué d'être le seul de l'école qui n'en eût pas été prié. S'étant persuadé, d'ailleurs, que la petite réputation dont il jouissoit déjà dans Bénévent, devoit le faire aller de pair avec tous ces fils de grands Seigneurs, il concerta son plan de vengeance, & l'exécute ainsi. Il se fait inviter par des bourgeoises, amies de son père, à une petite fête qu'elles donnoient le même soir du bal. Dans l'intervalle, il prie, il conjure son père de lui faire faire, pour cette occasion, un habit plus élégant que ceux qu'il avoit portés jusqu'alors. Ayant obtenu ce qu'il demande, il instruit ses camarades de la partie dont il est prié, & se vante qu'il s'y amusera plus qu'ils

ne feront à la leur. La veille du bal arrivée , il ne dormit pas de la nuit , tant il avoit peur de manquer son coup. Dès que l'aurore paroît , il se lève à la fourdine , & va dans la chambre où étoient gardés les habits qui devoient servir pour la fête. Il coupe à chaque habit le dos tout entier , en fait autant au sien , va jeter les morceaux dans un puits , & se recouche , sans avoir été ni vu ni entendu d'aucun de ses compagnons. La matinée se passa dans la plus grande joie de la part des jeunes gens , à la vue sur-tout des parures que leur envoyèrent leurs parens pour les faire briller davantage à cette fête. Comme la jeunesse en Italie est pour le moins aussi avancée que la nôtre , & peut-être plus confiante encore , ils se promettoient déjà de faire des conquêtes , & se commu-

niquoient les uns aux autres leurs petits projets & leurs grandes espérances. Mais leur joie, quelque vive, quelque animée qu'elle fût, n'étoit pas comparable à celle de Nicolo. Il chantoit, il fautoit, & faisoit toute sorte de folies. Les jeunes gens & lui vont s'habiller à quatre heures, le bal devant commencer à cinq. Le premier qui apperçoit son habit entièrement coupé au dos, jette un cri perçant & lamentable. Les autres en font autant, lèvent les mains au ciel, frappent du pied, s'arrachent les cheveux de désespoir. Nicolo crioit encore plus fort qu'eux tous. Il fondoit en larmes, pendant que son cœur nageoit dans la joie, & savouroit le plaisir de la vengeance. Il n'y manquoit rien. Les propos que tenoient tous ces jeunes fous, y mettoient le comble, & la

rendoient délicieuse. Ils s'accusoient les uns les autres de ce tour abominable. Nicolo étoit celui qu'ils en soupçonnoient le moins , tant il jouoit bien son rôle. Il leur disoit d'un air consterné ; Vous avez bonne grâce à vous plaindre , Messieurs ; c'est moi qui perds le plus à ce malheur ; vos parens sont riches ; dès-demain , ils vous donneront d'autres habits. Mais mon père est-il en état de fournir à cette dépense ? Pendant ce temps-là , l'un d'eux s'étoit retiré dans un coin de la chambre , où , la tête baissée & la main sur le front , il paroïssoit rêver profondément. Il se lève peu après , & vient dire à ses amis : J'ai trouvé le scélérat qui nous a joué ce tour. C'est le fils aîné du Comte Bentino. Je l'ai rencontré avant hier : je lui ai dit que nous étions tous invités au bal , chez le

Gouverneur, excepté Nicolo. Cela n'est pas possible, m'a-t-il répondu, avec un souris dédaigneux ; il n'y aura pas de marmots ; on ne doit en prier que des jeunes gens de vingt ans : c'est mon père qui me l'a assuré. Pour lui fermer la bouche, je lui ai montré mon billet. Il est contrefait, a-t-il répliqué ; & je parie tout ce que tu voudras, que vous n'irez point. Ce ne peut-être que lui, s'écrièrent-ils tous à la fois. Il faut nous réunir, pour lui rendre incessamment cette méchanceté au centuple.

Pendant cette conversation, Simone Franco étoit monté au bruit que faisoit la troupe désolée. Son fils, en le voyant, redoubla ses larmes & son désespoir. Le père resta muet & interdit, au spectacle qui s'offrit à ses yeux. Il ne put croire,

d'abord , que ce fût l'un d'eux qui eût fait cette noirceur , parce qu'ils en souffroient tous. Il ne pouvoit croire non plus que c'étoit le fils du Comte Bentino , parce qu'en tout temps il y avoit toujours quelqu'un à la maison , ou lui , ou fa femme , ou ses domestiques. Quand les jeunes gens eurent perdu une heure toute entière à crier & à se dépiter , ils pensèrent à remédier au mal. Ils font avertir leurs parens du malheur qui leur est arrivé , & envoient à la hâte chez tous les tailleurs de la ville. Dans l'intervalle , ils se flattent que leurs habits étant promptement raccommodés , ils pourront du moins arriver au bal avant qu'il finisse. Pleins de ce doux espoir , ils reçoivent les tailleurs avec la plus grande joie ; ils les cajolent , & leur promettent une récompense excessi-

ve , s'ils ont fini au bout d'une heure. Les tailleurs examinent les habits , & disent , tout affligés , qu'on ne vend point dans la ville d'étoffes pareilles , & qu'on n'en trouve qu'à Naples , qui est à douze lieues de Bénévent. Les doléances alors recommencèrent de la manière la plus comique & la plus amusante pour Nicolo. Il délibéra quelques momens en lui-même , s'il sacrifieroit la partie à laquelle il étoit invité , pour jouir jusqu'au bout de cette scène. L'espérance d'un nouveau plaisir emporta la balance ; car celui qu'il goûtoit commençoit à devenir moins vif en se prolongeant. Après tout , se dit-il , il vaut encore mieux s'amuser soi-même , que de voir pester les autres. Il fait raccommoder à la hâte son habit , qui étoit d'une étoffe commune dans la

ville , & se rend à la fête dont il étoit prié. Il n'eut rien de plus pressé que d'y raconter l'aventure. Dieu fait comment elle fut reçue par les bourgeois qui composoient l'assemblée. A les en croire , le tour étoit impayable , il étoit divin. Nicolo triomphoit en lui-même , de se voir applaudi par d'aussi bons juges. On lui fit répéter son histoire , au moins une douzaine de fois ; & chaque fois on la trouvoit plus piquante. Il est vrai aussi qu'il la contoit avec tout l'agrément possible , & qu'il n'omettoit aucune des circonstances qui pouvoient la rendre plus amusante. Il revint chez son père , en rapportant de l'assemblée autant de joie qu'il y en avoit causée. Mais les choses étoient bien changées pour lui dans la maison paternelle. Les pères des jeunes gens étoient arrivés ; avoient

tempêté long-temps contre la négligence du maître ; & , après avoir conféré ensemble, ils s'étoient persuadés tous , qu'il ne pouvoit y avoir que Nicolo qui eût joué ce tour à leurs enfans. Ils étoient instruits de quelques méchancetés qu'il leur avoit déjà faites , & ne doutèrent pas qu'il ne fût encore l'auteur de celle-ci. En conséquence , ils s'en expliquent ouvertement au père , qui défend son fils de son mieux , mais inutilement. Enfin , ils lui donnent le choix de garder Nicolo chez lui , ou leurs enfans. Simone aimoit assez son fils , pour ne pas hésiter. Mais il avoit encore deux filles ; & il falloit renoncer à les établir , s'il se défaisoit de ses élèves. Il demande la permission d'aller un instant consulter sa femme. Celle-ci fondit en larmes , & jeta les hauts cris , à cette

proposition. Simone laissa passer ces premiers momens , auxquels il s'attendoit. Le résultat de leur conversation fut qu'il enverroit Nicolo à Naples , chez un de leurs amis. Il revint, en pleurant , apprendre à ces Seigneurs le parti qu'il prenoit. Ils exigèrent encore de lui , que son fils sortît de la maison , dès le lendemain, avant la fin de la journée. A peine étoient-ils dehors , que Nicolo arriva , encore tout rayonnant de joie. Il voit son père & sa mère fondans en larmes. Il leur demande la cause de leur chagrin. Ils gardent tous deux le silence. Il les embrasse tendrement , & les presse de lui répondre. Il n'en peut tirer un seul mot. Il se jette à leurs genoux , arrose leurs mains de ses pleurs ; & fait tant enfin , que son père lui dit en sanglotant : — Mon cher fils , nous

allons vous perdre : il faut que vous sortiez, dès demain, de notre maison.

== Qu'ai-je donc fait , s'écrie Nicolo , en se relevant , pour que vous me traitiez si cruellement? == Mon cher fils , reprend Simone , les parens de vos camarades vous accusent d'être l'auteur du tour qu'on vient de jouer à leurs enfans. Comme je vous en crois innocent , je vous ai défendu avec la plus grande chaleur ; mais , je n'ai pu les désabuser. Ils ont exigé de moi que je vous envoyasse ailleurs , si je voulois garder leurs fils. Votre mère & moi avons décidé d'abord en votre faveur ; mais l'intérêt de vos sœurs , pour qui nous avons déjà des mariages en vue , & qui resteront sans ressource , si je renvoie mes élèves , nous a forcés de prendre une résolution qui nous accable

de douleur. Je connois toute votre amitié pour Cécile & Jannette. Je ne doute point, dès-lors, que vous n'entriez dans nos raisons ; mais il n'en coûtera pas moins à notre cœur de vous voir éloigné de nous. J'avois pensé à vous placer dans la ville, chez Agoſto mon ami : ce qui m'en a empêché, c'est la crainte que vous ne foyez en butte, chaque jour, aux persécutions de vos accusateurs & de leurs enfans. Nicolo demeura consterné, & répandit des larmes bien plus sincères que celles qu'il avoit versées trois heures auparavant. Il étoit tendrement attaché à son père & à sa mère, qui l'avoient toujours traité avec douceur & avec indulgence. Ses sœurs ne lui étoient pas moins chères ; & il sentoît vivement le malheur de quitter sa famille & sa patrie. Il se

repentit alors amèrement de la méchanceté qu'il avoit faite. Il ne put ni souper, ni dormir de la nuit, tant il avoit le cœur serré de douleur. Le lendemain, il sortit de la maison, avant que ses camarades fussent levés. Il craignoit, plus que la mort, de s'offrir à leurs regards, parce qu'il étoit persuadé qu'ils triomphoient de joie d'être délivrés de lui. Il alla passer la journée chez un de ses oncles. Son père, comme ils en étoient convenus ensemble, vint l'y trouver aussitôt après le dîner, accompagné de ses deux filles. Sa mère n'avoit pas voulu y venir, ne se sentant pas assez de force pour recevoir les adieux de son cher Nicolo, & pour le voir partir. Le moment de cette affligeante séparation étant arrivé, le pauvre exilé embrasse étroitement son oncle & ses

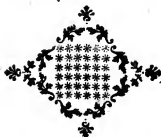
deux sœurs, qui pleuroient à chaudes larmes comme lui. Son père voulut le conduire jusqu'à un quart de lieue de la ville, où il avoit ordonné à un domestique de les attendre avec deux chevaux. Un peu avant d'y arriver, Simone s'arrêta avec son fils; pénétré de douleur & de tendresse, il l'embrasse & lui dit : = Mon cher enfant, si vous continuez de vous appliquer au travail, comme vous avez fait jusqu'à présent, j'espère que vous occuperez un jour des places honorables. Attachez-vous, par toutes les attentions possibles, à vous faire aimer de Franceschi, & à reconnoître les bonrés qu'il aura pour vous. Tâchez de l'égayer quelquefois. Je vous prévien qu'il est naturellement mélancolique; mais il n'exigera pas que vous lui fassiez souvent compagnie.

C'est le meilleur homme du monde, & un homme instruit. Vous lui remettrez cette lettre. Je ne veux pas vous laisser partir, mon enfant, sans vous donner un avis, qui est de la plus grande conséquence pour vous, & que vous ne devez jamais oublier. Je vous ai connu un esprit caustique & mordant : c'est un des plus grands défauts qu'on puisse porter dans la société; ceux qui l'ont, se font craindre, & n'ont point d'amis. Ne soyez pas la dupe des éloges de ceux que vous ferez rire. On se fait rarement estimer des personnes que l'on amuse. Les hommes de ce caractère sont comme les farceurs. On se divertit pendant quelques instans de leurs quolibets; mais on rougiroit d'être rencontré par d'honnêtes gens dans leur

compagnie. Ayez soin aussi de bien choisir les premières connoissances que vous ferez , en arrivant à Naples. Cette ville est extrêmement dangereuse pour la jeunesse. Sans la plus grande circonspection , vous y deviendriez bientôt impie & libertin. Adieu , mon cher enfant , aimez toujours un père qui vous chérit tendrement ; & n'attendez jamais votre bonheur que de la vertu & de la religion. Nicolo promit à son père de suivre ses avis ; mais , malheureusement pour lui , il oublia ses promesses , comme on le verra par la suite. Il monta à cheval , accompagné du domestique qui l'attendoit. En chemin , il lui échappoit des larmes de dépit & de douleur , d'avoir été forcé de quitter la maison paternelle ; & delà , peut-être , vint la

DE NICOLÒ-FRANCO. 21

haine envenimée qu'il eut toute sa vie contre les grands Seigneurs. Il alla coucher à quatre lieues de Bénévent, & arriva le lendemain à Naples. *Nicolo avoit alors quinze ans.*



CHAPITRE SECOND.

Sa conduite à Naples chez Franceschi. Sa passion pour les Poètes satyriques , & sur-tout pour Juvénal. Vengeance qu'il tire d'un des principaux Seigneurs de la Ville.

NICOLÒ fut très-bien reçu de Franceschi , qui l'embrassa de tout son cœur , & lui dit , après avoir lu la lettre de Simone Franco : Mon cher enfant , je serai enchanté d'obliger votre père , en vous gardant chez moi. Je lui fais même mauvais gré de ce qu'il exige de mon amitié , que je consente à recevoir une pension pour vous. Il me marque que vous aimez le travail. Je saurai vous occuper , & agréablement. Il ne

DE NICOLÒ-FRANCO. 23

tient qu'à vous de vivre heureux dans ma maison.

Franceschi , après le dîner , mena Nicolo à sa bibliothèque. Elle étoit considérable , bien choisie , composée de livres grecs , latins & italiens. Il avoit enseigné pendant vingt ans la rhétorique à Naples , & avec le plus grand succès. Quoiqu'il eût rempli cette place d'une manière noble & désintéressée , son travail lui avoit été utile , grâces à son économie , & lui procuroit de quoi vivre dans une honnête médiocrité. Il donna toute liberté à Nicolo d'emporter dans sa chambre les livres qui lui plairoient le plus , & il fut curieux de voir ceux qu'il choisiroit d'abord. Le jeune homme prit Homère , Démosthène , Cicéron & Virgile. Franceschi fut charmé d'un choix aussi judicieux ; &

s'engagea , dès ce moment , à lui donner tous les matins une heure de son temps , pour l'employer à son instruction. Il ne se repentit point de cette complaisance. Son disciple écoutoit ses leçons avec une avidité insatiable , lui faisoit des questions savantes & ingénieuses , & s'arrêtoit , avec goût & avec délices , sur les beautés des Auteurs qu'il expliquoit. Aussi le maître , charmé de son esprit , de sa facilité , de son application , n'étoit-il point avare de son temps avec lui ; & souvent il ne s'apercevoit pas que la leçon duroit deux heures au lieu d'une. D'ailleurs , Nicolo étudioit tous les moyens de lui plaire & de l'amuser. Il le réjouissoit après les repas , par le récit des tours qu'il avoit joués à ses camarades ; mais il eut la discrétion de ne point se vanter du

du dernier. Pendant cinq ans, il vécut avec tout l'agrément possible chez Franceschi. Cet habile homme lui procuroit tous les plaisirs honnêtes qu'il pouvoit imaginer. Il le menoit presque toujours à la promenade avec lui, lui faisoit remarquer dans la Ville les chefs-d'œuvre de l'art ; dans les campagnes, les merveilles de la nature : il l'envoyoit aux jeux publics d'exercices, & le conduisoit dans une société de gens de lettres, qui s'assembloient une fois chaque semaine. Nicolo fut d'autant plus flatté d'être admis dans cette savante compagnie, qu'il étoit le seul de son âge qui jouît de cette distinction. Aussi en fit-il son remerciement, par une pièce de vers latins, qui fut unanimement applaudie. Les éloges qu'il donnoit à la société, étoient d'une délicatesse exquise. On soup-

çonna d'abord Franceschi d'être l'auteur de cet ouvrage ; mais il assura qu'il étoit tout entier de Nicolo , & qu'il n'y avoit d'autre part que deux ou trois changemens peu considérables , qu'il lui avoit conseillés. Pour les en convaincre même , à n'en pouvoir douter , il leur fit voir un éloge de la ville de Naples , que le jeune homme avoit fait , peu de temps auparavant , en vers latins aussi , & qui ne cédoit en rien à la pièce qu'il leur avoit lue. Ils l'encouragèrent donc , de la manière la plus flatteuse , à cultiver ses talens , & à se signaler dans la carrière des lettres. Nicolo n'avoit pas besoin d'y être excité. Son cœur étoit enflammé de l'amour de la gloire. Malheureusement pour lui , son caractère porté à la vengeance , & son esprit naturellement caustique , lui firent préférer un genre de travail qui causa ses

infortunés. Il se livra tout entier à la Satyre. Le penchant qui l'y entraînoit déjà , devint bien plus violent encore par la lecture de Juvénal , qui faisoit ses délices. Il le savoit par cœur , & en fit même , quelques années après, une traduction élégante , en vers Italiens. Il récitoit , avec enthousiasme , à Franceschi les morceaux de ce Poëte les plus remplis de fiel ; & il étoit surpris de le voir applaudir froidement à des vers , dignes , selon lui , d'admiration. Un jour Franceschi , ennuyé de ces éloges excessifs , & craignant pour son disciple les suites de cette prédilection , lui demanda s'il préféroit les Satyres de Juvénal à celles d'Horace. Nicolo n'hésita pas à se déclarer en faveur du premier. Eh ! quelle est votre raison ? = La voici : Quand on n'attaque que des ri-

dicules , il faut les combattre , comme Horace , avec un ton plaisant & enjoué , avec une raillerie fine & délicate : mais , quand on fait la guerre aux vices , il faut s'armer contre eux , d'un poignard ; il faut tirer du sang , & les poursuivre sur le trône même , comme a fait Juvénal. = Eh ! de quel droit un simple particulier peut-il déchirer la réputation de ses concitoyens & celle de son Souverain ? Un Ecrivain a-t-il plus d'autorité qu'un Magistrat , qui a bien le pouvoir de punir les crimes , mais non celui de flétrir les hommes vicieux , quand ils ne violent pas les loix de l'Etat ? — Le droit de dire la vérité & de venger la vertu , en couvrant le vice d'infamie , appartient à tout homme libre ; & je ne trouve rien de si noble , de si glorieux que le rôle d'un Ecrivain , quand il a le courage de démasquer

son Souverain même , de le faire rougir de honte , pendant qu'il s'enivre des basses flatteries de ses courtisans ; d'élever seul la voix contre lui , lorsque tous ses sujets gardent un lâche silence. = Mon cher enfant , vous me faites pitié. Rien n'est plus faux que ce que vous venez d'avancer , & si vous écriviez , ou agissiez , d'après ces principes , vous vous exposeriez , pour le moins , à vous faire enfermer dans un cachot , pour toute votre vie. Apprenez , d'abord , que ce prétendu droit de dire la vérité , qui , selon vous , appartient à tout homme libre , n'appartient à personne , quand la vérité attaque la réputation de qui que ce soit ; & que la diffamation , même du dernier des hommes , est punissable par les loix. Quel châtiment doivent-elles donc faire subir à un Ecrivain impudent ,

à un sujet rebelle , qui ose s'attaquer à son Prince même , qui cherche , autant qu'il est en lui , à faire secouer à ses concitoyens le joug de l'obéissance , en rendant le Souverain odieux ou méprisable ! Il ne nous est permis , par les loix divines & humaines , de publier que les vertus & les actions louables de nos maîtres. Nous devons gémir secrètement de leurs défauts & de leurs vices , nous les cacher , s'il est possible , à nous-mêmes , dans la crainte qu'ils n'altèrent notre respect , ou ne refroidissent notre amour pour eux. S'ils sont trop connus , pour que nous puissions nous les dissimuler , comme sujets & comme chrétiens , il est de notre devoir de conjurer le Tout-Puissant de changer leurs cœurs. Que penseriez-vous d'un fils qui accuseroit son père , dans toute la vil-

le , d'être un avaré , un débauché , un impie ? Vous le regarderiez comme un monstre. Enfin , pour terminer cette question , considérez quel a été le sort des Poètes dont nous parlons. Horace a été l'ami d'Auguste , de Mécène & de tous les hommes vertueux de sa patrie. Juvénal n'a eu que des ennemis , & s'est fait exiler par l'Empereur , jusqu'au fond de l'Afrique.

Nicòlo fit semblant de se rendre à ces raisons de Franceschi ; mais il ne changea point de façon de penser , comme il le prouva quelques jours après , par le fait que je vais rapporter. Un matin , en passant dans une des places publiques de la ville , il s'arrêta à lire cette affiche : (1)
La Dame Vollini promet deux cents écus à la personne qui lui rappor-

(1) Une fois pour toutes , je prévien

tera son chien , perdu depuis deux jours. Il est aisé à reconnoître. Il a le corps d'un beau noir. Une de ses oreilles est plus longue que l'autre. Il a trois pattes toutes blanches , & la quatrième de couleur de feu. On avoit ajouté ces mots , au bas de l'affiche : Ladite Dame ne promet rien à quiconque retrouvera sa vertu qu'elle a perdue depuis vingt ans. Il est vrai qu'en la perdant , elle a gagné six cent mille francs & un magnifique hôtel ; & en la conservant , elle auroit pu mourir de faim dans la boutique de son père. Ce trait sanglant plut fort à Nicolo , & lui inspira une idée qu'il

que , pour la commodité du plus grand nombre de mes lecteurs , je n'ai employé , quand j'ai parlé d'argent , ni les florins , ni les jules , ni les sequins , &c., mais les espèces de France.

suivit dès le lendemain. Il cherchoit une occasion de se venger du Comte Bénétri, un des plus grands Seigneurs de Naples, dont le fils l'avoit traité, à Bénévent, avec plus de hauteur & de mépris, que n'avoient fait ses autres camarades. Il soupçonnoit d'ailleurs ce Comte, d'être un de ceux qui avoient le plus contribué à le faire sortir de la maison paternelle. Il dresse en gros caractères, un écrit, dont voici le contenu : *On promet mille écus à celui qui pourra compter tous les créanciers & tous les vices du Comte Bénétri, & lui trouver une seule bonne qualité. On promet la même somme à quiconque citera un seul mot de son fils aîné, qui annonce, non pas de l'esprit, il n'y en eut jamais dans cette famille, mais du sens commun.* Il fait six exemplaires de

cet écrit , se dérobe une heure avant le jour , de la maison de Franceschi , & , en habit déguisé , affiche cette belle production dans les six places les plus fréquentées de Naples , & revient se coucher , sans qu'on se fût apperçu de sa sortie. Il ne manqua pas le lendemain de parcourir les places , à l'heure où il s'y assembloit le plus de monde. Il fut charmé de voir le peuple & les bourgeois attroupés autour de l'affiche. Les uns la lisoient tout-haut , à la prière de ceux qui étoient trop éloignés pour pouvoir la lire eux-mêmes : d'autres la copioient à la hâte , dans la crainte qu'elle ne fût promptement arrachée , comme elle le fut dans la matinée même. Il écoutoit avidement ce qu'on en disoit ; & il eut lieu d'être content. Comme le Comte Bénétri avoit

beaucoup d'ennemis dans la ville ,
on applaudit généralement à l'au-
teur de l'affiche , qu'on trouvoit ex-
cellente , & remplie d'un sel piquant.
Mais sa joie & son triomphe furent
troublés par le propos d'un bon
vieillard , qui dit à ceux qui l'en-
touroient : » J'avoue que ce placard
» est bien méchant , & qu'il emporte
» la pièce ; mais il faut convenir aussi
» que l'auteur ne peut être qu'un cer-
» veau brûlé. Quelle extravagance de
» s'exposer , pour le plaisir d'un mo-
» ment , à périr sous le bâton , ou à
» ramer toute sa vie dans une galère !
» Je lui conseille de ne pas s'en van-
» ter , & de se bien cacher. « Le con-
seil étoit bon ; car le Comte , trans-
porté de fureur , mit en campagne
tous ses gens & toutes ses connois-
sances , pour découvrir l'auteur de
l'affiche. Les Magistrats même , à

sa prière , publièrent un Arrêt par lequel il étoit expressement enjoint à tous les citoyens de dénoncer le coupable. Dès que Nicolo eut lu cet Arrêt , la peur que le propos du vieillard lui avoit déjà donnée , redoubla de beaucoup. Il se tint renfermé chez Franceschi , pendant quelques jours , prétextant une violente douleur dans la cuisse , qui l'empêchoit de marcher ; & même , pour qu'on ajoutât plus de foi à cette incommodité , il se traînoit à table , à l'aide d'un bâton. Franceschi augmenta sa frayeur encore , en lui disant qu'il y avoit déjà douze personnes en prison. Dès que Nicolo entendoit frapper à la porte , il frissonnoit , il changeoit de couleur. Son sommeil fut agité pendant une semaine entière ; il se réveillait plusieurs fois pendant la nuit , criant

en sursaut : Ce n'est pas moi , c'est faux , c'est faux. Mais un matin tout son sang se glaça dans ses veines , quand de sa fenêtre il vit entrer deux Magistrats en robes noires , suivis de trois recors. Il ne douta point qu'ils ne vinssent pour lui. En les attendant , il se promène dans sa chambre à grands pas , & tout esfaré. Il n'avoit plus de douleurs , alors , dans la cuisse. Ses dents se heurtoient les unes contre les autres. Il trembloit de tous ses membres. En se promenant ainsi , il jeta les yeux , par hasard , sur un miroir , & vit qu'il étoit pâle comme la mort. Mon visage , dit-il , va m'accuser tout le premier , si je n'y mets ordre. Aussitôt , des deux mains , il se donne une vingtaine de soufflets , mieux appliqués les uns que les autres. Il finissoit d'em-

ployer ce nouveau moyen de se donner des couleurs , quand on vint l'avertir que les Juges de la ville demandoient à lui parler , dans le cabinet de Franceschi. Il répondit , sans ouvrir sa porte , qu'il n'étoit point habillé , & qu'il supplioit ces Messieurs de lui accorder un instant , afin qu'il pût paroître décemment devant eux. Il profita de ce court intervalle , pour se remettre de son agitation. Il consulta son miroir , qui le rassura , plus qu'il n'eût voulu , sur sa pâleur ; car son visage étoit devenu enflammé d'un rouge ardent. Il le lava promptement avec de l'eau fraîche , & descendit , en faisant bonne contenance. Les Magistrats lui demandèrent d'abord son nom. Cette question ne l'amusa point , voyant sur-tout un homme qui se préparoit à écrire ses

réponses. Il sentit que si elles étoient communiquées au Comte Bénétri, il ne manqueroit pas de l'accuser d'être l'auteur de l'affiche. Quand il eut satisfait à cette question, on lui demanda à quelle heure il étoit rentré le soir du jeudi dernier, (c'étoit le vendredi qu'il avoit collé son affiche) : A huit heures, répondit-il, c'est l'heure de notre souper; & M. Franceschi peut se rappeler que ce jour-là je ne l'ai point fait attendre. Franceschi certifia en effet qu'il étoit rentré, même avant huit heures. Nicolo souffroit le martyre, dans la crainte d'autres questions qui l'auroient peut-être plus embarrassé, quand les Magistrats le tirèrent de peine, en lui disant : Monsieur, il y a eu un homme assassiné dans une batterie, jeudi au soir, & tout-près d'ici. Grégorio, le Marchand, nous a dit qu'il vous avoit vu passer dans

le moment de cette batterie. En convenez-vous ? = Oui , Messieurs. = Eh bien , il faut que vous nous rapportiez exactement toutes les circonstances , dont vous avez été le témoin. = Très-volontiers , Messieurs. Il leur raconta alors , dans le plus grand détail , tout ce qu'il avoit vu. Les Magistrats s'en retournèrent , contents de sa déposition. Nicolo remonta dans sa chambre , plein de joie , & soulagé du poids énorme qui l'oppressoit. Il se promit bien alors de ne plus faire d'affiches. Pour écarter tout soupçon , il se tint encore deux jours renfermé chez Franceschi , disant qu'il lui restoit une foiblesse dans la cuisse , avec un peu de douleur. Quand il sortit , il n'entendit plus parler de cette affaire. D'autres aventures occupoient le loisir des novellistes & des gens désœuvrés.

CHAPITRE TROISIÈME.

Liaison de Nicolo avec un jeune Cordelier. Son entretien avec lui.

FRANCESCHI étoit logé près d'un Couvent de Cordeliers, qui, dans leur jardin, avoient un petit bois délicieux pour la fraîcheur qu'on y respiroit, & la tranquillité dont on y jouissoit. Nicolo y venoit souvent avec un livre. Quelques Religieux, seulement, partageoient avec lui la douceur de cette retraite. Un jeune Prêtre d'entr'eux, qui s'y rendoit plus fréquemment que les autres, l'aborda un jour, & lui dit : Je suis charmé, Monsieur, que notre solitude vous plaise ; convenez qu'elle est bien favorable pour ceux qui aiment l'étude. = J'en con-

viens , mon Père ; & je profite , avec reconnoissance , de la liberté que vous me laissez de venir m'y promener. = Notre jardin est toujours ouvert , Monsieur , aux honnêtes gens , ainsi que notre bibliothèque. La connoissez-vous ? = Non , mon Père ; & je la verrois avec plaisir. = Je puis vous la faire voir , dès ce moment même , si vous le souhaitez. = Très-volontiers , mon Père ; & ils y montèrent ensemble. Nicolo fut étonné en y entrant , d'y trouver huit ou dix Religieux , dont les uns étoient occupés à transcrire des manuscrits , & les autres à lire avec la plus grande application. Il ne fut pas moins surpris du choix & du nombre des livres. Il y en avoit peu d'imprimés , parce qu'ils étoient encore fort chers. En effet , il n'y avoit pas un siècle que l'Imprimerie avoit

été inventée , & l'on ne comptoit , dans toute l'Italie , què quatre villes où il y eût des Imprimeurs , Rome , Venise , Naples & Milan ; & même il n'y en avoit qu'un seul dans chaque. Mais , au défaut de livres imprimés , Nicolo remarqua de très-belles Bibles , les ouvrages de tous les Pères de l'Eglise , la collection des Conciles , les Ora-teurs , les Historiens , les Poëtes grecs & latins les plus célèbres , le tout copié avec la plus grande netteté. Il fut aussi enchanté de l'exactitude qu'il trouva dans ceux de ces manuscrits qu'il parcourut. En sortant de la bibliothèque , il demanda à son conducteur si ses confrères y venoient souvent & en aussi grand nombre qu'il les y voyoit. Ils y viennent , Monsieur , tous les jours , & y passent une partie considéra-

ble de la journée. Vous y auriez vu même plus de Religieux , si quelques uns , dans ce moment , ne disoient la messe , & si d'autres ne donnoient des leçons de Théologie & de Philosophie à nos Novices. = Ce que je viens de voir , mon Père , & ce que vous me dites , me désabusent de mon erreur. Car je vous avouerai que , d'après tous les propos que j'ai entendus dans le monde , contre les Ordres Religieux , j'en avois la plus mauvaise idée. On les y accuse si souvent d'ignorance & de paresse , que j'ai eu la bêtise , j'en conviens , d'y ajouter foi. Pardonnez-moi mon aveu , mon Père , en faveur de la justice que je vous rends actuellement , & que je suis prêt à vous rendre publiquement. = Les préjugés que vous aviez contre nous , Monsieur , ne m'éton-

nent pas. Nous n'ignorons point de quelle manière on parle , dans le monde , des Franciscains & des autres Ordres Religieux. Je ne fais si c'est une petite vengeance que le monde veut exercer contre nous , parce que nous l'avons abandonné. Quel que soit son motif , ceux d'entre nous qui ont l'esprit de leur état , doivent lui avoir la plus grande obligation de la façon dont il nous traite , parce qu'elle peut nous maintenir dans le mépris de nous-mêmes , & dans l'humilité , qui nous est tant recommandée par notre saint Fondateur. = Je crois , en effet , mon Père , que quelques-uns d'entre vous ont besoin d'être maintenus dans l'humilité , depuis que votre Ordre a donné à l'Eglise des Papes. (1)

(1) Nicolas IV , en 1288 , Sixte IV , en 1471. Il y a eu depuis , Clément

Les Religieux rirent peut-être encore plus de vanité de la gloire de leurs confrères , qu'une famille n'a d'amour propre , quand elle a produit ou un grand Général d'armée , ou un homme célèbre par sa science & ses talens. Je suis persuadé , (excusez ma franchise , mon Père ; je suis un jeune homme ; tout ce que je vais dire est sans conséquence) ; je suis donc persuadé que plusieurs d'entre vous n'ont embrassé la règle de S. François , que dans l'espérance de parvenir aux dignités Ecclésiastiques. Vous même , mon Père , si , comme je le crois , vous avez été animé de motifs plus nobles , en quittant le monde , convenez cependant que vous n'avez point renoncé , ni à la Papauté , ni à la Pourpre , ni

XIV , en 1769 , & un grand nombre de Cardinaux & d'Evêques.

à l'Episcopat. = Il y a de la franchise, en effet, Monsieur, dans ce que vous me dites-là; & quand nous nous connoîtrions depuis vingt ans, je crois que vous auriez de la peine à vous expliquer plus naïvement. Mais la franchise est un privilège de votre âge, dont il est tout naturel que vous jouissiez, sur-tout avec un simple Religieux comme moi. Ce que vous avancez, d'ailleurs, n'est pas dépourvu de vraisemblance, quant au premier article; & il mérite que j'y réponde. Je conviens donc, d'abord, que quelques-uns d'entre nous peuvent avoir eu; pour entrer dans notre Ordre, les motifs humains que vous leur prêtez. Je pense que vous nous rendez assez de justice, pour croire qu'ils n'y seroient pas reçus, si on leur connoissoit des vues aussi inté-

ressées ; mais , comme vous l'imaginez bien , ils n'ont garde de s'en vanter ; & vous n'exigez pas , sans doute , que nos Supérieurs pénètrent , comme Dieu , dans la nuit des cœurs , & y découvrent des sentimens qu'on a tant de raison de leur cacher. Ceux encore qui sont animés de ces motifs , s'aveuglent souvent eux-mêmes , en se persuadant qu'ils pourront se rendre plus utiles à l'Eglise , quand ils en occuperont les dignités. Il n'y en a plus , je crois , d'assez ignorans , pour s'autoriser de ce passage de S. Paul : Que quiconque desire l'Episcopat , desire une bonne chose. Les gens du monde , même les moins versés dans l'interprétation du Nouveau-Testament , & qui font un sujet de plaisanterie de ce passage , à l'égard des hommes qu'ils voient

voient aspirer aux Prélatures, savent à présent quel sens il faut donner à ce passage. Ils n'ignorent pas que, du temps de S. Paul, les Evêques n'avoient, tout au plus, que de quoi vivre, & encore en étoient-ils redevables aux charités des fidèles; qu'ils n'avoient aucune de ces prérogatives brillantes, dont on les a décorés depuis; qu'ils n'avoient en partage que des fatigues excessives & continuelles, pour répandre & conserver la foi parmi leur peuple; qu'ils étoient les premiers exposés à la fureur des tyrans, & qu'ils mouroient presque tous martyrs. Pour revenir donc à ceux qui entrent dans les corps Religieux, avec des vues d'ambition, nous les condamnons comme vous; mais c'est un mal qu'il est impossible d'empêcher, parce qu'il est impossible aux hommes de sonder

les cœurs. Cependant , d'un abus aussi contraire à la loi divine & à l'esprit de notre Règle , il en résulte de très-grands avantages pour un Ordre tout entier , & souvent même pour l'Eglise. En effet , ceux qui ont ces vues secrètes s'attachent à régler leurs mœurs , à gagner l'estime & l'amitié de leurs Supérieurs & de leurs Confrères , par leur obéissance aux uns , leurs complaisances pour les autres. Ils cherchent à se distinguer , ou par d'excellens Sermons , ou par de savans écrits , ou par une connoissance profonde de la morale & de la discipline ecclésiastiques. Ils parviennent rarement à l'objet de leurs desirs ; mais les efforts qu'ils ont faits pour y arriver , ont excité , entre leurs Confrères , une vive émulation , qui souvent a enfanté de grands talens & de grandes vertus. Si dans le monde & dans les Cours des

Rois, les ambitieux, pour atteindre à leur but, employoient des moyens aussi honnêtes, aussi utiles pour l'Etat, que ceux dont on se sert dans les Couvens pour s'élever aux dignités, croyez-vous que les Souverains & la Patrie fussent tentés de s'en plaindre? Quant au reproche qu'on nous fait de conserver encore de l'amour propre & de l'attache aux honneurs, sous l'habit le plus humble & le plus pauvre, y a-t-il rien de plus injuste que ce reproche? Cessons-nous donc d'être des hommes, en devenant des Religieux? Toutes les conditions & tous les âges payant tribut au démon de la vanité, par quelle grâce spéciale serions-nous exempts de sa tyrannie? Notre état nous oblige, il est vrai, de résister à nos penchans, de faire la guerre à nos passions, avec plus de force

& de persévérance que les gens du siècle : mais s'il dépend de nous de combattre , dépend-il de nous de vaincre ? Et peut-on raisonnablement exiger que des hommes , qui ne font que d'entrer dans la carrière de la vertu , exécutent , au bout de quelques jours , de quelques années , ce que les plus grands Saints n'ont exécuté , souvent , qu'avec peine , après 50 , 60 & 80 ans de travaux & de combats continuels ? = Ce que vous dites , mon Père , est fondé sur la raison & la vérité ; & les jugemens du monde à votre égard sont dépourvus presque toujours de bon sens & de justice. Les uns disent du mal de vous , par habitude & sans rien approfondir : les autres vous déchirent , croyant se mettre , par-là , sur le bon ton. Souvent un conte fait à plaisir par un

libertin , ou par un écervelé , réglera la façon de penser & de parler sur votre sujet , d'une centaine de personnes , & quelquefois d'une ville toute entière. Une faute passagère d'un seul Religieux , flétrira tout un Ordre aux yeux du monde ; & les vertus constantes de deux mille autres , ne suffiront pas pour le justifier. Vous seriez fort à plaindre , mon Père , si vous ne saviez vous mettre au dessus de jugemens si méprisables. J'ai été moi-même du nombre de ces juges frivoles ; & je me suis laissé plus d'une fois entraîner par la décision , ou d'une petite maîtresse , ou d'une vieille bigotte , ou d'un jeune homme sans raison & sans principes. Aussi , je rougis actuellement d'avoir suivi de pareilles autorités. Mais , pour sortir d'auprès de vous le cœur entiè-

rement net, ayez encore la complaisance, mon Père, de répondre à la question que je vous ai faite; si vous renonciez à la Papauté, au Cardinalat & aux Prélatures. Si vous ne jugez pas à propos de contenter ma curiosité, à cet égard, il est naturel que je me flatte d'avoir deviné juste. D'un autre côté, je vous proteste que je m'en rapporterai à ce que vous me direz. = Vous êtes pressant, Monsieur, mais très-presant. Vous exigez de moi une réponse, que je serois, tout au plus, obligé de faire à notre Père Gardien, ou à mon Confesseur. Je vous la ferai cependant, & de bonne foi. Je suis Franciscain depuis neuf ans, & je n'en ai pas trente encore. La première année, je m'étois échauffé la tête, je m'étois exalté l'imagination par le calcul que j'avois fait

des Cardinaux & des Evêques de notre Ordre , & par l'honneur qu'il a eu de donner deux Souverains Pontifes à l'Eglise. Dans cette année , je n'aurois pas signé , pour un empire , ma renonciation à ces dignités. L'espérance d'y parvenir un jour , quoique très-éloigné encore , me remplissoit de courage , pour pratiquer ce qu'il y avoit de plus dur dans notre Règle , & pour m'attacher constamment à l'étude. Lorsqu'au milieu de l'hiver la cloche de Martines me réveillait en sursaut , à quatre heures , je murmurois d'abord d'être forcé de quitter un lit bien chaud , pour aller m'enrouer & m'enrhumer dans une Eglise bien froide. Mais la douce & sainte nonchalance que me promettoit l'épiscopat , dissipoit aussitôt mon sommeil & mes murmures. Je trouvois

souvent nos repas d'une brièveté & d'une frugalité excessives. Je me consolais ensuite , en songeant que , lorsque j'aurois un maître-d'hôtel , je sortirois de table quand je voudrois. Un seul raisonnement bien simple m'a suffi pour me faire revenir de mes prétentions chimériques. Nous sommes dix mille Français , me suis-je dit à moi-même : si , dans ce nombre il y en a dix qui deviennent Evêques ou Cardinaux , c'est beaucoup. Quelle apparence y a-t-il donc que je sois de ce nombre , n'ayant point de protecteurs , & ne cherchant point à m'en faire , & avec aussi peu de mérite que j'en ai ! Des réflexions plus chrétiennes sont venues à l'appui de ce raisonnement. Pourquoi , me suis-je demandé , ai-je pris l'habit Religieux ? C'est pour faire mon

salut plus facilement que je ne l'aurois fait dans le monde. En restant dans mon Couvent, soumis à la Règle & à mon Supérieur, je n'aurai à rendre compte que de moi-même au jugement dernier. Mais, si je suis élevé à quelqu'une des premières dignités de l'Eglise, il me faudra vivre encore avec les gens du siècle, m'occuper sans cesse d'affaires spirituelles & temporelles, & , de plus, être responsable du salut d'un peuple innombrable. Quels dédommagemens ai-je à me promettre, en me condamnant à un ministère aussi pénible, & en courant un aussi grand danger ? Je jouirai un petit nombre d'années, peut-être, de quelques honneurs, qu'on rendra plus à la dignité qu'à la personne ; & je serai malheureux pendant toute une éternité. Je venois

de faire ces réflexions , quand je
lus dans un Père de l'Eglise , qu'on
risque tout à commander , & qu'on
ne risque presque rien à obéir. Je
n'hésitai plus alors , je renonçai à mes
folles espérances ; & je pris la fer-
me résolution d'éviter par la suite
tous les moyens , toutes les occa-
sions d'avancement qui pourroient
se présenter , & de demeurer toute-
ma vie simple Religieux. = Je suis
fort de votre avis , mon Père ; &
je crois que les dignités , en géné-
ral , & sur-tout celles de l'Eglise , sont
excellentes pour vivre , mais qu'elles
ne valent rien pour mourir. Quelle
doit être , en effet , la consterna-
tion d'un Evêque , à qui il reste tant
soit peu de foi , lorsqu'il va paroî-
tre devant Dieu , accablé du poids
de ses péchés & de ceux des au-
tres , chargé souvent de bénéfices ;

& presque toujours de dettes ! Je ne conçois point , en vérité , l'aveuglement de tant d'Ecclésiastiques , qui , pour devenir Evêques , font si assidument leur cour à leurs protecteurs , & se servent de voies si honteuses & si criminelles. Il faut que ce soient ou des ignorans qui ne sachent pas un mot des devoirs de l'épiscopat & des dispositions dans lesquelles on y doit entrer , ou des frénétiques , qui veulent se damner de gaieté de cœur. = Il n'en est guère , Monsieur , parmi eux , qui ne soient instruits des obligations de l'épiscopat , & qui ne sachent que , loin d'y aspirer , on doit le craindre & le fuir , & ne l'accepter que par obéissance à la volonté des supérieurs , & à une vocation marquée. Mais , entraînés par le torrent des passions humaines , enivrés de l'amour des

honneurs , des richesses , & même des plaisirs , ils étouffent les remords , dont leur coupable ambition les tourmente. Ils ne vont dans leurs Diocèses que pour y augmenter & recueillir leurs revenus ; & ils y restent encore assez de temps pour se déshonorer & faire rougir de honte ceux qui les ont nommés.

Pendant qu'ils conversoient ainsi , la cloche de l'Office vint à sonner. Le Religieux prit congé de Nicolo , qui lui fit mille remerciemens de sa complaisance & de son honnêteté , lui renouvela ses excuses des questions déplacées qu'il lui avoit faites , & lui demanda la permission de venir s'instruire quelquefois dans ses entretiens.



CHAPITRE QUATRIÈME.

Nicolo retourne à Bénévent , pour voir son père malade. Il reçoit ses derniers soupirs. Il devient Secrétaire d'un Ambassadeur.

D EPUIS cinq ans , Nicolo demouroit chez Franceschi ; il y menoit une vie paisible & agréable. Il consacroit toute la matinée à l'étude ; ou il composoit quelque ouvrage pour la société de gens de Lettres , dans laquelle il avoit été reçu ; ou il s'occupoit à lire & à profiter des instructions de Franceschi , qui , charmé de ses progrès & de son amour pour le travail , expliquoit avec lui , presque tous les jours , les meilleurs Auteurs , &

s'attachoit à lui former le goût. Nicolo passoit les après-dînées dans la compagnie de trois jeunes gens , avec qui Franceschi lui avoit fait faire connoissance , & dont l'un même étoit son neveu. Il tâchoit de rentrer toujours deux heures avant le souper , pour se remettre au travail. Simone Franco , enchanté des bonnes nouvelles que son ami lui apprenoit de son fils , le faisoit venir deux fois par année à Bénévent , chez un de ses oncles , pour y passer huit jours chaque fois. Il alloit l'y voir dans les momens où il pouvoit quitter les jeunes gens dont il étoit chargé. Sa mère s'y rendoit plus souvent , & y restoit plus long-temps. Pour ses deux sœurs , elles lui tenoient fidèlement compagnie pendant ces huit jours , & couchoient même chez leur oncle. Elles avoient

toutes les deux, fans être jolies, une figure agréable, des grâces, de l'enjouement & de la vivacité. L'une avoit quinze ans, & l'autre 18. Dès ce temps-là, comme aujourd'hui, les Demoiselles trouvoient infiniment aimables ceux qui avoient le talent de les faire rire. Nicolo réussissoit parfaitement à égayer ses sœurs, par les contes plaisans qu'il leur faisoit. Mais il n'avoit pas besoin, auprès d'elles de ce petit mérite pour en être tendrement chéri. De son côté, il les aimoit de tout son cœur. Chaque fois qu'ils se quittoient, ils fondoient en larmes, & s'embrassoient comme s'ils n'eussent plus dû se revoir. Ils s'écrivoient souvent. La tendresse & la gaieté qui animoient leurs lettres, les rendoient charmantes.

Il n'y avoit qu'un mois que Ni-

colo étoit revenu de Bénévent , où il avoit laissé son père en bonne santé. Quelle fut sa surprise , quand une de ses sœurs lui manda qu'il venoit de tomber dangereusement malade , & qu'on craignoit tout pour sa vie ! Nicolo n'eut que le temps d'apprendre cette mauvaise nouvelle à Franceschi , & il partit aussitôt pour Bénévent. Il y trouva sa mère & ses sœurs dans une désolation extrême. Sans leur faire aucune question , il monte précipitamment à la chambre de son père , qui , en l'apercevant , s'écria : Enfin je le verrai avant de mourir. Nicolo , accablé de douleur , se jette à genoux à côté de son lit , lui prend la main qu'il couvre de larmes & de baisers. Simone recueille ce qui lui reste de force , & lui dit : Vous voyez , mon fils , à quoi aboutissent nos espérances.

DE NICOLÒ-FRANCO. 65

ces & nos projets : je comptois dans un mois congédier mes Pensionnaires, vous rappeler alors auprès de moi, & jouir dans le sein de ma famille du fruit de mes travaux. Dieu s'y oppose. Adorons sa volonté. Il me donne en mourant, la consolation de laisser à votre mère les moyens de subsister honnêtement, & de pourvoir à l'établissement de vos sœurs. Quant à vous, j'ai chargé votre mère de vous payer, jusqu'à vingt-cinq ans, la pension que je vous envoyois à Naples. Ce terme expiré, vous ne devez plus rien attendre que de votre travail. C'est dans cette vue que je me suis tant appliqué à vous instruire des Belles-Lettres. Vous suivrez le parti que vous conseillera Franceschi. Vous l'embrasserez tendrement pour moi, & le remercerez des marques d'a-

mitié qu'il veut bien vous donner. Mais sur-tout , mon fils , je vous recommande l'amour & la pratique de la Religion. Il n'y a qu'elle de solide pendant la vie ; & c'est elle seule qui nous soutient & nous console à la mort. C'est elle qui me fait espérer , en vous quittant , de tomber dans les bras d'un père plein de miséricorde. Adieu , mon fils , embrassez-moi , & recevez mon dernier soupir.

Il expiroit en effet. La mère & les enfans se jettèrent sur le lit , fondant en larmes , & ils ne pouvoient s'en arracher. Il fallut qu'un de leurs amis vînt les enlever pour les emmener à sa campagne , qui n'étoit qu'à une lieue de la Ville. Un autre resta dans la maison pour veiller aux affaires. Nicolo demeura un mois auprès de sa mère & de ses sœurs ,

s'efforçant de leur donner des consolations , dont il manquoit lui-même , & répandant souvent un torrent de larmes , pendant qu'il vouloit arrêter les leurs.

Il retourna à Naples , où il trouva Franceschi désolé de la mort de son ami. Il se jeta à son cou en arrivant , & le pria de lui tenir lieu de père. Franceschi le lui promit , & lui tint parole. Il s'appliqua plus que jamais à lui former le cœur & l'esprit. Il lisoit l'Ecriture-Sainte avec lui , & accompagnoit cette lecture de remarques remplies d'érudition & de piété. Il lui inspira aussi du goût pour les ouvrages les plus solides sur la Religion. Quand il le crut suffisamment instruit , pour lui chercher un état , il fut embarrassé de celui qu'il lui conseilleroit de prendre. Heureusement , il vint à savoir

que le Comte de Villa-Forte , qu'il connoissoit particulièrement , étoit nommé Ambassadeur à Rome. Il l'alla trouver sur le champ , & lui offrit Nicolo pour un de ses Secrétaires. Ce Seigneur , qui aimoit les Belles-Lettres , l'accepta volontiers , sur tout le bien qu'il lui en dit. Franceschi , charmé d'avoir réussi dans sa demande , voulut surprendre agréablement Nicolo. A son retour , il fit tomber la conversation sur le plaisir & sur l'utilité des voyages. Le jeune homme lui témoigna un grand desir de parcourir l'Italie , & d'en voir sur-tout la Capitale. Franceschi lui représenta qu'il n'étoit pas assez riche pour exécuter ce projet , qu'étant seul d'ailleurs , & n'ayant point de connoissances dans les grandes Villes , il voyageroit avec peu de fruit & de satisfaction. Il

faudroit , lui ajouta-t-il , pouvoir aller à la suite d'un Ambassadeur , en qualité de Secrétaire. C'est tout ce que je desiré aussi , Monsieur , répondit Nicolo ; & tous mes vœux seroient remplis , si je trouvois une place dans ce genre. = Elle ne conviendrait point à votre caractère. Vous ne vivriez pas long-temps en paix dans la maison de l'Ambassadeur. Votre humeur caustique & mordante , vous feroit bientôt un grand nombre d'ennemis. = Oh ! Monsieur , s'il ne tenoit qu'à cela , je me corrigerois promptement de ce défaut. = Si vous me le promettiez bien sincèrement , je vous trouverois , peut-être , une de ces places. = Ah ! Monsieur , que je vous aurois d'obligation ! Mettez - moi désormais à l'épreuve ; & vous verrez si ma promesse est sincère. =

J'y compte. Habillez-vous. Je vais vous présenter au Comte de Villaforte, nommé depuis hier à l'Ambassade de Rome. Vous êtes un de ses Secrétaires. = Vous voulez vous amuser, Monsieur, à mes dépens. = Non, je vous le proteste; je sors de chez lui; je viens de consommer l'affaire; dans un quart-d'heure, vous n'en douterez plus. = Je n'en doute plus dans ce moment-ci, Monsieur; & je suis pénétré de reconnoissance de vos bontés pour moi. Vous êtes mon maître, mon bienfaiteur & mon père. A ces mots il se jette à ses genoux, lui baise la main, &, en se relevant, l'embrasse tendrement. Franceschi ne tarda pas à le conduire chez l'Ambassadeur, qui fut fort content de la manière dont il répondit à ses questions, & qui lui dit de se tenir

prêt à partir dans quinze jours.

Dès le lendemain , Nicolo se mit en chemin pour aller apprendre cette bonne nouvelle à sa famille. La joie lui donna des ailes , & il arriva en peu d'heures à Bénévent. Après avoir conté la chose à sa mère en particulier , il voulut se divertir quelques instans avec ses sœurs. Quand il les eut embrassées , il leur demanda , d'un ton & d'un air sérieux , leurs commissions pour Rome. *Cécile.* Eh ! Qu'y allez-vous faire ? *Nicolo.* Je vais travailler , Mademoiselle , à maintenir la paix entre le Pape & l'Empereur. *Cécile.* Supposé qu'on eût fait la folie de vous choisir , pour traiter une affaire aussi importante , oseriez-vous bien vous en charger ? & comment vous y prendriez-vous ? *Nicolo.* La chose est toute simple & des plus faciles. Depuis que Ro-

me a été prise par nos troupes , & que le Saint Père a été renfermé dans le Château Saint-Ange , pendant plusieurs mois , il est devenu souple comme un gant ; & il craint l'Empereur comme le feu. Ainsi , il sera bien aisé de l'entretenir dans des dispositions pacifiques. *Jeannette.* Vous êtes donc nommé Ambassadeur ? *Nicolo.* Pas tout-à-fait ; mais je dois accompagner celui qu'on a choisi pour l'être. Il doit me confier ses secrets ; & ses lettres me passeront par les mains. *Jeannette.* Comment donc , vous voilà devenu un homme d'importance ! *Cécile.* C'est assez plaisanter , mon frère , dites-nous la vérité. Alors Nicolo leur dit ouvertement ce qui en étoit ; il s'étendit long-temps sur les avantages de cette place , leur fit sentir combien il étoit flatteur de l'occu-
per

per à son âge , & leur développa la carrière brillante de richesses & d'honneurs , dans laquelle il alloit entrer. Il courut ensuite chez son oncle , pour lui faire part de son bonheur ; & de là , chez tous ses parens , chez toutes ses connoissances. Il eût désiré pouvoir en instruire toute la ville , tant il étoit comblé de joie , tant cette place lui paroissoit honorable. Il est vrai que son peu d'expérience & son imagination ardente la lui représentoient toute autre qu'elle n'étoit en effet. Pendant qu'il parcouroit Bénévent matin & soir , & qu'il augmentoit son bonheur en le communiquant , sa mère & ses sœurs s'occupoient sans relâche à lui faire une malle bien fournie en habits & en linge. Dès qu'elle fut prête , il leur fit ses adieux , les embrassa tendrement ,

D

& leur promit de leur donner souvent de ses nouvelles. Elles vouloient le retenir encore deux ou trois jours ; mais elles n'insistèrent point, quand il leur eut dit que l'Ambassadeur pouvoit avancer son départ , & que , dans ce cas , s'il ne se trouvoit point à Naples , il perdrait peut-être sa place. L'événement justifia sa prévoyance. L'Ambassadeur fut obligé, en effet , de partir trois jours plutôt qu'il n'avoit compté. Nicolo l'accompagna à cheval jusqu'à Rome ; & il eut lieu , dans ce voyage , de se louer de ses bontés. Ce Seigneur le faisoit manger avec lui , l'entretenoit fréquemment , & veilloit à ce que rien ne lui manquât sur la route. Nicolo avoit alors vingt-un ans.



CHAPITRE CINQUIÈME.

Rencontre de Nicolo avec Michel-Ange. L'Ambassadeur met à l'épreuve les talens & la discrétion de Nicolo.

LE Comte de Villa-Forte, en arrivant à Rome, permit à tous ses gens de se promener dans la ville pendant les huit premiers jours, pour se délasser. Nicolo profita avec bien du plaisir de cette liberté. Il s'étoit lié, dans la route, avec un autre Secrétaire de l'Ambassadeur. Ils allèrent visiter ensemble les Eglises, les Palais & tous les monumens remarquables. La première fois qu'il entra dans S. Pierre, qui n'étoit pas encore totalement fini, il fut extasié de la grandeur & de

la majesté de ce Temple ; & sans prendre garde devant qui il parloit , il s'écria : Cette Eglise est digne de Rome & de Dieu même. Le Temple de Salomon n'étoit sûrement pas si magnifique. Le fameux Michel-Ange , qui avoit donné le plan de ce superbe édifice , & qui le faisoit exécuter sous ses yeux , se trouva dans ce moment à deux pas de Nicolo , & fut flatté d'un éloge aussi pompeux. Il s'approcha de lui ; sans se faire connoître , & lui dit : Vous me paroissez , Monsieur , avoir du goût ; vous méritez de voir des morceaux qui sont encore dérobés à la vue du public. Nicolo , après les avoir admirés , dit à son conducteur : Je ne puis , Monsieur , vous faire assez de remerciemens de votre complaisance ; vous mettriez le comble à mes desirs , si vous me faisiez aussi

connoître l'Auteur de ces merveilles. Sa réputation est répandue dans toute l'Italie ; & j'ai entendu dire à Naples , que c'est le plus célèbre Architecte de l'univers , qu'il excelle dans la Peinture & dans la Sculpture , & que sa modestie seule peut égaler son génie. Le chef des ouvriers qui accompagnoit Michel-Ange , dit alors tout bas à Nicolo : C'est à Michel-Ange lui-même que vous parlez. = Comment , Monsieur , s'écria Nicolo , c'est vous-même qui êtes cet homme immortel ! Je suis confondu de reconnaissance. Pour satisfaire la curiosité d'un jeune voyageur , vous avez daigné suspendre les ordres que vous donniez pour la construction de l'édifice le plus auguste du monde entier ; ah ! Monsieur , votre bonté est encore au dessus de vos talens. —

Monsieur , lui répondit Michel-Ange , ne me prodiguez point tant de remerciemens. Peut-être n'est-ce qu'à mon amour-propre que vous devez cette complaisance. Peut-être ai-je ajouté trop de foi aux éloges que vous avez faits de cette Eglise. Si vous trouvez que j'ai réussi , il n'y a pas tant de mérite de ma part , que vous le pensez. Tout autre Architecte , à ma place , en eût fait autant. Quel homme , chargé de construire un Temple , qui doit être la Métropole du Monde Chrétien , & le Sanctuaire de la Religion , ne sentiroit son imagination , exaltée , & ses idées s'agrandir ! Un sujet noble & sublime élève l'âme , & donne l'essor aux plus foibles talens. = Malgré ce que votre modestie vous fait croire , Monsieur , lui dit Nicolo en le quittant , je suis persuadé

qu'un sujet, quelque grand & sublime qu'il soit , excite les talens , mais ne les donne pas ; & qu'un plan aussi admirable ne peut avoir été formé que par un homme d'un génie supérieur. Quoi qu'il en soit , je me vanterai toujours d'avoir vu l'Eglise de S. Pierre , & Michel-Ange.

Nicolo se retira , enchanté de sa bonne fortune , & plus flatté peut-être d'avoir été si bien traité par un homme aussi célèbre , & d'avoir eu un entretien avec lui , qu'il n'étoit content d'avoir vu ce superbe édifice. Il raconta avec transport son aventure à l'Ambassadeur , qui le félicita d'une rencontre aussi agréable , & qui lui dit : Vous avez raison d'en être transporté ; il est bien flatteur en effet , à votre âge , d'avoir fixé pendant quelques instans l'attention de Michel-Ange , d'un hom-

me singulièrement estimé des Papes , des Rois , de Soliman (1) ; d'un homme enfin dont la naissance illustre plus l'Italie , que celle de la plupart des Souverains qui l'ont gouvernée.

Les huit jours que l'Ambassadeur avoit donnés à ses gens pour se délasser , n'étoient pas encore passés , quand Nicolo lui demanda de l'occupation. Cette demande lui fit plaisir ; & le soir même , pour éprouver ses talens , il le chargea de composer une lettre au Viceroi de Naples , d'après un brouillon de quelques lignes qu'il lui traça. Au bout d'une heure , le jeune homme lui apporta la lettre. Elle lui valut des

(1) Soliman , Empereur des Turcs , a donné en effet à Michel-Ange les marques d'estime les plus distinguées.

complimens. Il n'y eut en effet ; que deux ou trois changemens peu considérables à faire. Bientôt l'Ambassadeur fut pleinement convaincu de l'esprit & des talens de son Secrétaire. Mais il voulut mettre aussi à l'épreuve sa discrétion ; & voici comment il s'y prit pour s'en assurer. Il s'aperçut que Nicolo étoit intimement lié avec son Aumônier. Cet Ecclésiastique avoit toute la confiance de l'Ambassadeur , qu'il avoit élevé. Un jour , le Comte se trouvant seul avec Nicolo , lui demanda quelles nouvelles on débitoit dans la ville. Nicolo lui conta ce qu'il avoit entendu dire. = Vous ne savez pas autre chose ? = Non, Monsieur le Comte. = J'en ai appris une ce matin , d'un des confidens du Pape. Si elle se trouve vraie , je ne resterai pas long-temps à Ro-

me ; & je ne pourrai vous garder avec moi. = Ah ! Monsieur le Comte , j'en ferois désolé. Je perdrois tout en vous perdant. = Que voulez-vous , mon enfant ? Si je suis rappelé à Naples , je n'aurai plus de quoi vous occuper chez moi ; & je ne suis point assez riche pour vous nourrir à ne rien faire. On m'a dit que le Pape a une haine mortelle contre notre Viceroy , je ne fais pour quelle raison , & qu'il a même déjà écrit à l'Empereur , pour lui en faire substituer un autre. Je serois alors un homme perdu. Vous êtes le seul à qui j'aie parlé de cette affaire ; mais je vous défends absolument d'en dire le moindre mot à qui que ce soit , même de ma maison. Nicolo se retira , en lui promettant un secret inviolable.

Le Comte , après lui avoir fait

cette fausse confidence , engagea son Aumônier à tenter tous les moyens possibles pour lui arracher son secret. Celui-ci eut bientôt formé son plan. Il étoit lié depuis l'enfance avec un riche Négociant de Rome , qui avoit une jeune femme infiniment aimable & de beaucoup d'esprit. Il y mangeoit assez souvent , & y avoit mené une fois avec lui Nicolo , qui y avoit été fort bien reçu. Il alla trouver le mari & la femme , leur fit part des intentions de l'Ambassadeur , du prétendu secret , & les pria instamment de le seconder dans les épreuves auxquelles il vouloit mettre la discrétion du jeune homme. Ils le lui promirent , convinrent qu'il l'amèneroit à dîner le lendemain ; & la femme se fit fort de lui faire avouer tout ce qu'il savoit. L'Aumônier ne man-

qua pas au rendez-vous ; & , en y menant Nicolo , il lui fit de grands éloges du Négociant & de sa femme , les louant sur-tout , comme des gens extrêmement sûrs , à qui on pouvoit révéler sans crainte tous les secrets de l'Ambassadeur.

Nicolo y alloit avec plaisir , ayant trouvé la conversation de la jeune femme fort intéressante , & fort gaie. Elle le plaça auprès d'elle à table , lui servit les morceaux les plus délicats , & se chargea de lui donner elle-même à boire , alléguant pour raison que le vin de Rome étoit capiteux , qu'elle voulait ménager sa tête , dont elle n'étoit pas aussi sûre que de son esprit ; & cependant , elle lui en verfoit fréquemment , buvant elle-même aussi souvent que lui , pour qu'il ne refusât point : mais elle avoit l'attention de

mêler beaucoup d'eau à celui qu'elle buvoit. Enfin , elle employa , pour préparer ses attaques , toutes les petites ruses dont une femme d'esprit & honnête pouvoit se servir. Le jeune homme commençant à s'apercevoir en effet , que le vin étoit capiteux , prit le parti de ne plus boire que de l'eau jusqu'à la fin du repas , & tint ferme contre toutes les sollicitations du Négociant & de sa femme. Elle lui dit même , pour le piquer d'honneur : Il faut , Monsieur , que vous ayez la tête bien foible , pour n'oser boire autant qu'une femme. = J'en conviens , Madame ; & c'est parce que je la connois telle , que je dois la ménager. Ce trait de prudence fit grand plaisir à l'Aumônier qui aimoit Nicolo ; & qui , malgré le complot qu'il avoit formé de lui attacher

son secret , desiroit fort ne pouvoir réussir.

Mais ce fut après le dîner , que la discrétion du jeune homme eut les plus fortes épreuves à soutenir. Le Négociant fit tomber la conversation sur le Pape , & demanda à l'Aumônier si l'Ambassadeur avoit été content des audiences qu'il en avoit eues depuis son arrivée. Celui-ci répondit , que le Comte n'en étoit que médiocrement satisfait , que le S. Père lui avoit parlé avec une froideur extrême , & qu'il lui étoit même échappé contre le Viceroi de Naples , une expression qui annonçoit de la haine ou du mépris. Je n'en ferois pas surprise , interrompit la jeune femme : le Viceroi commandoit l'armée de l'Empereur , sous le Connétable de Bourbon , quand Rome a été prise , & Sa Saint-

teté ne l'a sûrement pas encore oublié. = Comment, Madame, dit Nicolo, ne craignez-vous point d'avancer une hérésie, en accusant le Chef de l'Eglise, le Successeur de S. Pierre, de conserver de la rancune ? = Je suis persuadé, Monsieur, que, comme Pape, il n'en conserve point ; mais, comme Souverain, je crois qu'il peut, en toute sûreté de conscience, chercher à se venger de ceux qui ont pillé ses Etats, & fait périr ses sujets. Il y a même à parier que l'Empereur ayant besoin dans ce moment-ci du Souverain Pontife, ne lui refuseroit pas la destitution du Viceroy, s'il la demandoit. Nous pourrions bien alors rester sans place, dit l'Aumônier à Nicolo : car le Viceroy est le bienfaiteur & l'ami de M. le Comte ; & son successeur à Naples

seroit peut-être quelque Seigneur Espagnol , qui donneroit à une de ses créatures l'Ambassade de Rome.

Le Négociant. Parlons d'autre chose, mon cher Abbé : Ne nous affligez pas , en nous faisant craindre de vous perdre sitôt. Je ne crois point que le S. Père soit dans les sentimens qu'on lui prête. Si cela étoit , M. l'Ambassadeur en seroit instruit, en auroit écrit à Naples , & Monsieur , (en regardant Nicolo) qui écrit toutes ses lettres , en sauroit quelque chose. N'est-il pas vrai , Monsieur ? *Nicolo.* Je vous proteste que je n'ai rien écrit sur cette affaire. *La Dame.* Mais quand Monsieur n'en sauroit rien , seroit-ce une raison pour ne pas craindre que cette nouvelle ne fût vraie ? Il y a des lettres sur des matières importantes , comme l'est celle-ci , que

les Ambassadeurs écrivent de leur propre main , ou au moins qu'ils ne font écrire que par le Secrétaire d'Ambassade. Monsieur est encore trop jeune , & n'est pas connu depuis assez long-temps de M. l'Ambassadeur , pour qu'il lui confie des affaires d'Etat. Ce que je vous dis là , Monsieur , ne doit pas vous choquer. Vous conviendrez avec moi , qu'on n'est point admis ordinairement , à votre âge , dans les secrets du Gouvernement. *Nicolo.* J'en conviens , Madame ; & ce feroit le comble de l'imprudence d'en agir autrement. Aussi ne suis-je nullement choqué de votre observation : je la trouve même fort juste & fort judicieuse. *Le Négociant.* Je la trouve telle aussi , généralement parlant ; mais il y a cependant des exceptions à faire ; & je connois des jeunes-gens

de vingt ans à qui j'aimerois mieux confier un secret, qu'à certaines personnes de 50 ou de 60. *La Dame.* Je pense comme vous à cet égard ; & j'en connois aussi, à qui je donneroie toute ma confiance. Il y en a cependant parmi eux quelquefois, qui pèchent par excès de discrétion, faute d'expérience ; qui, dans la société la plus sûre, ne diront pas un mot de ce qu'on leur a confié, & qu'on fait peut-être déjà ; ces jeunes gens en faisant ainsi les mystérieux à contre-temps, témoignent, de la manière la plus claire, qu'ils soupçonnent la fidélité où l'amitié des personnes avec qui ils se trouvent. Par exemple, Monsieur, vous ne doutez sûrement pas du motif qui me fait désirer de savoir si M. l'Ambassadeur vous a parlé de la disgrâce du Viceroi de Naples, dont le bruit

commence à courir dans Rome. Je ne crains point que vous m'accusiez d'une vaine curiosité , si M. l'Abbé vous a fait connoître ma façon de penser. Il fait bien que la crainte seule de le perdre , lui , & les connoissances agréables qu'il peut me procurer , me fait souhaiter d'être instruite à cet égard. Sil dépendoit donc de vous , Monsieur , de dissiper ma juste inquiétude , & que vous ne le fissiez pas , je ne vous le pardonnerois jamais.

Nicolo si fortement pressé , se souvint heureusement alors de la leçon que Franceschi lui avoit faite , peu de temps avant son départ , sur la fidélité inviolable à garder un secret. Il répondit à la jeune femme , sans émotion : Pouvez-vous penser , Madame , un seul moment , que M. l'Ambassadeur qui me connoît

à peine , m'ait confié une chose qu'il n'a pas dite à M. l'Abbé , qui est son ami depuis vingt ans ? Mais , en supposant , contre toute vraisemblance , qu'il m'eût donné une preuve aussi extraordinaire de confiance , croyez-vous que je dusse , pour vous tirer d'inquiétude , & pour mériter même vos bonnes grâces , vous révéler ce que je saurois de ses affaires secrètes , sur-tout si je les tenois de lui-même ? Je veux vous faire juges tous les trois , des principes que m'a donnés sur cette matière , un homme respectable par son mérite & sa probité. Il m'a dit qu'un secret appartient toujours à celui qui le confie , & jamais , sans son aveu , au confident : que l'infidélité à cet égard , est mille fois plus criminelle que celle d'un homme qui auroit employé à son usage un argent reçu

en dépôt , parce que l'argent peut être remplacé , & qu'un secret une fois échappé , est perdu sans ressource : qu'il regarderoit quelqu'un , qui , une seule fois auroit violé un secret , comme indigne d'avoir jamais un ami : qu'un honnête homme devoit sacrifier sa vie même , plutôt que de se rendre coupable sur ce point. Je me souviens aussi d'un avis qu'il ajoutoit à ces principes ; mais je n'ose le répéter devant Madame. = Parlez , parlez , Monsieur : je serai bien aise de connoître jusqu'à la fin , la façon de penser de l'homme respectable que vous nous citez. = Il m'a dit en finissant , qu'une personne qui vouloit se conserver irréprochable sur une matière si délicate , devoit se délier des grands repas , des parties de plaisir & de débauche , de sa maî-

treffe, & de toutes les femmes aimables, en général. Je me rappelle lui avoir fait cette objection : Mais, Monsieur, si mon ami me confie sous le secret, qu'il a conjuré la ruine de ma patrie, ou la mort de mon Souverain, dois-je alors garder le silence ? Voici la réponse qu'il m'a faite : Je ne suis point assez habile pour vous donner une décision absolue sur cette question. Mais voici ce que je pense : Après Dieu, nous ne devons rien aimer sur la terre, autant que notre Patrie & notre Souverain. Cicéron déclare positivement (1), que la conservation de la Patrie est préférable à celle même d'un père. Or les droits d'un père sur nous, sont plus anciens & plus sacrés encore, que

(1) Au 3^e Livre des Offices, Chap. 23.

ceux d'un ami. Dès-lors , on doit révéler le secret d'un ami , lorsque notre Patrie & notre Roi sont en danger. Voilà , Madame & Messieurs , les leçons qu'on m'a données sur cette matière. Faites-moi le plaisir de m'en dire votre avis. Je ne demande qu'à m'instruire.

Tous les trois convinrent de la vérité des principes qu'il venoit d'avancer , & lui déclarèrent qu'ils ne pensoient pas autrement. La conversation devint ensuite vive & enjouée. Le Négociant & sa femme s'étudièrent à dire à Nicolo des choses honnêtes & flatteuses , qu'il écou-
toit volontiers , quand on vint l'avertir que M. l'Ambassadeur le demandoit. Lorsqu'il fut parti , la Dame dit à l'Aumônier : Ne me croyez point piquée , mon cher Abbé , d'avoir été battue. Convenez

qu'il n'étoit guère possible de vaincre un jeune homme armé de tels principes. Je vous assure en honneur, que je m'intéresse trop à lui actuellement, pour n'être pas enchantée de sa discrétion. M. l'Ambassadeur en fera plus ardent à lui faire un sort heureux. = Je me fais une fête, aussi, Madame, de lui raconter, ce soir, la manière glorieuse dont il s'est tiré de nos pièges. J'ai eu peur pour lui, je vous l'avouerai, & plus d'une fois. J'ai reconnu aujourd'hui, mieux que jamais, qu'une femme d'esprit est bien à craindre, quand elle veut arracher un secret.

L'Ambassadeur fut charmé du rapport que lui fit son Aumônier. Son attachement & son estime pour Nicolo en augmentèrent de beaucoup.

CHAPITRE

CHAPITRE SIXIÈME.

Nicolo fait présenter à Clément VII par Michel-Ange , une pièce de Vers. Son aventure à Frescati , chez un Cardinal. Il est admis à l'Audience du Pape. Manière désagréable dont se termine pour lui cette Audience.

NICOLÒ se plaçoit fort à Rome. Son travail avec l'Ambassadeur , lui laissoit assez de temps pour se promener dans la ville , pour y entretenir les connoissances qu'il y avoit faites , & cultiver les Belles - Lettres , par des lectures agréables. Mais plus ce genre de vie étoit de son goût , plus il craignoit que l'Ambassadeur ne fût rappelé à Naples. Pour prévenir ce malheur ,

E

ou du moins le différer , il lui vint dans l'idée de faire une pièce de vers à la louange de Clément VII, qui occupoit alors le Saint-Siége. Il s'imagina que si le Pape en étoit content , il pourroit traiter l'Ambassadeur d'une manière plus favorable , quand il fauroit que l'Auteur de la pièce étoit un de ses Secrétaires. Comme Nicolo n'avoit encore que vingt-un ans , le Lecteur lui pardonnera sans doute de s'être flatté si légèrement d'une pareille chose. L'ouvrage fut fait en peu de jours ; mais il ne savoit par qui le faire présenter. Il espéra que Michel-Ange voudroit bien lui rendre ce service. Il alla à S. Pierre , où il le trouva ; & il lui dit , en l'abordant : Monsieur , les marques de bonté que vous m'avez données dernièrement , m'encouragent à vous en de-

mander une autre. Je fais que Sa Sainteté vous aime & vous estime infiniment. Je vous supplie de lui faire agréer cet hommage, qu'un jeune homme étranger rend à ses vertus. Jugez d'abord, Monsieur, en lisant cette pièce, si elle peut lui être présentée, & sur-tout, par un homme tel que vous. Nicolo, dans cet ouvrage, louoit Clément VII de la protection qu'il accordoit aux Beaux-Arts, & lui prédisoit qu'indépendamment de ses grandes actions & de ses vertus, l'Eglise de S. Pierre suffiroit seule pour illustrer à jamais son Pontificat. Michel-Ange répondit à Nicolo qu'il ne pouvoit applaudir à toute la pièce, & que l'Auteur savoit bien pourquoi : qu'il étoit persuadé cependant, que Sa Sainteté la liroit avec plaisir, & qu'il la lui remettroit dans la jour-

née même. Nicolo revint à l'hôtel fort content. Par un heureux hasard, l'Ambassadeur eut une audience du Pape le lendemain matin. Clément VII avoit lu la pièce de vers, qui étoit signée, Nicolo-Franco, Secrétaire du Comte de Villa-Forte ; & Sa Sainteté avoit fait un grand éloge de cette pièce. Aussi ; après avoir parlé d'affaires à l'Ambassadeur, Elle lui dit : Je vous dois un compliment sur le choix judicieux que vous fa-
vez faire de vos Secrétaires. L'un d'eux m'a prouvé qu'il a de la littérature, & beaucoup de délicatesse dans l'esprit. Le Comte parut fort étonné de ce compliment. En effet, Nicolo n'avoit fait part à personne de son projet. Le Pape, s'apercevant de la surprise du Comte, lui demanda s'il ne savoit pas de qui il lui parloit. Saint Père, je vous

proteste que non. J'ignore absolument, comment un de mes Secrétaires a pu mériter un éloge aussi flatteur de Votre Sainteté. = Attendez que je me rappelle son nom. C'est François, si je m'en souviens bien. Il m'a fait présenter hier par Michel-Ange, une pièce de vers, dont j'ai été très-content. Dites-lui qu'il vous la fasse voir. Je veux que vous me l'amenez à votre première audience.

L'Ambassadeur retourna chez lui, plein de joie; & il n'eut rien de plus pressé que de faire appeler Nicolo. Dès qu'il parut: = Vous êtes bien hardi, Monsieur, d'écrire au Pape sans mon aveu. (Nicolo demeura pétrifié.) Je n'ai plus que faire ici, si vous vous chargez des affaires de l'Empereur auprès de Sa Sainteté. Pour vous apprendre à vous con-

duire ainsi , j'augmente vos appointemens de 500 liv. Nicolo le regarda , ne sachant encore quelle contenance faire. = Approchez , mon enfant : rassurez-vous , j'ai voulu m'amuser un instant. = M. le Comte , vous m'avez fait une peur terrible. Je n'en suis point encore revenu. = Reprenez vos sens , & allez me chercher votre pièce de vers. L'Ambassadeur , après l'avoir lue attentivement , lui dit : Je ne suis pas surpris que le S. Père. en ait été content : les vers en sont bien faits , & les pensées fort délicates. Le Pape veut vous connoître. Il m'a chargé de vous amener avec moi , à la première audience. J'espère que vous vous en tirerez d'une manière à justifier la bonne idée qu'il a prise de vous. Attachez-vous sur-tout à lui répondre naturelle-

ment : la naïveté réussit mieux auprès des Grands , que tout l'esprit du monde. Continuez , mon enfant , de vous bien conduire. Aimez toujours le travail : vous éviterez par-là , les mauvaises compagnies & le libertinage. Si vous suivez mes conseils & ceux que vous a donnés mon ami Franceschi , je me charge de votre fortune. Nicolo , après avoir témoigné sa vive reconnoissance à l'Ambassadeur , se retira comblé de joie , & écrivit promptement à sa mère , à ses sœurs & à Franceschi les heureuses aventures qui lui étoient arrivées.

S'il eût différé de quelques jours , il en auroit eu une autre à leur raconter. La voici. L'Ambassadeur étant allé à dix lieues de Rome voir un de ses amis , Nicolo profita de son absence , pour faire une partie

avec un de ses confrères & quatre jeunes gens , fils des principaux Négocians de la ville. Ils résolurent d'aller à Fiescati , jolie petite Ville , à cinq lieues de Rome , dont la situation est charmante , & qui commençoit à s'embellir déjà de magnifiques maisons de plaisance & de jardins délicieux. Ils étoient curieux d'y voir sur-tout le château & les bosquets du Cardinal Santino , qui en avoit hérité depuis un an , du Cardinal Piccini , son ami. Ce dernier étant fort riche , avoit fait des dépenses considérables dans ce lieu ; & craignant que le Cardinal Santino ne fût pas en état de l'entretenir , en lui léguant sa maison , il lui avoit laissé en même temps une petite terre , d'un revenu suffisant pour ce surcroît de dépense. Cette prévoyance avoit été fort sage. En ef-

*

fet, le Cardinal Santino, qui avoit été Dominicain, & que son mérite seul avoit élevé à la pourpre, se contentoit d'un bénéfice assez modique, & vivoit dans la plus grande simplicité. Nos jeunes gens, avant d'entrer dans son château, s'étoient cotisés pour être bien reçus du Concierge. Aussi, eurent-ils lieu d'en être contens. Il leur fit voir dans le plus grand détail, toutes les beautés de la maison & des jardins. Ils avoient apporté des provisions avec eux; & comptoient dîner dans un bosquet, au bord d'une cascade délicieuse. Mais il survint alors une pluie si abondante, qu'ils furent obligés de se réfugier au château. Le Concierge leur offrit la salle à manger de Son Eminence, qu'ils acceptèrent volontiers. Il croyoit pouvoir leur faire cette offre sans crainte,

ayant vu depuis deux jours le Cardinal à Rome , & l'ayant laissé incommodé d'un rhume. Nos jeunes gens établis dans cette salle , ne regretterent point le bosquet & la cascade. Le Concierge , après avoir ouvert huit robinets qui fournissoient en grande quantité une eau vive , & donnoient à la salle une fraîcheur charmante , se retira pour laisser ses hôtes en pleine liberté. Ils en usèrent avec une alégresse extrême , & quelquefois même , aux dépens de Son Eminence. Nicolo , qui n'étoit ni le moins gai , ni le moins fou de la compagnie , proposa à ses camarades , pour entretenir la joie & ajouter le comble à l'honneur dont ils jouissoient déjà , de nommer l'un d'entr'eux Cardinal. La proposition fut acceptée de grand cœur ; & tous les suffrages se réunirent en faveur

d'un jeune Abbé de la compagnie. Votre Eminence, lui dit aussitôt Nicolo, vient sans doute se reposer quelquefois ici, des fatigues qu'impose le gouvernement de l'Eglise. Je m'aperçois que ce travail altère, mais qu'heureusement il n'ôte point l'appétit; car Monseigneur parle peu, mais mange bien, & boit sec. Sur ce texte, tous les convives plaisantèrent à qui mieux mieux. Le-nouveau Cardinal, de son côté, jouoit son rôle parfaitement. Ils n'en étoient encore qu'à la moitié de leur dîner, lorsqu'ils entendirent un carrosse entrer dans la cour. Nous serions bien attrapés, dit l'un d'eux, si c'étoit la véritable Eminence. Cela ne peut pas être, répondit un autre; le Concierge l'a trouvé, il n'y a que deux jours, incommodé d'un gros rhume; & le rhume d'un Cardinal dure bien plus.

long-temps que celui d'un homme ordinaire. Cependant, accourt dans la salle le Concierge, tout éffaré, en leur criant : Je suis perdu, Messieurs, je suis perdu ; voilà Monseigneur : ôtez vîte les plats & les bouteilles ; qu'il n'y paroisse pas. Les cōvives se mettent tous à l'ouvrage. Mais il étoit trop tard. Le Cardinal entre, & voit l'un qui tenoit une bouteille, un autre qui enlevait la nappe, un troisieme qui achevoit de boire un coup. Surpris de ce spectacle, il ne dit mot d'abord ; mais, se tournant ensuite vers le Concierge : Depuis quand, lui demande-t-il, ma maison est-elle devenue une auberge ? Qui sont ces Messieurs ? = Monseigneur, répond le Concierge, en tremblant de tous ses membres, ces Messieurs ne comptoient pas dîner ici ; mais la pluie, qui est survenue..... Comme ils

m'ont paru d'honnêtes gens. . . . =
 D'honnêtes gens , tant qu'il vous
 plaira ; mais , je ne prétends pas que
 ma salle à manger serve à d'autres
 qu'à moi. Je laisse à juger quelle con-
 tenance faisoient , pendant ce temps-
 là , nos jeunes gens , & l'Eminence
 de nouvelle création. Nicolo se trouva,
 par hasard , le plus près du Cardinal,
 qui lui dit , en le regardant : Qui
 êtes vous , Monsieur ? Je crois vous
 avoir vu quelque part. = Monsei-
 gneur , je suis un des Secrétaires de
 M. l'Ambassadeur de Naples. =
 Comment vous appelez-vous ? =
 Monseigneur , je m'appelle Nicolo-
 Franco. = Comment ! seroit-ce vous ,
 qui avez fait présenter , ces jours-ci ,
 une pièce de vers au Pape ? = Oui ,
 Monseigneur. = Ah ! si c'est vous ,
 je n'ai plus de rancune. J'ai lu cette
 pièce avec trop de plaisir , pour n'être

tre pas bien-aïse d'en connoître l'Auteur. Aviez-vous fini votre dîner? — Pas tout à fait, Monseigneur. — Eh bien, qu'on apporte le mien; nous les confondrons, & nous dînerons tous ensemble.

Nos jeunes gens s'approchèrent alors du Cardinal, & lui rendirent mille grâces de sa bonté. Le Concierge profita du moment, pour demander pardon à Son Eminence, & pour l'assurer que jamais pareille chose ne lui arriveroit.

Le dîner ne fut pas tout à fait aussi gai qu'il l'étoit, quelques instans auparavant. Cependant, comme le Cardinal étoit l'homme du monde le plus aimable & le plus uni, il mit bientôt tous ses convives à leur aise; & la conversation devint assez vive, & quelquefois même enjouée. Sur la fin du repas, le Cardinal dit à Ni-

colo : — Savez-vous bien que vous portez un beau nom , Franco ? Mais , je crains fort , à en juger par votre mine & vos yeux égrillards , que vous ne manquiez quelquefois à la franchise , à la sincérité que votre nom sembler exiger de vous. — Pourquoi donc , Monseigneur ? En supposant que j'aie de la vivacité , ne pourrois-je , en même temps , être franc & sincère ? — J'en doute. Quand on est vif , à votre âge sur-tout , on parle beaucoup , on réfléchit peu ; & la vérité peut essuyer alors quelques affronts. — Je serois très-fâché , Monseigneur , que Votre Eminence eût cette mauvaise idée de moi. — Il ne dépend que de vous que je ne l'aie point. Promettez-moi de me répondre , sans déguisement , aux questions que je vais vous faire. Je vous préviens d'abord , que je ne me formaliserai de

rien (je connois les privilèges de votre âge), & que je m'apercevrai tout de suite si vous me mentez : j'ai une longue expérience à cet égard. Ce préambule commença à embarrasser Nicolò. Il ne savoit où le Cardinal vouloit en venir ; & il hésitoit à lui répondre. — Vous hésitez, lui dit le Cardinal : vous n'osez me promettre de me dire la vérité ? — Pardonnez-moi, Monseigneur : je promets à Votre Eminence de vous la dire. — Nous allons voir. Quand je suis arrivé, quel étoit le sujet de votre conversation ? — Monseigneur, vous imaginez bien que la fraîcheur délicieuse de votre salle, la bonne chère, & le bon vin, ont mis en gaieté de jeunes étourdis comme nous. — Je l'imagine sans peine ; mais, vous ne me dites pas, avec cela, de quoi vous vous entreteniez ; & c'est ce que je

suis curieux de savoir. — Monseigneur, nous nous faisons des plaisanteries réciproquement. — Cela peut être encore : mais je veux que vous me rapportiez quelqu'une de ces plaisanteries. Prenez garde à ce que vous allez dire. Je commence à m'apercevoir que vous avez envie de me mentir. — Monseigneur, vous êtes furieusement pressant. — Pour vous encourager à être sincère, je vous déclare, encore une fois, que je ne me fâcherai de rien, quoi que vous puissiez dire ; mais, que je me brouille avec vous pour jamais, si vous cherchez à m'en imposer. — Il faut donc, Monseigneur, vous dire la vérité ; mais auparavant, je demande à Votre Eminence, pour mes camarades & pour moi, mille pardons des folies qui nous sont échappées. — Je vous pardonne tout d'a-

vance : parlez sans inquiétude. — Monseigneur, en nous établissant dans cette charmante salle, nous avons tous senti quel honneur c'étoit pour nous de manger à votre table. Pour compléter cet honneur, l'un de nous a proposé de nommer Cardinal quelqu'un de la compagnie, afin qu'il représentât Votre Eminence. — Qui a fait cette proposition ? Je parie que c'est vous. — On ne peut rien vous cacher, Monseigneur. Pardonnez-moi, je vous en conjure, cette étourderie. — Je vous la pardonne : avançons. — La proposition a été acceptée. Nous avons nommé un Cardinal. — C'est sans doute, M. l'Abbé. (Le pauvre Abbé, alors baissa les yeux, en rougissant de honte, & il se repentoit cruellement d'avoir accepté cette dignité). Vous aviez fait un bon choix, à en juger par sa modestie

& son humble contenance. — Ah! Monseigneur, elle n'a pas toujours été telle; & il n'a pas fait la moindre difficulté, pour recevoir la pourpre. (L'embarras du pauvre Abbé augmentoit à chaque instant). Le Cardinal qui s'en amusoit, de tout son cœur, lui dit : — Allons, mon confrère, un peu d'assurance : les honneurs, j'en conviens, sont à charge quelquefois; mais ce n'est pas à votre âge; on en sent mieux alors les agrémens que le poids. Notre Abbé, qui n'étoit pas sot, n'eût pas manqué de réponses, dans un autre moment, & vis-à-vis de tout autre; mais la circonstance ne lui paroissoit pas favorable; & la présence du Cardinal lui en imposoit. Cependant le desir de se venger de Nicolo lui donna du courage; & il dit au Cardinal : — Monseigneur, Franco cherche à faire

rire Votre Eminence à mes dépens ; mais , il ne vous parle pas du compliment qu'il m'a fait sur ma nouvelle dignité. — Allons , rapportez-le moi : je serai bien aise de le savoir. — Comme j'ai naturellement bon appétit , & que , lorsqu'on mange beaucoup , on en boit davantage , il m'a dit , Monseigneur , qu'il s'apercevoit que le gouvernement de l'Eglise altéroit furieusement. — Oh ! oh ! M. Franco, vous avez une idée bien noble de nos fonctions. Vous nous regardez , apparemment , comme des garçons Serruriers , qui étant toujours dans le feu , ont besoin de se rafraîchir souvent. — Dieu me préserve , Monseigneur , d'avoir une idée aussi basse de vos glorieuses occupations. Mais Votre Eminence conviendra que le travail d'esprit dessèche la poitrine , & fatigue encore plus que celui du

corps. — Cela est vrai ; & je suis content de votre réponse. Mais , voilà le beau temps revenu ; je vous conseille d'en profiter , si vous voulez retourner à Rome. Pour moi , je ne me porte pas trop bien ; j'ai besoin de repos.

Nos jeunes gens se jetèrent tous alors , comme de concert , aux pieds du Cardinal , & lui témoignèrent leur vive reconnoissance de ses bontés , & de l'honneur dont il les avoit comblés. — Mes enfans , leur dit le Cardinal , je suis de bonne foi. Vous m'avez amusé par votre embarras & vos propos. Il est permis , à votre âge , de dire encore des folies ; mais jamais d'en faire. Allez , & conduisez-vous comme d'honnêtes gens. Mon confrère , en chemin , vous dira le reste.

Le retour fut fort gai. Ils étoient tous intarissables sur les louanges du

Cardinal. Ils admiroient combien il étoit affable , combien il étoit uni ; & vantoient son caractère charmant , bien plus encore que l'excellent vin qu'il leur avoit donné. La scène ne tarda pas à être divulguée dans Rome. L'amour - propre des jeunes gens y trouvoit trop son compte. Le Cardinal lui-même , ayant trouvé le lendemain le Pape de bonne humeur , lui conta son histoire. Le S. Père en rit beaucoup , & se proposa de s'en amuser encore quelques instans , aux dépens de Nicolo. Il dit au Cardinal : Je dois donner , jeudi prochain , une audience à l'Ambassadeur de Naples , que j'ai chargé de m'amener ce jeune homme , ce même jour. Ne manquez pas de vous trouver à cette audience.

Quand ce jour fut arrivé , le Comte de Villa-forte fit encore la leçon à Nicolo sur la manière dont il devoit

répondre à Sa Sainteté; & il le mena au Vatican. Le Pape avoit dans ce moment avec lui, cinq ou six Cardinaux, parmi lesquels étoit le Cardinal Santino. Le S. Père, après avoir fait quelques questions au Comte, dit à Nicolo: Je suis bien aise de vous voir. J'ai lu, avec beaucoup de satisfaction, votre pièce de vers, & je ne tarderai pas à vous en récompenser. — Saint Père, quelle que puisse être cette récompense, l'approbation dont Votre Sainteté honore mon ouvrage, en fera toujours le prix le plus flatteur. — C'est penser noblement; & je vous en fais gré. Le Pape se tournant ensuite vers le Comte, lui dit: M. l'Ambassadeur, dans les dernières dépêches que vous avez reçues, vous mande-t-on quelque chose de nouveau? — Non, S. Père, on ne m'apprend rien qui puisse intéresser

Votre Sainteté. — Je suis donc mieux instruit que vous : car , j'ai su qu'on a fait , ces jours-ci , un anti-Pape , qui est du Royaume de Naples ; & que cet anti-Pape même , a eu l'audace de nommer des Cardinaux. — Saint Père , la chose ne me paroît guère possible. Mais je vous proteste que je n'en ai point entendu parler. — Cela me surprend , & d'autant plus , que cet homme est de votre maison , ou en a été. C'est le fils , m'a-t-on dit , d'un Maître d'école de Bénévent. (Le Pape , dans ce moment , fixa Nicolo , qui devint pâle comme un mort , & cherchoit , en regardant de tous côtés , les moyens de s'enfuir). Clément VII eut de la peine à s'empêcher de rire de son embarras & de sa peur. Le Cardinal Santino , qui observoit aussi le pauvre diable , se retira un instant à l'écart ,
pour

pour rire tout à son aise. Le Pape dit alors au Comte : M. l'Ambassadeur , je veux m'entretenir avec vous en particulier sur cette affaire. Qu'on me laisse. Les Cardinaux firent semblant de s'en aller ; & Nicolo étant sorti de la salle d'audience, s'enfuit du Varican , & courut à toutes jambes chez l'Ambassadeur , pour consulter l'Aumônier , son ami. Celui-ci le voyant tout défait , eut pitié de lui , le rassura , & lui fit sentir que le Pape , à qui le Cardinal Santino avoit sûrement conté l'aventure de Frescati , s'étoit amusé à ses dépens. = Parbleu , cela est vrai , dit Nicolo ; je suis une franche bête d'avoir eu une pareille peur ; mais , je vous avouerai que j'ai craint la corde , ou au moins , une prison perpétuelle , sur-tout quand le Pape

m'a fixé. L'Ambassadeur revint ;
quelques momens après , & n'épar-
gna pas les plaisanteries à Nicolo ;
sur sa simplicité.



CHAPITRE SEPTIÈME.

*NICOLÒ rencontre le Cordelier avec
qui il avoit fait connoissance à
Naples. Suites de cette rencontre.*

U N E après-dînée , Nicolo rencontra dans la ville le Cordelier avec lequel il avoit fait connoissance à Naples. Après les questions d'usage en pareil cas , & s'être promis mutuellement de se voir , Nicolo dit au Religieux : Excusez-moi , mon Père , si je vous quitte sitôt ; mais la place n'est pas tenable , (c'étoit en hiver) & je vais à un concert , qui doit commencer à quatre heures. = Nous allons employer notre temps d'une maniere bien différente , lui répondre le Cordelier : pendant que vous

vous amuseriez , j'aurai le cœur déchiré de douleur & de pitié. = Où allez-vous donc , mon Père ? = Hélas ! Je vais porter quelques secours , de la part de notre Gardien , à un vieillard infirme , malade , & dans la dernière misère. Vous feriez une action bien méritoire , si vous sacrifiez votre concert , pour venir voir cet homme avec moi. Peut-être pourriez-vous lui rendre quelque service. D'ailleurs , à votre âge , où l'on ne doute de rien , où l'on ne connoît que les plaisirs , il est bon d'être témoin , quand ce ne seroit qu'une fois , du spectacle affligeant que je vous propose. = Vous prenez mal votre temps aujourd'hui , mon Père. Le plus fameux violon de Rome doit jouer à ce concert ; & j'ai eu beaucoup de peine à avoir un billet pour y entrer. = Com-

ment, Monsieur, vous aimez mieux aller entendre un musicien, que de profiter d'une occasion de soulager un honnête homme, dénué de toute ressource ! = Ce seroit une conduite infâme, en effet, mon Père : pardonnez-moi d'avoir hésité ; je vous suis.

Etant arrivés dans une petite rue, ils montèrent à un quatrième étage, & entrèrent dans une chambre, où, plutôt un galetas, où, malgré le froid qu'il faisoit, il n'y avoit pas de feu. Nicolo aperçut dans un méchant lit, sans draps & sans rideaux, un vieillard maigre & décharné, & qui, pour se réchauffer, s'étoit enveloppé dans la couverture. Le Cordelier, approchant de ce malheureux, lui dit : J'ai amené ce Monsieur, avec moi, parce qu'ayant de belles connoissances dans

la ville , il trouvera peut-être le moyen de vous secourir. = Hélas ! répondit le vieillard , d'une voix foible & éteinte , je ne serai pas dans le cas de profiter de la bonté de Monsieur. Je sens bien que je n'ai plus que peu de jours à vivre. Mes blessures , au lieu de se fermer , se sont rouvertes. = De quelles blessures parle-t-il , dit Nicolo au Religieux , en le tirant à l'écart ? = Je vais vous conter l'histoire de ce malheureux , en peu de mots. Le desir de courir le pays , lui a fait quitter sa patrie de bonne heure. Il est de Bénévent , autant que je me le rappelle. = Il est de Bénévent ! Comment s'appelle-t-il ? = Je n'en fais rien. = Continuez , mon Père. = Après avoir voyagé dans toute l'Europe , jusqu'à 50 ans , sans avoir pu se faire un fort , il a pris

le parti , se trouvant à Milan , de copier des manuscrits. Comme il avoit une belle main , en dix ans il a gagné une somme considérable à ce métier ; mais il n'a pu le continuer , parce que la main lui trembloit. Pour ne point écorner la somme qu'il avoit mise de côté , & sur laquelle il avoit fondé des projets , il a pris une place de portier dans une maison de cette même ville. S'en étant lassé au bout de quelques années , il a voulu exécuter la résolution qu'il avoit formée de finir ses jours à Rome , qu'il n'avoit pas encore vue. Il s'étoit mis en chemin avec son petit trésor ; & à deux lieues de la ville il a été attaqué en plein jour par des brigands , qui lui ont volé tout son argent , & l'ont laissé sur la place , presque mourant & tout couvert de blessures. Un

voiturier , qui a passé par là , a eu pitié de lui , l'a chargé sur sa charrette , & l'a amené dans cette maison , qui appartient à son beau-frère. Ce pauvre vieillard s'est souvenu de notre Père Gardien , qu'il a connu particulièrement à Florence , & l'a fait prier de le venir voir. Notre Gardien y est accouru , l'a consolé de son mieux , & l'a fortement recommandé au maître de la maison. Il l'a fait visiter devant lui par un Chirurgien , qui n'a trouvé aucune de ses blessures mortelle , mais qui a dit qu'il seroit longtemps à en guérir. Le Père Gardien fournit à sa nourriture ; mais, c'est tout ce qu'il peut faire. Il vient le voir souvent ; & il m'envoie à sa place , quand il ne lui est pas possible de sortir.

Aussitôt après ce récit , Nicolo

s'approchant du vieillard , lui demanda s'il étoit de Bénévent. =

Oui , Monsieur , j'en suis. = Dites-moi votre nom , je vous prie. =

Je m'appelle Marco Rivone. = Marco Rivone ! Aviez - vous une sœur ? =

Oui , Monsieur , qui s'est mariée , m'a-t-on dit , à un Maître d'école. =

C'est ma mère , s'écria Nicolo , en se jetant au cou du vieillard , & en l'arrosant de ses larmes. Ah ! Mon

pauvre oncle ! Ah ! Mon cher oncle ! il y a tant d'années que je des-

sire vous voir ; & je vous trouve dans ce cruel état ! Mais , prenez

courage , mon cher oncle , aucune de vos blessures n'est mortelle. Avec

des soins & une bonne nourriture , vous ferez bientôt rétabli. Et se tournant vers le Cordelier : Que de grâ-

ces j'ai à vous rendre , mon Père , de m'avoir amené ici ! Quel bon-

heur pour moi de vous avoir rencontré aujourd'hui ! Mon cher oncle , je vais vous faire transporter tout - à - l'heure dans une maison , où vous serez bien mieux soigné. Je reviens dans l'instant.

Il sort aussitôt pour exécuter ce dessein. Cependant le vieillard vivement touché de la tendresse de son neveu , pleuroit de joie. Le Religieux étoit aussi attendri jusqu'aux larmes , d'une reconnoissance si imprévue , & admiroit en lui-même les consolations & les ressources que la Providence ménage aux malheureux.

Nicolo ne tarda pas à revenir , accompagné du Chirurgien de l'Ambassadeur , & de deux hommes vigoureux pour descendre le malade & le transporter , dans leur chaise , chez le Chirurgien. Celui-ci visita d'a-

bord les blessures du malade , assura Nicolo qu'elles seroient guéries en moins d'un mois , fit envelopper le vieillard dans des couvertures bien chaudes , qu'il avoit apportées avec lui , & prit tant de précautions , que le malade fut transporté , sans avoir été incommodé du froid. Nicolo paya largement les pauvres gens chez qui son oncle avoit été logé , alla voir ce vieillard chez le Chirurgien , auquel il le recommanda de la manière la plus vive & la plus tendre. Il crut devoir ensuite apprendre cette aventure à l'Ambassadeur , qu'il trouva seul avec son Aumônier. Il la leur raconta les larmes aux yeux , avec tant d'émotion & d'intérêt , qu'ils furent l'un & l'autre sensiblement touchés de ces preuves de son bon cœur. Aussi l'Ambassadeur lui déclara qu'il vou-

loit faire lui seul tous les frais de la maladie & de la convalescence du vieillard ; & il chargea l'Abbé d'instruire son Chirurgien de ses intentions.

Le lendemain , Nicolo trouva le malade infiniment mieux. Il avoit dormi deux heures : ce qui ne lui étoit arrivé depuis long-temps. Ses blessures lui faisoient moins de mal : l'excellent bouillon qu'on lui avoit donné , lui avoit déjà rendu un peu de forces ; & au bout de huit jours , il fut hors de tout danger. Nicolo pensa pour lors à chercher une place qui pût convenir à son oncle , quand il seroit parfaitement rétabli. Il imagina de s'adresser au Cardinal Santino. La bonté qu'il lui avoit témoignée à Frescati , lui inspira cette confiance. Le Cardinal lui dit en le voyant : Ah ! Vous voilà M. l'An

tipape. = Oh ! Monseigneur , je suis trop bête , pour le devenir jamais. Votre Eminence & sa Sainteté ont dû bien s'amuser de ma peur. = Cela est vrai : un homme qu'on va conduire à la potence , est moins pâle que vous ne l'étiez alors. Nicolo demanda ensuite au Cardinal , s'il voudroit bien être son protecteur auprès du Saint Père , pour une grâce qu'il avoit à solliciter. Il m'a promis , en votre présence , lui dit-il , de me récompenser des mauvais vers que j'ai faits pour lui. Que je serois heureux , si Sa Sainteté daignoit venir à mon secours dans la circonstance où je me trouve ! Il conta alors l'histoire de son oncle. Le Cardinal lui répondit que son Concierge de Frescati devant le quitter dans un mois , il pensoit que cette place qui n'étoit pas fatigan-

te , conviendrait parfaitement à son oncle , & lui donneroit de quoi vivre honnêtement. = Oh ! Monseigneur , c'est précisément ce qu'il lui faut. Je n'ai plus rien à demander au Pape ; il ne pourroit rien faire de mieux en ma faveur. Je suis pénétré de reconnoissance de vos bontés. Mais Votre Eminence me permettroit-elle d'aller en dire un mot à mon oncle ? Je reviens sur le champ ; & je ne troublerai pas longtemps les occupations de Monseigneur. = Allez ; ne craignez rien , à cet égard. Je crois mon temps bien employé , quand je puis obliger d'honnêtes gens.

Le vieillard fut enchanté de l'attention de son neveu , ainsi que de la place qu'il lui avoit trouvée ; & Nicolo retourna promptement chez le Cardinal , pour lui renouveler

ses remerciemens , & lui faire ceux de son oncle , qui , en moins d'un mois , fut en état de se transporter à Fiescati. Avant de partir , il embrassa tendrement Nicolo , & lui dit : Mon cher neveu , je n'oublierai jamais que je vous dois la vie. J'ai été moins sensible encore à tout le bien que vous m'avez fait , qu'au bon cœur qui vous l'a fait faire. Je vais écrire à ma sœur. Je serai charmé de lui apprendre toutes les obligations que je vous ai , & combien elle doit redoubler son amour pour vous.

Nicolo , honteux de la vive reconnaissance que lui témoignoit son oncle , lui répondit qu'il n'avoit fait que son devoir , & qu'il l'avoit fait avec trop de plaisir , pour en être remercié.



CHAPITRE HUITIÈME.

NICOLO fait par hasard à la campagne, une nouvelle connoissance, qui le mène à une assemblée de jeu, chez la Baronne Rospino.

Y L y avoit déjà quatre ans que Nicolo étoit à Rome ; & grâces à la bonne compagnie qu'il voyoit , il n'avoit point donné dans le libertinage affreux, qui régnoit alors dans cette ville : il étoit d'ailleurs plus occupé avec l'Ambassadeur , qui n'avoit plus d'autre Secrétaire que lui , l'autre l'ayant quitté par jalousie des préférences qu'il donnoit tous les jours à son confrère. La vie sage & réglée que menoit Nicolo , les appointemens considérables qu'il recevoit du Comte , la pen-

sion que sa mère lui avoit envoyée , conformément aux volontés de son père , l'avoient mis dans le cas d'accumuler une somme d'argent assez honnête. Il pensoit à l'avenir , ce que l'on ne fait pas toujours à vingt-cinq ans ; & vouloit , en cas d'événement , se ménager une ressource. Par cette raison , il évitoit les parties de plaisir qui pouvoient être coûteuses. Ses récréations ordinaires étoient des jeux d'exercice , ou des promenades avec quelques amis. Le plus souvent il les faisoit seul , avec un livre. Il avoit un goût de prédilection pour les Poëtes. Virgile , Juvénal sur-tout , qu'il aimoit toujours de passion , malgré ce que lui en avoit dit à Naples Franceschi , Pétrarque & l'Arioste , dont les Poésies commençoient à devenir publiques , étoient ses auteurs favoris. Une après dînée ,

en lisant , il s'éloigna de Rome , jusqu'à deux lieues , sans s'en apercevoir , & sans prendre garde à un orage terrible qui se formoit , & qui fondit tout-à-coup. Il se trouva heureusement tout près d'une maison de campagne. Il s'y réfugia , & entra chez le Jardinier. Quelques momens après , le Maître de la maison y vint ; & voyant un jeune homme habillé fort proprement , & qui avoit un air honnête , il l'engagea à passer dans son salon , & lui offrit une collation de fruits , que Nicolo accepta volontiers. Cependant , l'orage augmentoit , au lieu de diminuer. Le ciel étoit tout en feu. Le tonnerre retentissoit d'une manière affreuse ; & il tomboit un déluge d'eau. Il étoit alors sept heures du soir ; & Nicolo , dans la conversation , parut à son hôte rêveur & distrait. =

Auriez-vous peur du tonnerre, lui demanda celui-ci ? = Non, Monsieur : ce n'est pas là ce qui m'inquiete ; c'est qu'il y a une heure que je devrois être à Rome. = Vous y avez donc des affaires bien pressantes, pour être aussi agité que vous me le paroissez ? = Ce n'est pas moi, Monsieur, qui ai ces affaires pressantes ; mais j'y entre pour quelque chose. M. l'Ambassadeur de Naples, dont je suis Secrétaire, doit expédier ce soir des dépêches importantes ; & mon absence lui causera autant d'embarras, que de surprise. = N'a-t-il pas quelqu'un, Monsieur, dans sa maison, qui puisse vous suppléer ? car il est impossible que vous retourniez cette nuit à Rome : les chemins sont inondés ; & malheureusement je n'ai ni cheval, ni voiture à vous offrir. = J'ai lieu d'espérer que M. l'Ambassadeur qui con-

noît mon exactitude & mon attachement à sa personne, ne me condamnera pas, sans m'avoir entendu. Son Secrétaire d'Ambassade, ou son Aumônier, peuvent très-bien, d'ailleurs, faire ma besogne pour une fois. = Certainement, Monsieur; & je suis bien sûr que votre absence, dans un cas comme celui-ci, ne vous fera aucun tort auprès d'un Seigneur aussi humain, aussi raisonnable que M. le Comte de Villa-Forte. = Vous le connoissez donc, Monsieur? = De réputation, seulement. Mais, d'après tous les éloges que j'en ai entendu faire, vous ne devez plus avoir d'inquiétude. = Pardonnez-moi, Monsieur, il m'en reste encore une. Je crains de vous gêner en passant la nuit chez vous, & d'abuser de votre complaisance.

Son hôte le rassura sur ce point, de la manière la plus affectueuse;

& Nicolo fut fort gai le reste de la soirée. Il fut très-sensible , sur-tout aux marques de confiance que lui donna le Maître de la maison , en lui racontant ses affaires , comme à un confident & à un ami. Entr'autres choses , Nicolo lui faisant compliment sur la jolie habitation qu'il occupoit , son hôte lui avoua que c'étoit la petite fortune qu'il avoit faite au jeu , qui l'avoit mis en état d'acquérir ce bien. = Sans doute , Monsieur , continue ce dernier , que vous faites quelquefois votre partie à Rome ? = Jamais , Monsieur. = Comment , jamais ! = Non , Monsieur. Je n'ai aucun goût pour les jeux de hasard , & je n'aime que les jeux d'exercice. = C'est sagement fait à vous. Mais les jeux d'exercice n'ont lieu que pendant le jour. Dans les longues soirées , que faites - vous

donc ? = Je suis le plus souvent occupé avec M. l'Ambassadeur ; ou je m'amuse à lire. = C'est fort bien. Mais, à votre âge , je voudrois faire , je vous l'avouerai , quelques essais de mon bonheur. S'ils réussissoient , vous parviendriez peut-être , dix ou vingt années plutôt , à l'aisance que vous cherchez à vous procurer par le travail. Si ces premiers essais n'étoient pas heureux , je m'en tiendrois là. = Oh ! Monsieur , je ne suis pas assez riche pour faire de pareils essais. = Je ne vous dis pas pas non plus qu'il faille risquer d'abord une somme considérable. Mais , par exemple , en supposant que vous ayez une centaine de louis en réserve , je voudrois , à votre place , en risquer vingt-cinq ou trente. Rapportez-vous-en à moi : j'ai de l'expérience à cet égard ; & cette mai-

son , où j'ai le plaisir de vous donner l'hospitalité , dépose en faveur de ce que je vous dis. = Je m'en rapporterai sûrement bien à vous , Monsieur ; mais cependant j'ai souvent entendu dire que le produit du travail est presque toujours certain , tandis que rien n'est plus casuel que celui du jeu. D'ailleurs , risquer d'abord vingt-cinq louis sur cent , cela me paroît fort. = Vous pensez donc comme ces petits marchands de Gênes , de Venise & des autres villes commerçantes , qui , dans leurs tristes boutiques , amassent sou à sou , & se contentent de leurs misérables gains , lors même qu'ils voient , de leurs propres yeux , leurs concitoyens rapporter sur des vaisseaux d'immenses richesses , qu'ils doivent à leur courage & aux tentatives qu'ils ont faites ? Nos fameux Négocians de l'Europe , qui

roulent sur l'or & sur l'argent , & qui habitent de superbes Palais , logeroient aujourd'hui dans des cabanes , s'ils n'eussent pas été plus hardis que vous. Votre timidité me surprend d'autant plus encore , que vous savez sûrement aussi bien que moi , que la fortune plus coquette que toutes les jeunes femmes ensemble , a une prédilection marquée , ou pour mieux dire , une passion folle pour les jeunes gens. Mais changeons de matière. Le peu de temps que j'ai à vous posséder , Monsieur , je dois l'employer plutôt à chercher les moyens de vous amuser , qu'à combattre votre façon de penser.

La conversation devint beaucoup plus gaie , avant & après le souper , qui parut fort bon à Nicolo , & auquel il fit honneur. Ils s'allèrent

s'allèrent coucher, après être convenus de se lever du matin, & de partir ensemble pour Rome. Nicolo ne dormit guere. Ce que lui avoit dit son hôte, sur les essais qu'il devoit faire de son bonheur, lui revint souvent à l'esprit. Il étoit honneux en lui-même, de ressembler à ces gagne-deniers, à ces petits marchands qui vont terre à terre, & n'osent s'éloigner du rivage, lorsqu'avec un peu de hardiesse ils pourroient voguer en pleine mer, & amasser des trésors. Il se flattoit, d'ailleurs, d'avoir autant de droits aux faveurs de la Fortune, que ceux de son âge, à qui elle les prodigue. Il se réveilla plein de ces idées; & après avoir vu le joli jardin de son hôte, ce qu'il n'avoit pu faire la veille, à cause du mauvais temps; après avoir considéré en détail son

agréable maison, il résolut de suivre son conseil : aussi, dès qu'ils se furent mis en chemin, lui avoua-t-il que les réflexions qu'il avoit faites la nuit, sur sa pusillanimité, avoient dissipé la crainte qu'il avoit des jeux de hasard ; & il le pria même de vouloir bien être son introducteur auprès de la Fortune, & lui indiquer les moyens de devenir aussi un de ses favoris. = Je m'en garderai bien, répondit son Compagnon de voyage. Je ne veux pas, si vos tentatives tournent mal, que vous m'accusiez de vous avoir fait perdre votre argent. Nicolo renouvela ses instances, & celui-ci ses refus. Enfin, Nicolo obtint ce qu'il demandoit. Son Introducteur futur auprès de la Fortune, convint avec lui qu'il se trouveroit, dans deux jours, sur la place du Vatican ; à trois heures de l'après-dînée ;

& que de là il le meneroit chez une Dame de ses amies, qui, deux fois la semaine, tenoit une assemblée de jeu.

Nicolo de retour chez l'Ambassadeur, eut bientôt fait sa paix avec lui. Deux jours après il se rendit exactement sur la place du Vatican, à l'heure marquée. Il y étoit attendu par l'homme obligeant dont il avoit tant à se louer. Sur deux cents louis environ qu'il avoit en réserve, il en destina soixante, pour équiper le vaisseau qu'il espéroit pousser en pleine mer, persuadé que le souffle favorable de la Fortune en alloit enfler les voiles. Son Conducteur le mena chez la Dame en question, qu'on nommoit la *Baronne Rospino*. Elle avoit alors avec elle huit Cavaliers qui comblèrent Nicolo d'honnêtetés. La Dame renchérit encore

sur eux ; entre autres choses obligantes , elle lui dit que sa physionomie seule l'auroit prévenue en sa faveur ; elle daigna même accompagner ces paroles d'un souris qui s'échappa à travers deux dents qui lui restoit. La Baronne avoit en effet soixante-six ans au moins ; mais un air toujours gracieux , & des yeux pleins de vivacité , corrigeoient les rides multipliées de son front , & la maigreur excessive de ses joues ; au point que Nicolo dit tout bas à son Conducteur : Cette Dame doit avoir été charmante dans sa jeunesse , puisqu'à son âge , elle est encore aussi aimable : elle a trouvé le secret de donner des grâces , même à la vieillesse. = Vous ne voyez rien , lui répondit celui-ci ; quand vous la connoîtrez mieux , vous serez intarissable sur ses louanges.

Cependant on ne tarda pas à dresser une table verte & ronde, autour de laquelle toute la compagnie prit séance ; & l'on apporta des cornets & des dés. La Baronne eut la bonté de placer le nouvel Acteur à sa droite ; & pour comble de bonheur, il eut à sa gauche son Introduceur. Il comptoit en faire le pilote de son vaisseau , & régler sa course sur ses conseils. Quelques Lecteurs se persuaderont peut-être avec peine, qu'un jeune homme de vingt-cinq ans pût avoir tant de prudence ; mais je raconte les faits tels qu'ils arrivèrent. Je suis bien aise en même temps que les jeunes gens apprennent , par la leçon que leur donne ici Nicolo , à se défier d'eux-mêmes , lorsqu'ils s'embarquent , & à confier , comme lui , le gouvernail de leur vaisseau à des gens d'expérience. En moins d'une

heure, Nicolo gagna trente louis. Son Pilote lui dit alors à l'oreille :
= Courage, Monsieur, vous avez le vent en poupe ; c'est - là le cas de déployer toutes vos voiles. Il profita d'un avis si sage , & les déploya toutes en effet : mais une bourrasque survint , & emporta , avec les trente louis qu'il avoit gagnés , trente des siens ; elle emporta en même temps la joie & le courage de Nicolo. = Ne vous effrayez pas , lui dit son voisin : la Fortune est une femme qui met ses amans à l'épreuve : tenez bon. Il suivit le conseil ; & , en tenant bon , il perdit vingt - quatre autres louis. Nicolo commença dès-lors à douter de son bonheur , & se repentoit déjà d'avoir voulu s'ériger en Négociant ; au lieu de rester simple Marchand. Son Conseiller s'aperçut , à son visage , qu'il étoit dé-

couragé. Vous n'avez pas perdu tout votre argent, lui demanda-t-il ? Il s'en faut de bien peu, lui répondit Nicolo, en gémissant : je n'ai plus que dix louis. = Risquez-les encore ; il n'en faut point tant peut-être, pour rétablir entièrement vos affaires. Ce conseil ne fut pas plus heureux que les précédens ; & le vaisseau, quoiqu'absolument déchargé, coula à fond. Le Pilote qui étoit un homme expérimenté, avoit ménagé une planche à Nicolo, pour le sauver du naufrage. Il lui dit : Je ne conçois point cette inconstance de la Fortune ; j'y perds tout mon latin, je l'avoue. Il est parbleu bien dur de perdre soixante louis, en aussi peu de temps. En auriez-vous encore chez vous trente ou quarante seulement ? = Oui, Monsieur. = A votre place j'irois les chercher : j'imi-

terois les Généraux, qui, voyant leur armée en déroute, font avancer le corps de réserve, qui ramène presque toujours la victoire. Nicolo qui regrettoit fort ses soixante louis, & avoir vu, dans plusieurs Historiens, le grand effet qu'avoit souvent produit le corps de réserve, dans les batailles, n'hésita pas à suivre l'exemple d'Annibal, de Scipion & de César. (Qu'on ose après cela décrier la lecture !) Il demande à la Baronne la permission de sortir pour un demi-quart d'heure. Elle la lui accorde de la manière la plus honnête. Il vole aussitôt à l'hôtel de l'Ambassadeur. Il rencontre sur l'escalier l'Aumônier, son ami, qui lui voyant un air tout agité, tout effaré, lui demande ce qu'il avoit. Nicolo lui répond d'une façon à lui prouver qu'il venoit de se passer quelque chose.

d'extraordinaire. L'inquiétude de l'Abbé augmente : il entraîne Nicolo dans sa chambre , le presse & le conjure de s'ouvrir à lui. Le coupable , qui dans ce moment reconnut son extravagance , persiste à vouloir la cacher. Enfin les prières de l'Aumônier furent si vives & si tendres , qu'il lui déclara tout. = Comment , lui dit celui-ci , vous avez été dans cet abominable coupe-gorge ? Vous vous êtes jeté dans les griffes d'une Furie , qui , après avoir passé sa jeunesse dans une débauche affreuse , s'est associée une troupe de brigands , avec qui elle ruine une infinité de jeunes gens.

Nicolo tomba des nues ; il ne pouvoit allier dans son esprit toute l'honnêteté qu'avoit eu son Hôte pour lui , avec l'idée que lui en donnoit son ami ; & pour se justifier ,

il raconta en détail tout ce qui s'étoit passé à la maison de campagne. L'Abbé convint que beaucoup d'autres auroient été les dupes de ces procédés, si obligeans en apparence ; mais il lui reprocha cependant d'avoir dit à cet homme, sans nécessité, & pour se faire valoir peut-être, qu'il étoit Secrétaire de l'Ambassadeur de Naples. Il lui fit sentir que cette indiscretion étoit le principe & toute la cause de son malheur. Nicolo couvert de honte, tantôt baissoit les yeux à terre, & gardoit un morne silence ; tantôt, transporté de fureur, il se levoit précipitamment, frappoit du pied, & s'arrachoit les cheveux. L'Aumônier qui l'aimoit tendrement, versoit à pleines mains l'huile & le baume dans ses blessures. Il lui offrit, si la perte des soixante louis dérangoit ses af-

faïres , de lui en prêter soixante autres , qu'il lui rendroit quand il voudroit. Il lui fit entendre que dix mille autres , hommes & femmes , avoient payé de tout leur bien , de leur réputation , de leur honneur , & quelques-uns de leur vie même , une leçon qui ne lui avoit coûté qu'une petite somme d'argent. Il lui dit que cette leçon lui apprendroit mieux que tous les livres , & tous les Moralistes du monde , combien il faut être prudent & réservé avec les nouvelles connoissances ; combien le vice , pour tromper plus sûrement , est adroit à se masquer des apparences de l'honnêteté ; que les Joueurs de métier sont presque tous , sans exception , mauvaise compagnie ; qu'un homme enfin qui a des sentimens d'honneur , ne doit jamais chercher au jeu , & accepter des

main de la Fortune ce qu'il a droit d'attendre de son travail , ou de son mérite.

Ces consolations rétablirent le calme dans l'âme de Nicolo , & le mirent même en état de travailler ; le soir , avec l'Ambassadeur. Avant de se séparer de l'Aumônier , il le combla de remerciemens , lui déclara que sans lui il seroit peut-être perdu sans ressource , & lui promit de lui demander toujours ses conseils , & de les suivre exactement. Il passa la moitié de la nuit tranquillement ; mais son imagination ardente , la perte de ses soixante louis , & le démon de la vengeance le réveillèrent en sursaut. Dans son premier mouvement , il résolut d'aller mettre le feu à la maison de la Baronne ; mais la raison ayant dissipé ce projet , il se contenta d'invoquer

DE NICOLÒ-FRANCO. 157

la Muse impitoyable de son ami Juvénal; & se sentant exaucé, il écrivit des vers, qu'il alla de grand matin afficher à la porte de la Baronne: heureusement pour elle, un de ses gens sortit de bonne heure, arracha l'affiche, & la porta à sa Maîtresse. Voici la traduction de ces vers :

Gouffre de mon argent ,
Infernale caverne , antre d'une Mégère ;
Puisse le feu du Ciel t'écraser à l'instant !
De vautours affamés détestable repaire !
Puisse-je entendre & voir
Tes Habitans infâmes
Hurler de désespoir ,
Et mourir dans les flâmes !



CHAPITRE NEUVIÈME.

NICOLO pense à se marier. Bonheur qu'il se promet dans le mariage. Démarches qu'il fait pour réussir dans ce projet.

QUELQUE temps après , Nicolo fut invité à un repas de noces , par un de ses amis , fils d'un Négociant de la ville , qui venoit de se marier. La jeune femme qui paroissoit avoir dix-neuf à vingt ans , étoit d'une figure agréable & prévenante. Nicolo fut enchanté , sur-tout de sa modestie & de sa naïveté : aussi fit-il mille complimens à son ami , sur l'heureux choix qu'il avoit fait. Il s'étoit promis d'être fort gai à cette fête , & le fut cependant beaucoup moins qu'à son ordinaire : il revint même chez lui , rêveur , pensif & distrait.

Pourquoi donc , se dit-il à lui-

même, n'ai-je pas été aujourd'hui de meilleure humeur ? Je n'ai point du tout été content de moi, & les convives n'ont pas dû l'être non plus. D'où me vient cette agitation & cette espèce de mélancolie ? Serois-je envieux du bonheur de mon ami ? Non certainement, mon cœur & mon âme sont au dessus d'une pareille infamie. Eh ! qui m'empêche de me procurer le même bonheur que lui ! Ne puis-je trouver, dans cette grande ville, une femme aussi aimable que la sienne ? C'est une femme qui me manque : voilà, voilà le principe de ma mélancolie. Une femme qui sera ma meilleure amie, une femme qui sera un autre moi-même, peut seule remplir le vide que je sens dans mon cœur. Je suis si sensible aux délices de l'amitié ; le ferai-je moins aux charmes de l'amour, & d'un amour fondé

sur la Religion & sur la vertu ? Je goûte si vivement le plaisir de contribuer quelquefois au bonheur des autres ; & il ne tient qu'à moi de rendre heureuse , tous les jours , & à chaque instant , la compagne que je choisirai. Je lirai dans ses yeux la joie que j'aurai fait naître en son cœur. Quand j'aurai des chagrins , en les partageant , elle les adoucira , & nre les fera peut - être oublier. Quand il m'arrivera des choses agréables , j'augmenterai , je doublerai mon bonheur , en les lui communiquant. Quel plaisir d'être caressé par de jolis enfans , de s'entendre appeler , *mon petit papa* ! Je n'aurai plus besoin d'aller chercher compagnie ailleurs. Je m'amuserai avec eux , plus qu'un Roi , plus qu'un Pape lui-même. Je les ferai jouer à de petits jeux , où je les tricherai

toutes les fois que je pourrai. Leur mère, en me voyant me divertir ainsi avec eux, fera comblée de joie. Je la verrai sourire, & j'irai l'embrasser.

Nicolo, dans ce moment, sauta d'alégresse. Il se souvint alors d'une jeune Demoiselle avec qui il venoit de dîner. Le hasard l'avoit placé à côté d'elle à table ; il l'avoit trouvée infiniment aimable. Il se rappela la manière dont elle avoit répondu aux attentions, aux prévenances qu'il avoit eues pour elle. Il se persuada sans peine qu'un heureux caractère accompagnoit en elle les grâces de sa figure, & l'agrément de son esprit. Elle lui avoit paru d'ailleurs fort gaie ; & comme il l'étoit lui-même, cette qualité acheva de le déterminer en sa faveur : aussi résolut-il de faire connoissance

dès le lendemain avec le père & la mère de cette Demoiselle. C'étoient de riches Marchands de drap. Il alla exprès acheter un habit chez eux. Il en fut fort bien reçu. Peu de jours après il y retourna , & leur dit qu'il avoit été si content de l'emplette qu'il avoit faite chez eux , qu'il en avoit parlé à M. l'Ambassadeur de Naples , qui s'étoit décidé à leur donner sa pratique & celle de toute sa maison. Ils le remercièrent fort du service qu'il leur avoit rendu , & l'engagèrent à venir les voir dans ses momens perdus. Ils l'invitèrent à dîner , la semaine suivante. Sa Maîtresse , ce jour-là , lui plut encore davantage ; & il se flatta même d'avoir remarqué dans ses réponses , quelques petits mots capables de l'encourager : aussi ne manqua-t-il pas de profiter de la prière que les

parens lui avoient faite, d'aller les voir. Cependant il eut la prudence de ne point trop multiplier ses visites; & on lui reprocha même quelquefois de devenir fort rare. Le père & la mère étoient seuls ordinairement, lorsqu'il y alloit : ce qui ne lui plaisoit guère. Leur fille restoit dans sa chambre avec sa gouvernante, & prenoit des leçons de différens Maîtres. Comme ils n'avoient point d'autres enfans, ils l'aimoient avec une tendresse extrême, & s'attachoient à lui donner une excellente éducation. Elle répondoit parfaitement à leurs soins; elle s'ornoit l'esprit par la lecture des meilleurs livres; & savoit déjà même assez bien la langue latine. Ce furent les parens, qui, dans la conversation, instruisirent Nicolo, des progrès de leur fille, & de la satisfaction qu'elle

leur donnoit. Il en étoit enchanté intérieurement; & , sans leur en rien témoigner, il leur favoit un gré infini d'élever si bien sa future compagne. Il épioit toutes les occasions de lui faire sa cour; mais elles se présentoient rarement; & en trois mois, il ne put parvenir que cinq ou six fois à la voir & à lui parler. Il est vrai qu'il fut dédommagé de ces contrariétés, par l'heureuse circonstance qui s'offrit peu de temps après. Il fut que la fête de sa Maîtresse arrivoit dans trois jours. Il travailla aussitôt à faire des vers en son honneur, pour les lui présenter avec un bouquet de fleurs. Elle s'appeloit *Agnès*.

Il alla porter le bouquet, le jour de la fête: pour les vers, il les cacha, voulant les donner sans témoins, & se flattant qu'il se pré-

ferait peut-être un moment favorable à ses desseins. Le père & la mère lui permirent sans peine d'aller souhaiter la fête à leur fille. Ils savoient qu'elle étoit avec sa gouvernante. Nicolò monte & trouve heureusement sa Maitresse toute seule. Il lui offre son bouquet, qui est reçu de la manière la plus gracieuse, & tout de suite après, la pièce de vers, en la priant de la lire sur le champ, parce qu'on attendoit la réponse. M^{lle}. Agnès lui dit, après les avoir lus : — C'est à mes parens, Monsieur, à répondre à ce joli billet. — Mais que je sache au moins, Mademoiselle, quelle réponse vous souhaitez qu'ils fassent ? M^{lle}. Agnès n'eut pas le temps de satisfaire à sa question. La gouvernante qui étoit dans une chambre voisine, entra tout-à-coup. Ce contretemps affli-

gea cruellement Nicolo. Après être resté quelques instans encore, pendant lesquels on parla de choses & d'autres, il se retira en donnant dans son cœur mille malédictions à la gouvernante. Etant rentré chez lui, il s'occupa à méditer sur la réponse de sa Maîtresse. Il convint en lui-même qu'une fille vertueuse n'avoit pas dû lui en faire d'autre. Il insista particulièrement sur le terme de *Joli*, dont elle s'étoit servie, en parlant de ses vers. Si elle les a trouvés jolis, se dit-il, il y'a tout lieu de croire que l'Auteur ne lui déplaît pas. Les Demeiselles & les Dames qui reçoivent favorablement les louanges, ne sont pas éloignées d'avoir du goût pour ceux qui les leur donnent, quand ce ne seroit que par reconnoissance : d'ailleurs, la fille d'un Bourgeois, qui se voit célébrée

en vers, en est aussi glorieuse que l'Envoyé d'un petit Prince, qu'on traite d'Excellence. Le résultat de sa méditation fut de faire demander aux parens la réponse que sa Maîtresse avoit refusé de lui donner. En conséquence, il révéla à l'Aumônier, son ami, le secret de son cœur, qu'il n'avoit encore confié à personne, & le pria de l'aider de ses conseils, & de travailler en sa faveur. L'Aumônier pouvoit en effet l'obliger dans cette affaire, plus aisément que tout autre, étant lié avec une des connoissances les plus intimes du Marchand de drap. Cette connoissance étoit le Négociant chez qui Nicolo avoit donné de bonnes preuves de sa discrétion.

Cette démarche que vouloit faire notre Amant, n'eut pas le suffrage de l'Abbé. Entre autres choses, il lui

dit que le père & la mère de la Demoiselle étoient trop riches pour donner jamais leur fille unique à un jeune homme dont l'état , comme le sien , étoit exposé à un grand nombre d'événemens. Malgré ces représentations , Nicolo qui s'étoit flatté trop long-tems , pour renoncer sur le champ à ses espérances , conjura l'Aumônier d'engager le Négociant son ami à parler pour lui aux parens de la belle Agnès. Celui-ci se prêta volontiers aux desirs de Nicolo ; mais la réponse fut celle que l'Abbé avoit prévue. Ce fut un coup de foudre pour notre Amant , quoiqu'il eût déjà commencé à craindre pour le succès de ses vœux. Il investiva long-tems contre les vues intéressées du père & de la mère , & résolut de faire une satire sanglante sur l'avarice , où il les peindroit de manière qu'ils ne pussent être méconnus.

méconnus. Mais l'amour qu'il conservoit encore pour M.^{lle} Agnès, & la crainte de l'irriter contre lui, en décriant ses parens, étouffèrent aussitôt ce dessein. Il ne fut pas tenté de retourner chez le Marchand, & ne daigna pas même le saluer, une fois qu'il le rencontra. Au bout de six mois, il apprit que sa Maîtresse s'étoit mariée avec le fils d'un riche Négociant. A cette nouvelle, il fut outré de dépit & de colère; & pour exhaler sa fureur, il publia, peu de jours après dans Rome, une Epigramme remplie de fiel, contre toutes les femmes en général. Après cette folie, il en fit peut-être une autre, en formant le vœu de ne jamais se marier, & renonçant dès-lors au plaisir d'être caressé par de jolis enfans, & de s'entendre appeler, *mon petit Papa*.

H

CHAPITRE DIXIÈME.

NICOLO est récompensé par Clément VII. Il devient Secrétaire d'Ambassade. Il a une querelle avec un Grand Seigneur. Il est forcé de sortir de Rome.

CLÉMENT VII n'avoit pas oublié la promesse qu'il avoit faite à Nicolo, de le récompenser : aussi ce Pape étoit-il de la Maison de Médicis, à laquelle l'Italie doit la renaissance des Belles-Lettres & des Beaux-Arts. Il lui donna une place qui n'exigeoit que trois heures de travail par semaine, & qui rapportoit cent pistoles de notre monnoie. L'Ambassadeur ne laissa pas non plus échapper une occasion de lui prouver l'estime & l'attachement

qu'il avoit pour lui. Son Secrétaire d'Ambassade l'avoit quitté pour aller recueillir dans sa patrie une riche succession. Le Comte n'hésita pas de mettre Nicolo à sa place. Ce nouveau poste augmenta considérablement son revenu & son amour-propre. L'Ambassadeur le menoit souvent avec lui dîner ou souper dans les meilleures maisons de Rome. Nicolo s'y rendoit aimable par son esprit & sa gaieté. Il racontoit d'une manière intéressante, les histoires scandaleuses de la Ville; & quand il n'en savoit pas, il en forgeoit, se croyant apparemment, comme Poëte, en droit d'altérer la vérité, même en prose. Les éloges qu'on lui prodiguoit, achevèrent de fortifier en lui le malheureux penchant qu'il avoit à la raillerie & à la satire. Il s'imaginoit d'ailleurs, qu'é-

tant Secrétaire d'Ambassade, il pou-
voit se permettre bien des propos
& des libertés qu'on n'auroit pas
soufferts dans un simple Secrétaire.
Il pensoit en cela, comme pensent
aujourd'hui un grand nombre de
jeunes gens, à Paris & ailleurs. Sont-
ils dans des places subalternes, ils
affectent une modestie, une réserve,
une honnêteté, qu'ils n'ont pas dans
le cœur; mais, sont-ils élevés à des
postes considérables, ils traitent
leur inférieurs avec mépris, avec
dureté; ils donnent des audiences,
qu'ils font attendre; ils sont insolens
avec les femmes, décrient le Gou-
vernement, inventent ou répètent
de jolis blasphêmes contre la Reli-
gion. Nicolo ne leur ressembloit pas
sur ce dernier article; s'il ne rem-
plissoit pas trop exactement les de-
voirs de Chrétien, du moins il n'é-

toit pas incrédule , & il respecta toujours la Religion dans ses propos & dans ses écrits. Malheureusement il fut la dupe des égards qu'on avoit pour lui , & des louanges qu'on lui donnoit ; il avoit entièrement oublié ce que lui avoit dit son père , lorsqu'il l'envoyoit à Naples , chez Franceschi : Qu'on se fait rarement estimer de ceux que l'on fait rire ; qu'un homme d'un esprit caustique & mordant est craint dans la société , & ne peut pas compter sur un seul ami véritable.

Le ton de familiarité sur lequel vivoient quelques Seigneurs , avec Nicolo , acheva de le gâter. Il devint exigeant , susceptible & moins circonspect que jamais dans ses propos. Il ne savoit pas , ou feignit d'ignorer que les gens de qualité ne renoncent , en aucun temps , avec

leurs subalternes, & même avec leurs amis de débauche, aux droits dont leur naissance les a mis en possession; & que plusieurs d'entr'eux se croient toujours les maîtres de déraisonner, & de juger sur telle matière qu'il leur plaît, sans trouver de contradicteurs. Ainsi pensoit au moins, dans ce temps-là, le Comte de Marini, un des plus grands Seigneurs de Rome, & parent de Paul III, qui avoit succédé à Clément VII. Ce Comte étoit puissamment riche, mais d'un esprit excessivement borné; il n'aimoit que la table & le plaisir, & détestoit la lecture. Cependant comme le Pape, qui étoit rempli de science, lui dit un jour, qu'il étoit honteux d'avoir pour parent un homme aussi ignorant que lui, ce Seigneur avoit imaginé, pour s'instruire sans travail, & ne prendre

aucun temps sur ses plaisirs , de donner , trois ou quatre fois la semaine , à dîner à des gens de mérite. Il avoit chargé son Maître d'Hôtel de lui en trouver quatre , dont deux fussent habiles dans l'Histoire , & les deux autres , dans la connoissance des Poëtes. Celui-ci s'adressa à un Professeur de Grammaire , qui enseignoit le rudiment à ses enfans. Ce Professeur ne fut pas embarrassé de son choix. Il dit au Maître d'Hôtel qu'il n'avoit que trois personnes à chercher , qu'elles étoient même toutes trouvées , que pour le quatrième , ce seroit lui-même , parce que non-seulement il avoit une connoissance profonde des Poëtes Grecs , Latins & Italiens ; mais qu'il faisoit encore fort joliment des vers dans ces trois langues. Le Maître d'Hôtel présenta le soir même les quatre nouveaux

convives à leur nouveau Mécènes, qui leur dit : = Je savois anciennement l'Histoire , comme mon alphabet , & je lisois les Poëtes tout couramment ; mais les grandes affaires dans lesquelles j'ai été employé , & une mémoire assez ingrate m'ont fait perdre de vue les connoissances que j'avois acquises dans ces deux parties. Je vous ai choisis pour me remettre sur la voie , par les conversations que vous aurez ensemble à ma table. Je n'exige pas de vous cependant que vos entretiens soient toujours sérieux. Quand vous trouverez l'occasion d'y placer de petites historiottes , je n'en ferai pas fâché.

• = Ne soyez pas inquiet , Monseigneur , lui répondit le Régent ; nous n'ennuierons point Votre Excellence. L'honneur de manger à votre table , & le bon vin , comme dit Horace ,

rendront nos conversations intéressantes & fort gaies : pour les hystoriettes , j'en fais , Dieu merci , un bon nombre.

Je laisse à juger combien le Comte dut s'instruire avec des gens de mérite , choisis par son Maître d'Hôtel , & par un Professeur de Grammaire. La conversation n'étoit pas pour l'ordinaire des plus animées , au commencement du dîner. Les quatre convives qui avoient d'excellentes raisons pour être économes , gardoient une diete exacte chez eux , & faisoient tellement honneur à la bonne table du Comte , que ce repas leur suffisoit pour vingt-quatre heures. Mais aussi à la fin du dîner , après avoir pourvu à l'utile , ils s'occupoient de l'agréable , & parloient amplement d'Histoire & de Poésie. Le Régent ou ses associés ne man-

quoient pas de faire entrer dans ces dissertations , bon gré malgré , des historiettes réjouissantes. Le Comte cependant s'applaudissoit dans son cœur , d'avoir imaginé lui-même un moyen aussi facile & aussi sûr d'acquérir des connoissances. Il trouvoit chaque jour que l'instruction , quand on la nourrit de mets délicats , & qu'on l'arrose d'excellent vin , pénétre bien plus aisément dans la mémoire. Il ne s'attachoit pas d'ailleurs à recueillir tout le suc de ces savantes conversations. Il n'en prenoit que la fleur. Il n'ignoroit pas combien il est indécent à un grand Seigneur d'être trop instruit , & de le paroître.

Le résultat de ces entretiens fut d'inspirer au Comte beaucoup plus de confiance en son mérite , dans les sociétés qu'il fréquentoit. Il citoit , à tort & à travers , les Historiens &

les Poëtes ; & ajoutoit à la honte d'être ignorant & stupide , le ridicule de vouloir passer pour Littérateur & pour homme d'esprit. Il invita un jour à dîner l'Ambassadeur de Naples , & Nicolo , dont il avoit entendu dire du bien. Deux ou trois Seigneurs , amis particuliers du Comte , furent aussi de ce repas. L'Ambassadeur qui connoissoit le personnage , ne s'étoit pas promis de s'amuser à ce dîner , & y parla peu. Pendant qu'il dura , la conversation n'eut rien d'intéressant ; mais , en sortant de table , le Comte de Marini demanda à ses convives , s'ils n'étoient pas aussi étonnés que lui des louanges excessives qu'on donnoit à l'Arioste. = Non , Monseigneur , dit sur le champ Nicolo , personne n'en doit être surpris. On ne peut trop louer & trop admirer un aussi

grand Poëte. = Il faut être fou ; à mon avis , pour vanter un ouvrage rempli d'autant de folies , que le sien. = Permettez-moi de vous demander , Monseigneur , si vous l'avez lu ? = Non ; j'ai bien autre chose à faire ; mais je m'en suis fait rendre compte par des gens de mérite. = Monseigneur , il me semble que , pour juger des Poëtes , il faut les lire soi-même , & ne pas s'en faire rendre compte , comme s'il étoit question d'un mémoire ou d'un placet. Les gens de mérite , dont vous parlez , peuvent être très-savans d'ailleurs ; mais ils n'entendent rien en poésie , s'ils n'admirent pas un Poëte qui , après Virgile , fait le plus d'honneur à l'Italie , & qui , dans plusieurs parties de son poëme , est rival d'Homère. = Vous avez un ton bien décisif pour un jeune homme !

A quel propos nous citez-vous Homère qui étoit un Historien , tandis que nous parlons de Poètes ? = Comment, Monseigneur , suivant vous, Homère étoit un Historien ? = Oui, sans doute. N'est-ce pas lui qui a écrit les guerres d'Alexandre ? J'en prends à témoins ces Messieurs.

Tous lui dirent qu'il se trompoit : qu'Homère vivoit long-temps avant Alexandre , & qu'il étoit le Poète le plus célèbre de l'antiquité. Le Comte fut honteux d'une erreur aussi grossière , & prit de l'humeur contre Nicolo. = Quoi qu'il en soit , lui dit-il , vous n'êtes qu'un fat & un étourdi de décider à votre âge , sur de pareilles matières. = J'aime-
rois encore mieux , Monseigneur , être un fat & un étourdi , qu'un ignorant. = Comment ! Je crois que vous osez me traiter d'ignorant !

sortez d'ici ; & ne vous présentez de votre vie à mes yeux. = Très-volontiers, Monseigneur.

Nicolo se retira , & alla conter cette scène à son confident ordinaire , à l'Aumônier de l'Ambassadeur. Celui-ci , loin de l'approuver , le blâma fort d'avoir traité d'une manière si injurieuse un aussi grand Seigneur que le Comte de Marni. = Comment , mon cher Abbé , j'aurois souffert , sans rien dire , qu'il m'appelât fat & étourdi ! Je ne connois ici que le Pape qui ait le droit de me maltraiter ainsi impunément. Mais , vous-même , auriez-vous eu , en pareil cas , plus de modération que moi ? = Je ne fais pas ce que j'aurois fait ; mais je fais bien ce que j'aurois dû faire. Je fais que la stupidité , l'ignorance , le libertinage & l'irréligion dégradent la plus haute

naissance, aux yeux de tout homme sensé ; mais je fais en même temps que si on ne peut alors la respecter, on doit au moins la craindre, parce qu'elle a communément le pouvoir en main. Songez d'ailleurs que ce Comte est un des parens du Pape ; & que Paul est excessivement attaché à tous ses parens. Peut-être se croira-t-il offensé lui-même dans cette querelle, & voudra la venger. Cette affaire, je l'avoue, me paroît fort mauvaise ; & j'en crains pour vous les suites.

Ces paroles plongèrent Nicolo dans de tristes réflexions. Il n'en étoit pas encore sorti, quand l'Ambassadeur rentra, & le fit avertir de descendre. L'Aumônier le suivit. = Mon pauvre enfant, lui dit le Comte de Villa-forte, dans quelle maudite affaire venez-vous de vous engager ? Je ne puis vous condamner. Il étoit

bien dur de s'entendre traiter de fat & d'étourdi, par un imbécille. Mais vous deviez penser que vous étiez chez lui ; qu'il peut vous faire beaucoup de mal ; & qu'il est parent du Pape. Après votre départ , il m'a fait des reproches de vous avoir amené avec moi. Je lui ai répondu que c'étoit lui-même qui vous avoit invité. Pour ne rien vous cacher , il a exigé de moi que je me défilasse de vous sur le champ ; sans quoi, il iroit le soir même porter au S. Père ses plaintes de votre insolence. Je lui ai dit tout ce que j'ai pu , pour l'appaiser : il a été inflexible. Soyez l'arbitre , vous même , de ce que j'ai à faire en pareil cas. Si le Comte va porter ses plaintes au Pape , le S. Père pourra être indisposé contre moi , de ce que quelqu'un de ma maison a maltraité un de ses parens ;

& il est intéressant pour le Viceroy de Naples , & les affaires de l'Empereur , que je ne me brouille point avec Sa Sainteté. D'un autre côté , mon cher enfant , je ne puis me résoudre à vous éloigner de moi. Je suis très-content de votre travail & des preuves d'attachement que vous m'avez données , depuis que nous vivons ensemble. Jugez vous-même quel parti je dois prendre , dans ce cruel embarras. = Que vous êtes généreux ! que vous êtes bon , M. le Comte , lui répondit Nicolo , les larmes aux yeux , d'hésiter un seul instant sur ce que vous devez faire ! Ah ! il est impossible que vous me gardiez auprès de vous , dans cette circonstance. Vous trahiriez votre devoir & l'Etat. Que ce malheureux dîner va me coûter cher ! Où trouverai-je jamais , M. le Comte ,

un Protecteur tel que vous ! = Mon pauvre enfant , avec le mérite que je vous connois , vous trouverez sans peine des protecteurs. Mais tâchez de vaincre le penchant que vous avez à la raillerie & à la satire ; il peut vous être funeste. Qu'allez-vous devenir ? Car je ne vous conseille pas de rester dans Rome. Je crains pour vous la vengeance du Comte de Marni. = Je vais me retirer , M. le Comte , à Bénévent , auprès de ma mère. = Avez - vous quelqu'argent devant vous ? Je veux que vous me disiez franchement l'état de vos affaires. = J'ai deux mille écus , M. le Comte. = Eh bien , emportez mille francs avec vous , cela suffira de reste pour votre route. Il serait incommode , & il ne seroit pas sûr de vous charger d'une plus grosse somme. Avant de partir , vous

m'apporterez le reste de votre argent ; & je vous donnerai une lettre pour mon homme d'affaires , à Naples , par laquelle je lui ordonnerai de vous compter vingt mille francs. Avec ce secours , vous pourrez acheter une charge à Bénévent.

Nicolo se retira en rendant mille actions de grâces à l'Ambassadeur , & en l'assurant qu'il seroit toute sa vie pénétré de reconnoissance pour ses bontés. Il remercia tendrement l'Aumônier des sages conseils , & des marques d'amitié qu'il lui avoit donnés ; & lui témoigna le plus vif regret de se séparer de lui. L'Abbé , de son côté , étoit très-affligé de cette séparation. Il le conjura , en recevant ses adieux de ne plus mettre d'obstacles à sa fortune & à son bonheur , par son esprit caustique. Nicolo le lui promit. Nous verrons par

la fuite, s'il tint parole. Comme il ne se croyoit pas en sûreté dans Rome, il ne tarda pas à en sortir, emportant de cette ville la douleur & la rage dans le cœur. Il y avoit demeuré environ dix ans.





CHAPITRE ONZIÈME.

NICOLÒ va à Bénévent voir sa famille. Il va aussi à Naples , pour y revoir Franceschi. De là il parcourt l'Italie. Il s'arrête quelque temps à Venise. Il y fait connoissance avec l'Arétin. Leur entretien.

NICOLÒ ne s'arrêta pas en chemin , dans l'impatience où il étoit de revoir sa mère & ses sœurs. Le plaisir de les embrasser bientôt , adoucit un peu ses chagrins. Elles n'avoient garde de l'attendre , ayant reçu depuis quelques jours une lettre de lui , par laquelle il leur marquoit qu'il se plaisoit infiniment à Rome. Elles furent routes les trois.

plus charmées encore de son retour, qu'affligées de sa malheureuse aventure. Pour lui, il leur témoigna la plus grande joie de se retrouver avec elles. Par toutes les marques de tendresse qu'il leur donna, il sembloit vouloir se dédommager de sa longue absence. Sa mère vivoit seule, tranquille, heureuse, & jouissant d'une bonne santé. Elle s'étoit logée dans le voisinage de ses deux filles, qui étoient mariées. L'aînée avoit épousé un Orfèvre, qui faisoit fort bien ses affaires, & aimoit tendrement sa femme, dont il avoit trois enfans. La cadette n'étoit pas aussi heureuse. Son mari étoit un Peintre qui avoit eu d'abord de la réputation, mais qui depuis avoit négligé ses talens pour se livrer au plaisir & à la bonne chère. Nicolo usa d'adresse pour ramener son beau-

frère à une vie plus réglée , & pour lui inspirer l'amour du travail. Il gagna sa confiance , en lui témoignant le même goût que lui pour la table & pour le plaisir. Dans la conversation , il lui parloit avec les plus grands éloges des Peintres qui se distinguoient à Rome , & de la fortune brillante dont ils y jouissoient. Par-là , il fit naître insensiblement en lui , le plus violent desir d'égaliser leur gloire. On ne pouvoit plus l'arracher de son atelier qu'avec peine. Nicolo lui fournissoit d'ailleurs des sujets nobles , tirés des Poëtes ; & l'encourageoit à travailler pour l'immortalité. Son beau-frère profita de ses conseils avec reconnaissance , & eut même la générosité de lui dire un jour , en présence de sa femme , qu'il lui avoit l'obligation d'avoir repris du goût.

pour son état , & qu'il lui avoit donné des preuves d'amitié qu'il n'oublieroir jamais. Nicolo fut enchanté d'avoir réussi dans son dessein. Il se félicita d'avoir contribué au bonheur de sa sœur , & de s'être fait un ami de son beau-frère.

Après avoir passé quelques mois avec eux , il résolut de parcourir l'Italie. Avant d'entreprendre ce voyage , il ne manqua pas de retourner à Naples , plus empressé d'y voir Franceschi , que de toucher ses vingt mille francs chez l'homme d'affaires du Comte de Villa-Forte. Franceschi le reçut à bras ouverts. L'Ambassadeur , dans plusieurs de ses lettres , lui avoit dit tout le bien du monde de Nicolo & l'avoit remercié plus d'une fois , de lui avoir donné un Secrétaire aussi intelligent , aussi laborieux , & dont les talens
même

même avoient été applaudis un jour par le Souverain Pontife. Aussi Franceschi ne lui fit-il point de reproches de sa querelle avec le Comte de Marni. Il se contenta de lui dire à ce sujet : Mon enfant , je conviendrai avec vous , de bonne foi ; qu'il étoit bien difficile pour vous , étant aussi vif que vous l'êtes , de laisser passer au Comte de Marni les absurdités qu'il soutenoit. Cependant le silence que gardoient dans ce moment les autres convives , qui pour la plupart étoient ses égaux , ne devoit-il pas vous avertir de les imiter ? Vous n'avez pu souffrir non plus qu'on attaquât impunément la gloire de l'Arioste. Eh ! mon enfant , croyez-vous que ce Poète charmant & sublime ait besoin de défenseurs ? Les morsures de Zoïle ont-elles entamé la répu-

ration d'Homère? Les ouvrages des hommes de génie ressemblent à ces hautes montagnes qui dominent sur des Provinces & sur des Royaumes entiers : les années & les pluies en détachent peut-être quelques parcelles ; mais fondées sur une base inébranlable , elles affrontent les saisons & les siècles. Vous me direz peut-être , qu'il est au dessus de vos forces d'entendre avancer , sans pouvoir souffler le mot , des bêtises aussi grossières , & d'un ton aussi affirmatif. J'avouerai avec vous , que, dans de pareilles circonstances, il faut une patience d'Ange ; mais vous avouerez aussi avec moi , que s'il faut , pour conserver la paix dans la société , fermer souvent les yeux sur les défauts & sur les vices même de ceux avec qui nous vivons , à plus forte raison ne doit-on pas

relever les propos d'un imbécille. Vous connoissiez de réputation le Comte de Marni pour tel ; vous connoissiez aussi votre vivacité , votre esprit intolérant & satirique : vous auriez dû refuser son dîner , sous un prétexte honnête. Rien n'est plus aimable qu'un grand Seigneur humain , affable , & qui a l'esprit orné. Le Comte de Villa-Forte en fournit une preuve sans réplique. Il est flatteur , il est honorable de pouvoir vivre avec de tels hommes ; mais je fuirais toutes les occasions de me trouver avec des Grands , dont les richesses & de vieux parchemins font tout le mérite : ils donnent , il est vrai , d'excellens dîners ; mais qu'ils les font payer cher ! Que de platitudes & d'impertinences il faut souvent essuyer ! Le croiriez-vous , mon enfant ? j'ai connu , j'ai

vu des gens de lettres , qui nous contens de faire chez ces grands Seigneurs , l'infâme métier de parasites (1) , applaudissoient encore à leurs bêtises les plus atroces. Que résulte-t-il d'un procédé si lâche & si méprisable ? Ces Grands se félicitent intérieurement des gentillesse , des bons mots qu'ils croient avoir dit ; & en s'imaginant avoir plus d'esprit qu'ils n'en ont , ils deviennent plus insolens , exigent qu'on les écoute , qu'on les admire ; & ils paroissent encore plus bêtes. Com-

(1) Si Franceschi étoit si indigné contre les gens de lettres de Naples , qui faisoient leur cour aux grands Seigneurs d'une manière aussi basse , qu'auroit-il dit de nos jours , contre ceux qui jouent le même rôle auprès de quelques Financiers , qui ne sont exactement que Financiers ?

me je faisois un jour des reproches sanglans à un de ces gens de lettres, sur ce qu'il jouoit un personnage aussi indigne de sa réputation & de son mérite: Que voulez-vous, me répondit-il? je conviens de mon tort; mais je n'aurois que du pain chez moi; & le repas que je fais chez cet imbécille, me soutient pendant vingt-quatre heures. J'aime- rois mille fois mieux, lui répliquai-je tout en colère, ne manger que du pain chez moi, que de préférer la bonne chère à l'honneur & à la vérité.

Nicolo applaudit de grand cœur à cette façon de penser de Franceschi, & convint avec lui qu'il auroit dû ou refuser le dîner du Comte de Marni, ou y garder le silence.

Après avoir passé quinze jours à Naples, il résolut de parcourir l'I-

talie, & d'en voir les villes principales. L'homme d'affaires du Comte de Villa-Forte lui donna des lettres de change pour la plupart de ces villes. Il les reçut avec reconnoissance, & n'emporta que peu d'argent sur lui. La précaution étoit sage. Les grands chemins étoient couverts alors de bandits. Sixte-Quint, qui devoit un jour en purger l'Italie, n'étoit encore que simple frère Cordelier dans le Couvent d'Ascoli.

Nicolo séjourna un temps assez considérable à Venise. Il avoit été adressé à un riche Négociant, qui lui donna un de ses amis, pour lui faire voir en détail les édifices les plus magnifiques de la ville, & les chefs-d'œuvre en tout genre qu'elle renferme. Ce Négociant, qui étoit plein de gaieté, goûta fort l'humeur

de Nicolo , & ne voulut point qu'il logeât ni mangeât ailleurs que chez lui. Cet homme avoit fait ses études , & avoit conservé quelques principes de Littérature ; étant un des plus riches de la ville , il avoit une excellente table , & y réunissoit souvent des hommes connus par leur savoir ou par leur esprit. Il prenoit un vif intérêt à leur conversation & aux disputes littéraires qui s'élevoient entr'eux ; mais il avoit trop de bon sens pour y mêler son jugement. Il gardoit le silence , à moins qu'on ne parlât de choses qui fussent à sa portée. Nicolo se signala plus d'une fois dans ces disputes savantes , par la justesse & la vivacité de ses réparties , par la solidité de ses réflexions , & par l'étendue de ses connoissances. Le soir , quand il étoit seul avec le Négoc-

ciant & sa famille , il les amusoit en leur racontant ses aventures.

Le frère du Négociant amena un jour à dîner un convive , qui fixa l'attention de Nicolo. Cet homme âgé d'environ 50 ans , avoit des sourcils épais & noirs , & des yeux qui pétilloient , qui étinceloient de vivacité. Pendant la moitié du repas , il ne dit mot , mais en revanche il mangea beaucoup. Nicolo qui s'attendoit à une conversation intéressante & animée de la part d'un homme dont les yeux promettoient tant d'esprit , commençoit à interpréter son silence d'une manière peu favorable ; mais il ne tarda pas à être détrompé. Quelqu'un vint à parler de Charles-Quint , & à louer son zèle & son courage pour la défense de la Religion. L'inconnu prit alors la parole , fit d'abord un abrégé

gé de l'histoire de ce Prince , depuis qu'il régnoit , s'arrêta sur ses actions les plus éclatantes , & prouva , à n'en pouvoir douter , que son intérêt seul , ou son ambition en avoit été le principe. Il demanda au panégyriste de cet Empereur ce que la Religion avoit gagné dans les guerres sanglantes que François I^{er} & lui s'étoient faites. Il n'épargna pas ce Roi de France , l'accusant d'avoir été plus d'une fois la dupe de ses favoris & de ses maîtresses. Il lui rendit cependant justice sur sa grandeur d'âme , sur sa constance dans l'adversité , & sur la protection signalée qu'il accordoit aux Arts & aux Belles-Lettres. Il ménagea beaucoup moins Henri VIII , qui régnoit alors en Angleterre. Il le compara à Tibère pour la débauche , à Néron pour la cruauté , à Julien l'Apostat ,

pour l'impiété. Il n'oublia pas Paul III qui occupoit le Saint-Siège. Il déclama vivement contre la passion qui l'aveugloit en faveur de sa famille qu'il enrichissoit, qu'il agrandissoit aux dépens de l'Eglise. Enfin, il fit passer en revue tous les Souverains de l'Europe, en caractérisant chacun d'eux avec précision, par des traits ingénieux & mordans au dernier point.

Il parloit seul depuis long-temps; & toute la compagnie l'écoutoit avec trop de plaisir, pour l'interrompre. Nicolo, entr'autres, recueilloit avec une extrême avidité, & gravoit dans sa mémoire avec délices, tous les traits satiriques dont chaque Prince avoit été partagé. Il espéroit bien s'en servir & s'en faire honneur dans l'occasion. Il sentit sa haine contre les Grands redoubler

encore , & la croyoit mieux fondée depuis qu'un homme dont il admiroit le jugement & l'esprit , pensoit comme lui sur leur compte.

Il s'approcha de lui aussi-tôt après le dîner , & lui dit : Permettez-moi , Monsieur , de vous remercier , pour ma part , du plaisir infini que j'ai goûté à vous entendre. Vous savez unir l'agrément à l'instruction ; & je me trouverois trop heureux , si vous daigniez m'accorder un quart-d'heure seulement par semaine , pour m'entretenir avec vous. L'inconnu fut flatté du compliment , & lui répondit : Suivez-moi quand je sortirai d'ici ; nous prendrons ensemble des arrangemens pour nous voir de temps en temps. Quelle fut la surprise & la joie de Nicolo , lorsque le frère du Négociant lui dit à l'oreille ! Savez - vous bien que t'est

à l'Arétin (1) que vous venez de parler? Depuis ce moment, Nicolo attendit avec la plus vive impatience qu'il s'en allât, pour pouvoir l'accompagner. Outre ce qu'il en avoit entendu dire à Naples, à Rome & à Venise, il avoit lu ses satires, dont il avoit été si charmé, qu'il

(1) Pierre Arétin, si connu par ses ouvrages mordans, obscènes & impies, s'étoit retiré à Venise, s'y croyant plus en sûreté que dans toute autre ville. Le titre de *fléau des Princes* que lui avoient valu ses satires sanglantes contre la plupart d'entr'eux, titre dont il s'étoit fait honneur pendant long-temps, ne flattoit plus son amour-propre. Il craignoit pour sa vie, depuis que quelques-uns ne lui payoient plus la taxe à laquelle il les avoit imposés, pour n'en point dire de mal. Il mourut dans cette ville, en 1556.

les portoir toujours dans sa poche , avec celles de Juvénal. Dès qu'ils furent sortis tous les deux de la maison du Négociant , Nicolo dit à l'Arétin : Il n'y a qu'un instant ; Monsieur , que je viens d'apprendre que j'ai l'honneur de parler au censeur & au réformateur des Souverains de l'Europe. Aussi je vous proteste , que je regarde ce jour comme un des plus brillans & des plus heureux de ma vie. = Avez-vous lu mes ouvrages , repartit brusquement l'Arétin ? = Oui , Monsieur , & avec délices. = Si vous les avez lus , vous avez dû y voir que je n'aime ni à flatter les autres , ni à être flatté moi-même. = Vous me connoissez mal , Monsieur , si vous me regardez comme un flatteur. Je n'ai jamais dit que ce que je pensois ; & je m'en

fuis même repenti plus d'une fois. Mais comme vous ne devez pas m'en croire sur ma parole pour la première fois que nous nous rencontrons ensemble , je vais vous en fournir une preuve , qui , je l'espère , vous désabusera. A ces mots , il tira de sa poche l'exemplaire des satires de l'Arétin , & lui dit : Connoissez-vous , Monsieur , cet ouvrage ? Depuis qu'il paroît , je l'ai porté sur moi tous les jours ; & je le relis chaque fois avec un nouveau plaisir. = Je me rends. La preuve est sans réplique , & d'autant plus que vous ne pouviez savoir que nous dînerions ensemble , le hasard seul m'ayant amené dans la maison d'où nous sortons. Ainsi je vous avouerai franchement que je serai fort aise de faire connoissance avec vous , & que je suis déjà même très-favo-

rablement prévenu en votre faveur.
 Mon amour propre, j'en conviens,
 peut avoir quelque part à cette fa-
 çon de penser. Mais ce qui me
 donne principalement de l'inclina-
 tion pour vous, c'est que je vous
 crois ami de la vérité, dès que vous
 avez du goût pour mes ouvrages; c'est
 que dès-lors vous savez rendre jus-
 tice à ceux qui ont le courage d'at-
 taquer le vice sur le trône même. =
 Je vous fais mille remerciemens,
 Monsieur, de la bonne idée que
 vous avez déjà conçue de moi; &
 je ferai tous mes efforts pour la mé-
 riter. Vous ne devineriez peut-être
 pas quel est le compagnon que je
 vous ai associé, & qui me procure
 avec vos ouvrages la récréation la
 plus amusante? = C'est peut-être
 l'Arioste? = Non, Monsieur. Je
 suis enthousiasmé, il est vrai, du

style enchanteur de ce Poëte , de la gaieté qui anime ses écrits , de son admirable fécondité , de la perfection & de la variété de ses tableaux. Mais j'estime & je goûte encore plus celui que je vous ai donné pour compagnon , parce que le talent de raconter des fables agréables , & de réjouir par des folies charmantes , me paroît fort au dessous du mérite de démasquer le vice armé de la souveraine puissance , de le faire pâlir & de le couvrir de honte , en révélant aux yeux de l'univers sa turpitude & son infamie. = Ce ne peut être que Juvénal. = Oui , Monsieur ; & le voici. = Je suis enchanté en honneur , du choix que vous avez fait ; & je sens mon estime & mon affection redoubler encore pour vous. Savez-vous bien que vous m'avez associé avec mon

meilleur ami, avec celui que j'ai pris pour maître & pour modèle dans mes ouvrages? = Je n'en connois pas en effet, Monsieur, de plus accompli dans le genre que vous avez choisi; & Rome n'a produit aucun écrivain plus passionné pour la vertu, & plus ennemi du crime. L'Empereur Domitien a rendu son règne abominable de toutes les manières; une des choses cependant que je lui pardonne le moins, c'est d'avoir exilé un homme aussi respectable par son courage & par son amour pour la vérité. Quoique la plupart des Souverains dont vous nous avez parlé à table, aient fait bien des sottises, pour ne rien dire de plus, je leur fais bon gré néanmoins d'avoir distingué votre mérite, & d'encourager vos talens par les pensions qu'ils vous payent tous.

les ans. = Ne leur sachez pas tant de gré de ce qu'ils font pour moi : ce n'est pas une récompense qu'ils me donnent ; c'est un tribut dont ils s'acquittent malgré eux (1). C'est à la crainte seule que j'ai l'obligation des présens qu'ils m'envoient. Comme j'ai relevé vivement , dans mes premières satires , les extravagances de quelques-uns d'entr'eux , ils appréhendent que je n'instruise l'univers

(1) On fera moins surpris de l'insolence avec laquelle l'Arétin parle contre les Souverains , quand on saura qu'un jour Charles-Quint lui envoya une chaîne d'or , pour l'engager à ne point relever une faute qu'il se reprochoit , (je ne me rappelle pas laquelle) & que ce Poète , en soufessant cette chaîne dans ses mains , dit , en présence même de l'Envoyé de l'Empereur : Elle est bien légère , pour une si grande sottise !

de celles qu'ils font chaque jour. Je les ai rendus aussi timides à mon égard, que des écoliers qui tremblent sous la férule de leurs Maîtres. Je conviens qu'il y en a plusieurs parmi eux, que je ne suis pas venu à bout de réformer encore, parce que de tous les hommes les plus incorrigibles, ce sont les Souverains; mais je suis parvenu au moins à leur inspirer de la terreur; & la plupart s'étudient à cacher dans les ténèbres les scandales & les crimes, dont ils se rendoient coupables auparavant, en plein jour, & aux yeux de tous les hommes. = Quand vos écrits n'auroient opéré d'autre bien, Monsieur, que de les soumettre, comme leurs sujets, au respect humain, l'Europe entière devoit vous en avoir la plus grande obligation. Les vices des particuliers restent ensevelis,

comme eux , dans l'obscurité ; mais l'éclat qui environne les Grands , rejaillit nécessairement sur leurs vices ; & leurs mauvais exemples en deviennent plus dangereux , parce qu'on se fait moins de scrupule d'imiter ceux à qui l'on obéit. = Je me flatte aussi d'avoir rendu mes écrits plus utiles au monde , que tous les sermons des Prédicateurs. Les Ministres de l'Evangile , pour la plupart , annoncent la parole de Dieu , dans la Cour des Rois , avec de lâches ménagemens. Ils flattent indignement leurs Maîtres , au lieu de chercher à les corriger. Quelques-uns même érigent sans pudeur leurs défauts en vertus , & osent les louer sur des conquêtes qui ne sont que des brigandages ; mais , en supposant qu'ils remplissent leur ministère avec courage , avec fidélité , quel fruit

produisent leurs meilleurs sermons ? Dès qu'on est sorti du lieu saint , il n'en reste plus la moindre trace ; les affaires & les plaisirs les font oublier. Il n'en est pas ainsi des vérités que je prêche aux Souverains ; elles se gravent dans leur mémoire ; & en cas qu'elles vinssent à s'en effacer , ils peuvent se les rappeler aisément , en consultant mes écrits qui sont répandus par toute l'Europe.

Pendant tout le temps que Nicolo séjourna à Venise , il eut de fréquentes conversations avec l'Arétin ; & ces entretiens fortifièrent plus que jamais le malheureux penchant qu'il avoit à la satire.





CHAPITRE DOUZIÈME.

NICOLO, après avoir dépensé tout son argent, en parcourant l'Italie, accepte une chaire de Rhétorique à Milan, Réputation qu'il acquiert dans cette place. Manière dont il se venge des Magistrats qui l'avoient mal reçu. Il sort de la ville, pour prévenir l'affront d'en être chassé. Il va à Bologne.

NICOLO, après avoir fait à Venise un séjour assez considérable, pour y voir tout ce qui étoit digne de sa curiosité, s'arrêta aussi dans les villes principales de l'Italie. Il dépensa, en peu d'années, tout l'argent qu'il avoit apporté de Rome, & la somme que lui avoit donnée l'Ambassadeur de Naples. Heureux

fement pour lui , pendant qu'il se trouvoit à Milan , la chaire de Rhétorique vint à vaquer. Quelques-uns des premiers Magistrats de la ville , qui connoissoient son mérite , lui offrirent cette place. Il l'accepta avec plaisir. Il justifia , dans une harangue publique , l'idée avantageuse qu'on avoit eue de lui. Il fit , dans ce discours , l'éloge le plus flatteur de cette ville & de ses habitans , qui lui en témoignèrent leur reconnoissance par un présent considérable. En peu de mois sa réputation lui attira un grand nombre de disciples. Il ne se contentoit pas de les instruire , en leur donnant des préceptes d'éloquence , & en leur expliquant les Auteurs les plus célèbres de l'antiquité , Grecs & Latins : il faisoit encore entrer dans ses leçons , les morceaux les plus agréables des Poëtes Italiens , les

traits les plus intéressans de l'histoire moderne, & quelquefois même des anecdotes amusantes. Ses disciples aussi ne se lassoient pas de l'entendre. Ils alloient l'écouter avec la plus grande exactitude, gardoient un profond silence, pendant qu'il parloit; & faisoient, par attachement pour lui, ce que les Professeurs n'obtiennent ordinairement de leurs écoliers que par crainte. Il conserva, pendant trois ou quatre ans de suite, plusieurs de ces disciples qui, au bout de ce temps, ne le quittoient encore qu'à regret.

Le sort dont jouissoit Nicolo, devoit lui paroître agréable. Les appointemens de sa place, qui étoient déjà fort honnêtes, avoient été augmentés en sa faveur, par une délibération des Magistrats. Il étoit recherché dans les maisons les plus distinguées

guées de la ville ; & l'Archevêque se faisoit un plaisir de l'avoir souvent à sa table. Ce Prélat même , pour se l'attacher plus particulièrement , & pour grossir encore son revenu , l'avoit fait son Bibliothécaire , sans exiger qu'il en remplît les fonctions avec exactitude.

Malheureusement pour lui , les Magistrats dont il avoit tant à se louer , & qui avoient assez de savoir & de connoissances pour apprécier son mérite , ne restèrent pas toujours en place. Au bout de quelques années , ils sortirent de charge , suivant l'usage , & eurent pour successeurs des hommes sans esprit , qui , n'ayant aucun mérite eux-mêmes , n'étoient pas en état de reconnoître celui de Nicolo. Ils s'étoient enrichis dans le commerce , & n'avoient acheté leurs Magistratures ,

que dans l'espérance d'en tirer encore de l'argent. Fiers de leurs dignités & des honneurs qui y étoient attachés, ils croyoient ne devoir céder le pas qu'au Gouverneur & à l'Archevêque. Ils se regardoient comme les Supérieurs de tous les autres habitants de la ville : pour s'en faire respecter, ils affectoient un air imposant, marchaient dans les cérémonies publiques, la tête haute, répondoient souvent avec dureté aux prières qu'on leur faisoit, & prétendoient qu'on prît pour de la dignité, ce qui n'étoit en eux que hauteur & bouffissure.

Nicolo fut obligé d'aller leur faire son compliment, parce que sa place étoit à leur nomination. Il ne fut nullement content de la manière dont ils le reçurent. Accoutumé au traitement le plus honorable de la

part des Premiers de Milan, il trouva fort mauvais que des Bourgeois, qui à peine savoient lire, lui parlaient avec dédain. Pour comble de désagrément, sa place exigeoit de lui qu'il fît leur éloge, dans une harangue qu'il avoit à prononcer, le mois suivant, en présence de toute la ville. Il se consola de cette dure nécessité, en se promettant de faire servir ce discours à sa vengeance, & se flattant que les gens d'esprit, qui s'y trouveroient, devineroient sans peine sa façon de penser, dans les éloges outrés qu'il feroit de ces Magistrats. J'ai cru devoir rapporter le morceau de son discours, où il les couvre de ridicule, en paroissant les combler de louanges.

» Vous avez dû vous appercevoir,
 » Messieurs, de la joie que toute la
 » ville a fait éclater à votre éléva-

» tion. Tous les habitans y ont ap-
» plaudi, en disant : Nous avons des
» Magistrats qui jouissent d'une for-
» tune considérable, & qui dès-lors
» exerceront leurs charges avec dé-
» s'intéressement. Au lieu d'imposer
» de nouveaux droits sur leurs conci-
» toyens, & de les exiger avec du-
» reté, ils renonceront à ceux dont
» ils sont en possession, & ouvri-
» ront leurs trésors aux malheureux.
» Nous connoissons leur état, leurs
» familles. Ils ont vécu jusqu'à pré-
» sent sous nos yeux : dès-lors ils ne
» chercheront pas à s'en faire ac-
» croire ; nous les trouverons hu-
» mains & accessibles. C'est par le
» commerce qu'ils se sont enrichis :
» ils ne laisseront donc échapper
» aucun moyen de l'encourager.
» Dans leur conversation, on re-
» marque aisément que leur esprit

„ naturel a été cultivé par l'étude
 „ & les Belles - Lettres : ainsi ils
 „ veilleront avec plus de soin à l'é-
 „ ducation de la jeunesse , parce
 „ qu'ils en reconnoissent mieux les
 „ avantages qui en résultent pour
 „ la Patrie. Plusieurs d'entr'eux se
 „ sont distingués par des talens utiles
 „ à la société : par - là ils seront
 „ plus portés à favoriser ceux de
 „ leurs Citoyens , & les Etrangers
 „ qui signaleront leur industrie. Ils
 „ savent par expérience que le tra-
 „ vail est une source inépuisable de
 „ richesses , & que la nonchalance
 „ est la mère des vices , des crimes
 „ & de l'indigence : dès - lors , au
 „ lieu de laisser courir dans la ville
 „ cette foule innombrable de men-
 „ dians qui la déshonorent , ils les
 „ emploieront dans les ouvrages pu-
 „ blics , ou aimeront mieux les

» nourrir à leurs dépens , quand les
» ouvrages manqueront. Etant nés
» à Milan même , ils ne néglige-
» ront rien de ce qui pourra con-
» tribuer à en relever la gloire , aux
» yeux de l'Italie & des peuples
» voisins. On y admire des rues
» larges & droites , de superbes pa-
» lais , de magnifiques églises ; mais
» on y desire un Hôtel-de-ville.
» Nos desirs & ceux des Etrangers
» seront bientôt exaucés , ayant pour
» Magistrats des hommes opulens &
» généreux , qui se feront un hon-
» neur , pendant qu'ils seront en
» charge , d'embellir leur Patrie
» d'un édifice qui lui est si nécessaire.
» Quel plus noble usage pourroient-
» ils faire d'ailleurs de leurs richesses ,
» que de les employer à l'or-
» nement d'une ville dans le sein
» de laquelle ils les ont amassées ,

» la plupart d'entr'eux sur-tout
 » n'ayant point de famille ! La ville
 » de son côté immortalisera sa re-
 » connoissance , en consacrant leurs
 » noms dans ses fastes : elle se féli-
 » citera dans les générations sui-
 » vantes , d'avoir eu pour Magistrats
 » d'illustres bienfaiteurs , qui n'au-
 » ront aspiré à être à la tête de leurs
 » compatriotes , que pour leur être
 » plus utiles « .

Les Magistrats ne furent pas con-
 tens de cette partie du discours de
 Nicolo. Ils ne le soupçonnèrent pas ,
 il est vrai , d'avoir voulu les persiffler ;
 mais n'ayant acheté leurs charges ,
 que pour s'enrichir davantage , ils
 trouvoient mauvais que l'Orateur
 es eût excités publiquement , non-
 seulement à renoncer aux droits dont
 ils pouvoient tirer un parti avanta-
 geux , mais encore à faire des dé-

pensées excessives , en bâtissant un Hôtel-de-ville.

La plupart des Auditeurs furent persuadés que Nicolo n'avoit eu d'autre intention , que de tourner en ridicule leurs Magistrats qui passoient , dans toute la ville , pour des hommes de l'esprit le plus borné , & d'une avarice extrême. Les Magistrats en furent convaincus eux-mêmes , quelques jours après , grâce à ceux de leurs amis qui avoient assisté au discours , & qui leur firent sentir que l'Orateur ne pouvoit avoir eu d'autre dessein que de les railler cruellement , & d'amuser tout l'auditoire à leurs dépens. Aussi cherchèrent-ils à s'en venger. Ils convinrent , entr'eux , qu'il falloit lui ôter sa place , & le bannir de la ville. Mais ils desiroient trouver un prétexte honnête & favorable à leur

dessein : ils ne vouloient pas qu'on crût qu'ils avoient écouté leur vengeance ; ils savoient d'ailleurs que leur ennemi avoit un grand nombre de puissans protecteurs dans Milan.

Nicolo , qui fut instruit de leur projet , se hâta de les prévenir , pour éviter l'affront d'être renvoyé de la ville. Il y avoit déjà douze ans qu'il y professoit la Rhétorique ; il avoit pris du dégoût pour cet état : aussi ne balançait-il pas à écrire une lettre aux Magistrats , dans laquelle il leur envoyoit sa démission. Ils la reçurent avec joie , & ne firent pas de réponse à sa lettre. Nicolo alla ensuite prendre congé de l'Archevêque. Ce Prélat convint qu'il prenoit le parti le plus sage , après avoir offensé les Magistrats , d'une manière aussi sanglante : mais il lui fit des reproches de les avoir ainsi

tournés en dérision , sur-tout dépendant d'eux , à raison de sa place. = Monseigneur , j'avoue mon tort , lui répondit Nicolo ; mais ils m'avoient traité avec trop de dédain & de mépris , pour que je pusse le leur pardonner. = La vengeance vous a aveuglé , mon enfant : en voulant la satisfaire , vous vous êtes mis vous-même dans l'embarras. Qu'allez-vous devenir ? = Je compte aller à Bologne , Monseigneur : c'est une ville de ressource pour les Gens de Lettres. = Vous avez raison ; mais afin que vous ayiez de quoi vivre en attendant que vous y trouviez une place , je vais ordonner à mon homme d'affaires de vous compter deux mille écus. Adieu , mon enfant ; je vous vois partir à regret : mais conduisez-vous plus sagement à Bologne , que vous n'avez fait à Milan. Pensez que , quand

la Religion ne nous prescriroit pas de souffrir les défauts de nos Supérieurs, la raison & notre propre intérêt devroient nous y engager. Si vous voulez être heureux, & ne point vous faire d'ennemis, attachez - vous plutôt à mériter la réputation d'un homme de bon sens, que d'un homme d'esprit.

Nicolo remercia l'Archevêque des deux mille écus & de ses conseils, & partit le lendemain pour Bologne.



CHAPITRE TREIZIÈME.

NICOLO arrive à Bologne. Il y est nommé Professeur d'Eloquence. Considération dont il jouit dans cette ville. Acte de bienfaisance qu'il exerce envers le père d'un de ses disciples. Il compose dix dialogues. Sa querelle avec l'Arétin, au sujet de cet ouvrage. Il quitte sa Chaire, & retourne à Rome.

L'UNIVERSITÉ de Bologne venoit de perdre le célèbre Banniéri, un de ses Professeurs d'éloquence, lorsque Nicolo arriva dans cette ville. Malgré le dégoût qu'il conservoit pour cet état, l'amour de la gloire, & l'honneur de remplacer un homme tel que Banniéri, l'engagèrent à se mettre sur les rangs. Sa Chaire de-

voit être donnée à celui qui feroit la meilleure pièce de vers latins à la louange de Bologne, & le discours le plus éloquent, dans la même langue, sur la culture des Sciences. Les Gens de Lettres avoient trois mois pour la composition de ces ouvrages. Les plus habiles Professeurs de l'Université en étoient nommés les Juges.

Nicolo ne perdit point de temps : aussi son travail fut-il fini dans le courant du second mois. Il fut couronné de l'approbation la plus flatteuse, & l'Université, d'une voix unanime, déclara pour successeur de Banniéri, l'Auteur des deux pièces qu'elle avoit admirées. Nicolo fut installé dans sa nouvelle place, par le Cardinal Légat, qui étoit Gouverneur de la ville; & il fut comblé de tant d'honneurs, qu'il résolut d'y

professer la Rhétorique, pendant une année entière. S'il n'eût pas été d'un caractère aussi inconstant, il auroit pu se fixer à cette place pour toute sa vie : elle lui offroit mille agrémens, avec des appointemens considérables. Les Sciences & les Belles-Lettres étoient cultivées à Bologne, avec bien plus de succès qu'à Milan. La manière honorable dont il avoit obtenu sa Chaire, lui promettoit une considération universelle. On ne tarda pas en effet à lui en donner des preuves. Le Cardinal Légat ayant un jour à dîner un Cardinal de ses amis, avec un Prince Allemand, y invita aussi Nicolo. Il fut infiniment flatté d'une distinction aussi glorieuse; & son amour-propre s'unissant à sa reconnoissance, à son esprit & à sa gaieté naturelle, il fut extrêmement aimable pendant ce dîner, au point

que le Prince & le Cardinal remercièrent le Légat de leur avoir donné un convive aussi ingénieux & aussi enjoué. Il étoit également fêté dans les meilleures maisons de la ville. L'on recherchoit sa société, avec tant d'empressement, que pour s'en assurer, on étoit obligé de l'inviter à dîner ou à souper, huit jours d'avance. Tous les Dimanches, il se trouvoit exactement à la table du Légat, qui avoit exigé de lui cette marque d'amitié, dans les termes les plus obligeans. Ce Prélat l'estimoit autant qu'il l'aimoit; & il vanteroit encore plus son âme généreuse, que son esprit & son érudition. En effet, Nicolo s'étoit signalé depuis peu par un trait de bienfaisance, qui avoit été admiré de toute la ville.

Un jour, en interrogeant un de

ses disciples , qui profitoit le plus de ses leçons , & auquel , par cette raison , il s'étoit le plus attaché , il lui avoit remarqué un air triste & abattu , & avoit surpris quelques larmes qui couloient de ses yeux. Quand sa classe fut finie , il le prit en particulier , & lui demanda pourquoi il paroissoit si affligé. = J'ai bien sujet de l'être , Monsieur , lui répondit le jeune homme ; j'ai vu traîner ce matin mon malheureux père en prison : un créancier impitoyable a plongé notre famille dans une douleur mortelle. = Votre chagrin n'est que trop juste , mon ami ; & je le partage bien sincèrement. = Ah ! Monsieur , vous seriez encore plus sensible à nos peines , j'en suis persuadé , si vous connoissiez mon père : c'est bien le plus honnête homme de la ville , le plus laborieux & le

plus chrétien. Ce n'est pas lui qui a contracté la dette qui lui a fait perdre sa liberté : c'est une dette de mon grand-père , pour laquelle il a répondu. Il a fait tout ce qu'il a pu pour l'acquitter , jusqu'à passer des nuits au travail ; mais le métier de Menuisier qu'il exerce , rapporte si peu , que tout ce qu'il a pu faire jusqu'à présent , a été de vivre & de fournir à la nourriture de ma mère , de ma sœur & à la mienne. Il n'est pas même en état de m'habiller : c'est un de mes oncles qui veut bien en faire les frais.

Nicolo fut attendri au dernier point , de ce récit. Il ne délibéra pas un moment sur ce qu'il avoit à faire. Il dit au jeune homme de l'attendre , monte à son cabinet , y prend mille écus , & se fait conduire par son disciple chez sa mère. Il la trouve

baignée de larmes. Il lui demande le nom, la demeure du créancier, & la somme que lui doit son mari. Quand elle eut répondu à ses questions, & qu'elle lui eut dit que c'étoient deux mille francs, il la console, en lui promettant que dans une heure la dette seroit acquittée, & son mari hors de prison. Il se rend aussitôt chez le créancier, lui paye les deux mille francs, & exige de lui qu'il aille à l'instant chez le Magistrat lui demander un écrit, en vertu duquel son débiteur fût remis en liberté. Muni de ce billet, il va trouver le prisonnier. = Je viens lui dire, Monsieur, calmer votre chagrin, & vous rendre à votre famille. Vous êtes libre dès ce moment : jetez les yeux sur ce papier. = Que je sache au moins, Monsieur, à qui j'ai cette obligation ! = Je ne vous ca-

cherai pas que c'est à moi. Je suis le Professeur de votre fils. J'ai remarqué en lui, ce matin, un air affligé. Je lui en ai demandé le sujet; il me l'a dit, & je n'ai pas hésité à rendre service à deux personnes qui le méritent autant que le père & le fils. Retournez chez vous; & s'il se présente quelqu'autre occasion de vous obliger, adressez-vous à moi avec confiance: je ferai pour vous tout ce qui dépendra de moi, & avec autant de plaisir, que je l'ai fait aujourd'hui.

Cet honnête homme lui exprima, du mieux qu'il put, sa vive reconnaissance, & se fit un point d'honneur, aussi bien que son fils, de divulguer dans toute la ville cet acte de générosité.

Comme la place que remplissoit Nicolo, ne l'occupoit qu'une heure

par jour, il avoit beaucoup de tems à lui. Il employa ce loisir à composer des dialogues en Italien, qu'il fit ensuite imprimer au nombre de dix (1). En voici les sujets.

Dans le premier, il parle de la mauvaise conduite de la plupart des Dieux, lorsqu'ils vivoient sur la terre, & raconte les actions qui ont fait admettre dans le Ciel quelques-uns d'entr'eux.

Le second renferme des préceptes d'éloquence. Il entre aussi dans le détail des défagrémens attachés au métier d'enseigner.

Dans le troisième, il traite différens sujets, & entr'autres il fait une critique amère des Chymistes.

(1) L'édition que j'ai entre les mains, est de Venise, & de l'impression de Gabriel Jolito de Ferrarii.

Le quatrième est un tableau de la vie que mènent les filles débauchées, les tyrans, les soldats & les marchands.

Dans le cinquième, il fait voir en quoi consiste la véritable générosité. Il y parle de la manière dont vivent la plupart des grands Seigneurs, & des raisons pour lesquelles les Philosophes & les Poëtes leur font si assidument la cour.

Le sixième est un exposé des plaintes que les pauvres adressent à Jupiter. Il y parle aussi du siège & de la prise de Rhodes par les Turcs, & du dernier saccage de Rome par le Connétable de Bourbon.

Dans le septième, il fait passer en revue tous les anciens Poëtes, Grecs & Latins, & raconte la vie & la mort également honteuses de la plupart d'entr'eux.

Le huitième indique les moyens de vendre les livres bons & mauvais; Il y tourne en ridicule les Philosophes, les Astrologues, les Légistes & les Médecins.

Dans le neuvième, il fait la comparaison du Philosophe avec le Poëte, & donne la préférence au premier: il en parle cependant d'une manière peu favorable, & rapporte l'ancien Edit du Sénat Romain, par lequel tous les Philosophes furent chassés de Rome, comme gens absolument inutiles à la société.

Dans le dixième, il introduit un Poëte bouffi d'orgueil & d'arrogance, qui cherche à prouver qu'il doit être plus honoré qu'un Prince.

Quand ces dialogues eurent été imprimés & publiés, Nicolo, avant de s'en déclarer l'Auteur, fut curieux de savoir ce que les Gens de

Lettres en penseroient. Il eut lieu d'être content. Ils en firent les plus grands éloges. Ils étoient charmés, sur-tout, de l'enjouement qui y régnoit.

Un jour qu'il se trouvoit à dîner chez un des Magistrats de Bologne, avec l'Arétin qui ne savoit pas qui avoit fait ces dialogues, on vint à en parler. Le Censeur des Souverains de l'Europe, se déchaîna contre cet ouvrage, avec le dernier mépris. — Il ne peut y avoir, dit-il, qu'un misérable bouffon qui en soit l'Auteur. On juge aisément que ce n'est point un homme de Lettres, par la manière dont il traite les Poëtes : ou du moins il mériteroit bien qu'ils se liguaissent tous contre lui, pour lui donner les étrivières.

Nicolo fut vivement piqué d'un trait de satire aussi sanglant. Il dit

aussi-tôt à l'Arétin : J'ai lu comme vous cet ouvrage ; & je ne le crois pas digne de mépris : j'y trouve plutôt de la gaieté, que de la bouffonnerie ; & la manière dont l'écrivain y parle des Poëtes , n'est point une raison pour me faire penser qu'il n'est point homme de Lettres. Parmi les Poëtes , il y en a si peu dont la conduite & les écrits méritent la considération publique, qu'il a pu , sans offenser la vérité , s'expliquer aussi librement qu'il a fait sur tout le corps en général. = Je vous croyois plus de goût , Monsieur , répondit l'Arétin ; & je ne vous aurois pas soupçonné de vouloir être le défenseur d'une aussi mauvaise cause. = C'est manquer de goût apparemment , Monsieur , que de n'être pas de votre avis. Je n'imaginois pas , à vous dire vrai , que je dusse régler
mon

mon jugement sur le vôtre. = Vous n'en feriez pas plus mal, & vous survivriez en cela l'exemple de beaucoup d'autres. = J'ai étudié assez longtemps les plus habiles Auteurs Grecs & Latins, pour n'avoir pas besoin de consulter des Pédagogues sur les règles du goût. = Vous avez bien peu profité de vos lectures, si vous n'en avez pas recueilli plus de fruit. Quant au terme de *Pédagogue*, dont vous vous servez, je doute qu'il convienne aussi bien à un homme de Lettres qui cultive les Muses & les Sciences en pleine liberté, qu'à un Pédant qui est aux gages d'une ville, pour régenter la Rhétorique. = J'aime mieux recevoir des gages, puisque gages il y a, d'une ville telle que Bologne, en y exerçant un état honorable; j'aime mieux mé-

riter l'estime & la reconnoissance des honnêtes gens, en instruisant la jeu-
neffe, que de me faire appeler *le*
fléau des Princes, & d'être payé
d'eux, uniquement pour n'en point
dire d'injures. Je croirois ressembler
alors à un chien enragé, à qui l'on
jette dans la gueule quelque mor-
ceau de viande, pour la lui fermer,
& pour éviter ses morsures empoi-
sonnées.

L'Arétin grinçoit des dents ; &
la querelle alloit s'envenimer encore
davantage, si le maître de la mai-
son & les autres convives ne l'euf-
sent terminée, en faisant naître un
autre sujet d'entretien. Dès que le
dîner fut fini, l'Arétin s'en alla fort
mécontent, & sans prendre congé
de qui que ce fût de la compagnie.
Il lui en vouloit apparemment de ce

qu'elle n'avoit pas pris son parti. S'il n'avoit point à s'en louer, du moins n'avoit-il pas à s'en plaindre. Elle avoit paru garder la neutralité la plus exacte; mais, quand l'Arétin fut sorti, cette neutralité cessa, & tous les convives complimentèrent Nicolo, sur la victoire signalée qu'il venoit de remporter sur son adversaire. = Nous sommes bien-aïses, lui dit l'un d'eux, que vous lui ayez fait connoître la différence qu'il y a entre un Professeur d'Eloquence, qui jouit de l'estime & de la reconnoissance publique, par la manière dont il remplit ses devoirs; & un Ecrivain bannal dont les ouvrages atroces & calomnieux crient vengeance, & qui n'a d'autre mérite, que de se faire craindre. Je suis persuadé qu'il ne fera pas un long séjour à Bologne; & je serois

même étonné qu'il s'y trouvât encore demain. Malgré son amour-propre, il est impossible qu'il n'ait pas senti tout l'avantage que vous avez eu sur lui, & qu'il ne se soit regardé comme pleinement battu.

Nicolo pensoit, à cet égard, comme la compagnie. Il la remercia des choses obligeantes qu'elle venoit de lui dire, & se retira fort content d'avoir humilié un homme aussi insolent que l'Arétin, qui partit en effet de Bologne dès le lendemain.

L'année que Nicolo s'étoit promis de passer dans cette ville, venoit d'expirer. Il ne voulut point en recommencer une autre, malgré les instances qu'on lui en fit généralement. Il avoit formé la résolution de retourner à Rome, pour y voir encore son bienfaiteur, le

Comte de Villa - Forte. Quant au Comte de Marni, il croyoit n'avoir plus rien à craindre de lui, le Pape, dont il étoit parent, étant mort depuis plusieurs années.



CHAPITRE QUATORZIÈME.

NICOLÒ ne trouve plus à Rome l'Ambassadeur de Naples. Manière dont il est reçu par son oncle, à Frescati. Il compose des satires, & les rend publiques. Plaintes qu'on en fait au Pape. Il est mis en prison, & on instruit son procès. Danger qu'il court. Il en est délivré par un de ses anciens amis.

NICOLÒ eut le chagrin, en arrivant à Rome, de n'y pas trouver le Comte de Villa-Forte. Ce Seigneur étoit retourné à Naples depuis deux ans. Pour le Comte de Marni, il y avoit déjà quelque temps qu'il étoit mort. Nicolò avoit apporté quatre mille francs avec lui. Il augmenta encore cette somme, en

vendant ses dialogues à un Imprimeur. Il fut reçu , à bras ouverts , par les anciennes connoissances qu'il s'étoit faites , pendant qu'il avoit demeuré dans cette ville , chez l'Ambassadeur de Naples. Ceux qui lui témoignèrent la plus grande amitié , furent le Négociant & sa femme , qui , de concert avec l'Aumônier du Comte de Villa-Forte , avoient mis sa discrétion à une épreuve dont il s'étoit tiré si glorieusement.

Mais la plus grande joie de Nicolo fut de retrouver à Fiescati , son oncle , qui étoit toujours Concierge chez le Cardinal Santino. Ce bon homme embrassa son neveu , avec des larmes & des transports d'allégresse. Le sort heureux & tranquille dont il jouissoit , lui avoit fait oublier ses infortunes. L'air de la campagne avoit rétabli , & même for-

rifié sa santé. Il avoit d'ailleurs le meilleur maître du monde. Aussi renouvela-t-il à Nicolo les témoignages de sa reconnoissance , avec une effusion de cœur inépuisable. Nicolo le prioit , le conjuroit de mettre des bornes à ses remercimens. = Mon cher oncle , lui disoit-il , épargnez-moi : vous me faites rougir , en me répétant si souvent , que vous m'avez des obligations. Ai - je fait autre chose à votre égard , que de remplir le devoir le plus indispensable ? = Mon cher neveu , lui répondoit le vieillard , plus votre bon cœur vous porte à croire que vous ne vous êtes acquitté que d'un devoir à mon égard , plus je dois être sensible à une façon de penser aussi généreuse. Nous faisons tous les deux ce que nous devons faire ; vous , en oubliant les bienfaits dont vous

m'avez comblé ; & moi , en les gardant éternellement dans ma mémoire & dans mon cœur.

Ils passèrent ensemble quinze jours à Fiescati. Nicolo eût été charmé d'y voir le Cardinal Santino , pour le remercier de ses bontés envers son oncle. Mais ce Prélat étoit alors dans son Diocèse, qu'il ne quittoit jamais, que lorsque les affaires les plus importantes l'appeloient à Rome. Dès qu'elles étoient terminées , il retournoit aussi-tôt à son Evêché. Plusieurs de ses confrères lui représentoient en vain qu'il étoit dispensé de la résidence , étant , comme Cardinal , Conseiller du Pape. Ils lui disoient qu'il seroit plus méritoire pour lui de travailler au bien de l'Eglise universelle , que de borner sa vigilance à la garde d'un petit troupeau. Il leur répondoit : Le Souverain Pon-

tise peut se passer, le plus aisément du monde, de mes foibles lumières, ayant auprès de lui des hommes infiniment éclairés. Mais, en supposant que je pusse quelquefois lui donner de bons conseils, je ne serois qu'utile à Rome; & je suis nécessaire dans mon Diocèse. Le troupeau qui m'est confié peut s'égarer, n'ayant point son Pasteur à sa tête; &, au Tribunal du Souverain Juge, je suis responsable du mal qui lui arriveroit en mon absence. Les Cardinaux applaudissoient à son zèle, admiroient cette façon de penser; mais ils trouvoient sa conduite inimitable.

Nicolo n'avoit pas encore passé deux ans à Rome, & son argent tiroit à sa fin. Ne voulant s'engager dans aucun état qui pût captiver sa liberté, il résolut de travailler à

quelque ouvrage qui lui rapportât de quoi fournir à sa dépense. Au lieu de s'appliquer à l'Histoire, ou de traiter quelque sujet de Littérature, il ne consulta malheureusement que son penchant ; & il composa des satires. Il trempa sa plume dans le fiel le plus amer, attaqua les vices qui dominoient dans la ville, & les démasqua avec une hardiesse incomparable. Il traça quelques portraits si ressemblans, qu'il étoit impossible de s'y méprendre. Les grands Seigneurs, sur-tout, n'y étoient pas épargnés ; & cinq ou six d'entr'eux y étoient peints d'une manière à être reconnus sur le champ. L'enjouement, la liberté & la raillerie ingénieuse qui régnoient dans cet ouvrage, le firent rechercher à Rome, avec le plus vif empressement ; mais les personnes qui y étoient

attaquées, furent irritées au dernier point contre l'Auteur, & formèrent le projet de s'en venger. Après avoir découvert l'Imprimeur, ils le forcèrent à leur nommer celui de qui il tenoit ces satires. Quand ils en furent instruits, ils allèrent trouver le Pape (Pie V.), lui exposèrent avec chaleur, & presque avec emportement, le sujet de leurs plaintes, traitèrent de calomnies atroces, ce qui n'étoit dans le fond que des vérités dures; & lui représentèrent que, si une telle licence restoit impunie, il falloit déserter Rome. Ils obtinrent de lui, à force de sollicitations, un ordre pour faire représenter Nicolò, & qu'il nommât des Juges pour connoître de cette affaire.

Nicolò fut pétrifié le lendemain matin, lorsqu'il vit entrer dans sa

chambre cinq ou six Archers qui le conduisirent en prison. Il eut beau leur dire qu'ils se trompoient à coup sûr, qu'il n'avoit rien fait qui méritât un pareil traitement ; ils lui répondirent qu'on le leur avoit si bien désigné, qu'ils ne craignoient pas de se méprendre. Il se retrancha à leur demander pour quelle raison ils alloient l'enfermer. Ils ne purent l'en instruire, parce qu'ils n'en savoient rien eux-mêmes.

Nicolo passa les deux premiers jours de sa captivité à faire de douloureuses réflexions, & à se tourmenter la cervelle, pour deviner le sujet de son malheur ; car il ne pouvoit se persuader que ses satires en fussent la cause. Outre qu'il se flattoit que l'Imprimeur seul savoit qu'il en fût l'auteur, il ne croyoit pas qu'elles méritassent une punition si

févère, y ayant respecté les mœurs ; le Gouvernement & la Religion. Il s'étoit donné carrière, il est vrai, sur les vices dominans dans la ville ; il avoit fait tous ses efforts, pour les rendre infâmes & odieux ; mais il pensoit qu'on devoit plutôt l'en récompenser, que l'en châtier. Il avoit peint de la manière la plus ressemblante, quelques avarés, quelques libertins, quelques impies ; mais ces hommes étoient généralement décriés ; & , dans les sociétés on se déchâinoit contr'eux avec plus d'aigreur encore, peut-être, qu'il ne l'avoit fait dans ses vers.

Pendant qu'il s'occupoit de ces réflexions, le Négociant, son ami ; qui ne faisoit que d'être instruit de son infortune, entra dans la triste chambre où il étoit enfermé. — Quelle imprudence vous avez com-

mise, mon cher Monsieur, lui dit-il, en attaquant, dans votre Ouvrage, les Seigneurs les plus puissans & les plus accrédités de la ville! = Comment, lui répondit Nicolo, des hommes couverts de vices, & noircis de crimes, sont ceux qui ont le plus de crédit dans Rome! = Hélas! oui. Ils sont souverainement méprisés; mais ils sont craints encore plus, à raison du mal qu'ils peuvent faire. Vous avez tout à redouter de leur vengeance. Ils ont demandé au Pape, ou plutôt ont exigé de lui, qu'il nommât des Commissaires pour instruire votre procès; & le Pape, qui n'a point de fermeté, a eu la foiblesse de se rendre à leurs desirs. Heureusement, je connois un de ces Commissaires. C'est l'homme le plus intègre & le moins capable de se laisser cor-

rompre. En sortant d'ici , je vais l'aller trouver pour savoir ce qu'il pense de votre affaire. En attendant qu'elle se termine , armez-vous de courage & de patience. Votre Geolier m'a depuis long-temps des obligations : je viens de vous recommander à lui. Il m'a promis de vous donner une bonne nourriture , & d'avoir tout le soin possible de vous. Ayant peur que vous ne vous ennuyassiez , je vous ai apporté Virgile & l'Arioste. J'oubliois de vous dire que c'est en allant pour vous voir chez vous , que j'ai appris votre malheur de la bouche de votre hôte. Dès que vous êtes sorti de votre chambre , il l'a fermée exactement , & il m'a assuré qu'il vous rendroit un bon compte de tous vos effets.

Nicolo , après avoir remercié son

ami de ce qu'il avoit déjà fait pour lui , & de ce qu'il vouloit faire encore , le pria de revenir le voir , pour l'instruire de ce que lui auroit dit le Commissaire qu'il connoissoit. Il commençoit à s'inquiéter vivement des suites que pourroit avoir la haine de ses ennemis. Il savoit de quels excès est capable la vengeance d'hommes riches , puissans , & sur qui la Religion n'a aucun empire.

Le Négociant ne manqua pas , en quittant Nicolo , d'aller voir le Juge qu'il connoissoit. Il lui parla d'abord d'une affaire de Commerce , dans laquelle ce Magistrat lui avoit confié ses intérêts. Il lui dit ensuite : = Je viens d'apprendre que le Pape vous a nommé Commissaire , pour examiner un ouvrage qu'on lui a déferé. La Religion & le Gouverne-

ment y font apparemment attaqués. = Non, lui répondit le Juge : il vaudroit peut-être mieux pour l'Auteur, qu'il ne fût coupable que de ces deux articles; il seroit poursuivi avec moins d'acharnement, & il en seroit quitte à meilleur marché. Mais il a fait des Satires, & y a tracé les portraits les plus difformes, tout à la fois, & les plus ressemblans de cinq ou six Seigneurs, qui sont outrés de colère contre lui, qui, par provision, ont obtenu un ordre du Saint-Père pour le faire enfermer, & qui ont fait nommer une commission pour instruire son procès. Depuis deux jours que je suis chargé de cette affaire, ils nous harcelent, mes confrères & moi, pour nous engager à la finir promptement. Nous nous sommes **as-**semblés déjà deux fois pour la lec-

ture de cet ouvrage. Je le trouve , il est vrai , des plus mordans & des plus fatiriques. Les Seigneurs , qui y sont attaqués , n'ont pas tout-à-fait tort de se plaindre : ils y sont peints avec les couleurs les plus noires. Mais cependant j'y trouve plutôt des médisances que des calomnies. Malheureusement pour l'Auteur , mes confrères en jugent plus sévèrement. = Quel que soit le jugement qu'ils en portent , je n' imagine pas néanmoins , (j'ai lu l'ouvrage) qu'ils puissent condamner l'Ecrivain à une punition plus forte , qu'à rester quelques mois en prison , ou à être banni de la ville. = Vous pourriez bien vous tromper à cet égard. Prenez-vous quelque intérêt à l'Auteur ? = Oui , Monsieur , & le plus vif ; c'est un de mes anciens amis. Je serois au dé-

sespoir qu'il lui arrivât quelque aventure fâcheuse. = En ce cas , je vous dirai sous le secret , qu'il y a beaucoup à craindre pour lui. Sur huit que nous sommes , il y en a six qui traitent l'ouvrage de libelle diffamatoire , & qui ont allégué déjà cinquante autorités pour prouver que l'Auteur mérite la corde. = Vous me faites frissonner. Mais ne vous opposerez-vous point à une Sentence aussi barbare & aussi injuste ? = Je vous avoue que je suis fermement résolu de ne point la signer. Je répondrois bien aussi pour un autre de mes confrères ; mais n'étant que deux contre six , la Sentence n'en aura pas moins son exécution. = Que me conseilleriez vous de faire pour sauver ce malheureux ? = Je ne vois pas d'autre parti à prendre que de vous adresser au Pape lui-

même. Cependant , pour ne vous rien cacher , cette ressource est fort hasardeuse. Quand il est une fois prévenu , il revient difficilement ; & il faut des sollicitations bien puissantes auprès de lui , pour balancer celles de ces Seigneurs , qui sont alliés à tout ce qu'il y a de plus grand dans Rome. Je vous avertis encore , qu'il n'y a pas un moment à perdre : l'affaire pourroit être jugée & terminée avant huit jours.

Le Négociant se retira effrayé & consterné des mauvaises nouvelles qu'il venoit d'apprendre. Il alla en faire part aussi-tôt à sa femme , qui n'en fut pas moins affligée que lui. Après avoir cherché les moyens les plus prompts & les plus sûrs pour tirer Nicolo d'un pas si dangereux , ils n'en trouvèrent pas de meilleur , que de le faire évader , en gagnant

le Geolier. Il court sur le champ à la prison, & fait une visite à cet homme. Après lui avoir parlé de choses & d'autres : Vous faites un triste métier, lui dit-il, & je ne conçois pas comment vous avez pu vous y accoutumer. = Il l'a bien fallu, Monsieur. Je serois mort de faim, si cette place ne s'étoit pas présentée. = Vous en accepteriez donc une autre plus agréable, si on vous l'offroit ? = Ah ! de tout mon cœur, Monsieur. Eh bien, l'intérêt que je prends à votre sort, m'a engagé à vous en chercher une qui vous convienne mieux ; & je l'ai trouvée : il est vrai, que ce n'est pas dans cette ville. = Ah ! Monsieur, la ville m'est égale, pourvu que la place soit bonne. = Ce seroit à Venise. = A Venise, mon cher Monsieur ! Ah ! je serois au

comble de la joie : c'est ma patrie ,
 & j'y ai toute ma famille. = J'en
 ferois encore plus aise pour vous.
 Il s'agit d'être portier chez un riche
 Banquier de mes amis ; vous y se-
 riez nourri , habillé , & vous auriez
 des gages & des profits considéra-
 bles. = Je suis pénétré de recon-
 noissance , Monsieur , de toutes vos
 bontés : vous m'allez rendre le plus
 heureux des hommes. = J'en ferai
 charmé. Mais je vous prévien que
 c'est à une condition , & qui n'est
 pas difficile à remplir.

A ces mots , le Geolier parut em-
 barrassé , & garda le silence. = Ne
 vous inquiétez pas d'avance , mon
 ami , de cette condition , lui dit le
 Négociant : elle ne blesse ni la vertu
 ni l'honneur. Voici en deux mots
 ce que je vous demande. Vous avez
 depuis avant-hier sous votre garde

un de mes bons amis. Des Seigneurs impies & débauchés qu'il a couverts d'une juste confusion dans un de ses ouvrages , ont prévenu le Saint Père contre lui ; & ils cherchent à le sacrifier à leur vengeance. Vous vous sauveriez avec lui la nuit prochaine. Je reviendrois à huit heures du soir , vous apporter une lettre pour mon ami de Venise , & de plus cent pistoles , tant pour votre voyage que pour vous dédommager des effets que vous laisseriez ici , & vous récompenser de cette bonne action. = Je puis , Monsieur , remplir cette condition , sans avoir rien à me reprocher ; & je vous donne ma parole d'honneur que je l'exécuterai certe nuit même.

Le Négociant , plein de joie d'avoir si bien réussi , monte à l'instant chez Nicolo. Il lui dit qu'il a

vu le Commissaire de sa connoissance ; que ce Juge lui est assez favorable , mais que six d'entr'eux regardent ses satires comme un libelle diffamatoire , & paroissent vouloir prononcer , contre l'Auteur , une sentence des plus rigoureuses. = Si rigoureuse qu'elle soit , que peuvent-ils me faire ? = Je ne vous le dirai pas ; mais à votre place , je ne serois pas tranquille. = Savez-vous bien que vous me faites une véritable peur ? car je n'imagine pas que vous cherchiez à vous amuser. = Non , certainement. J'ai bien trouvé un excellent moyen pour vous tirer d'embarras ; mais je crains que vous ne soyez trop scrupuleux pour vouloir vous en servir. = Comme je connois , Monsieur , votre façon de penser , je crois pouvoir faire hardiment tout ce que vous

M

me proposerez. = Comment ! vous n'hésiteriez pas de vous sauver d'une prison où vous êtes renfermé par ordre du Pape ? = Ah ! N'est-ce que cela , Monsieur ? Non , sans doute , je n'hésiterois pas , quand ce seroit S. Pierre lui-même qui m'y auroit fait mettre. Mais racontez-moi donc comment nous pourrions exécuter ce moyen.

• Là dessus son ami lui rapporta ce dont il étoit convenu avec le Geolier. Nicolo , transporté de joie , l'embrassa & l'accabla des remerciemens les plus tendres. = Ne perdons point de temps à cela , lui dit le Négociant ; employons mieux les momens qui nous restent. Avez-vous de l'argent dans la chambre que vous occupez chez votre hôte ? = J'ai 500 liv. dans mon secrétaire. = Que comptez-vous de-

venir en sortant de Rome ? = Je retournerai à Bénévent pour y vivre dans ma famille. = Combien vous faut-il pour faire ce voyage commodément ? = Avec cent francs j'aurai plus qu'il ne me faut, n'ayant qu'une cinquantaine de lieues à faire. = Devez-vous quelque chose à votre hôte ? = Je lui dois 200 liv. tant pour mon logement que pour ma nourriture. = Eh bien, laissez-moi la clef de votre secrétaire, j'irai demain matin y prendre votre argent, & je paierai votre hôte. Je vous apporterai ce soir cent écus. Quant à vos papiers & à vos effets, n'ayez pas d'inquiétude. Vous me donnerez seulement votre adresse à Bénévent, & je vous enverrai le tout dans votre malle, avant huit jours.

Après avoir parlé de tous les ar-

M ij

rangemens , de toutes les mesures qu'il y avoit à prendre , le Négociant sortit , & revint à huit heures apporter les cent pistoles au Geolier , & cent écus à Nicolo , qui ne fut point le surcroît d'obligation qu'il avoit à son ami , pour avoir fait à cet homme , en sa faveur , le cadeau de cette somme.

La nuit se trouva très-favorable à l'exécution de leur projet. Elle étoit fort noire. Le Négociant avoit eu la précaution de faire conduire , avant neuf heures , deux bons chevaux par son domestique à la porte de la ville. Il pria Nicolo , lorsqu'il seroit sorti de l'Etat Ecclésiastique , de les lui renvoyer par un homme sûr. Les adieux furent fort tendres de part & d'autre. Nicolo remit deux lettres à son ami , l'une pour son oncle de Frescati , par laquelle

il l'instruisoit de son aventure & de sa fuite ; l'autre , pour la femme du Négociant. Il la remercioit de la manière la plus affectueuse , du vif intérêt qu'elle avoit pris , comme il le savoit de son mari même , à sa malheureuse affaire.

Il partit ensuite avec le Geolier : ils monterent à cheval à neuf heures , & ne débriderent pas pendant les dix premières lieues , dans la crainte d'être poursuivis. Après avoir fait ce chemin , ils s'arrêtèrent dans un village , où leurs chevaux se reposèrent quatre heures. Ils profitèrent de ce temps eux-mêmes , pour se jeter sur un lit. Ils arrivèrent à la fin du jour (c'étoit en Eté) , dans un bourg du Royaume de Naples. Nicolo , le lendemain , après plusieurs informations , confia les chevaux à un homme dont on lui

avait répondu. Il lui donna de quoi faire la dépense en route , lui recommanda de les remener à petites journées , & le chargea d'une lettre pour le Négociant. Ils se séparèrent dans cet endroit , le Geolier & lui , ayant à prendre un chemin différent. Nicolo l'assura de toute sa reconnaissance ; & pour l'en convaincre mieux , il lui donna cinquante écus. Il monta ensuite dans une voiture qui partoît pour Bénévent , & arriva dans cette ville au bout de deux jours.



CHAPITRE QUINZIÈME

ET DERNIER.

NICOLÒ est reçu à bras ouverts par sa famille , à Bénévent. Tristes réflexions qu'il fait sur sa vie passée & son état présent. Noire mélancolie dans laquelle le plongent ces réflexions. Il apprend chez un de ses beaux-frères ce qui s'est passé à Rome après son évasion. Il tombe, en l'apprenant, mortellement malade. Manière Chrétienne dont il se prépare à mourir. Il meurt. On trouve sous le chevet de son lit l'Epitaphe qu'il s'est faite à lui-même.

NICOLÒ descendit à Bénévent , chez le Peintre , son beau-frère , qui , aussi-bien que sa femme, fut enchanté

de le revoir. Il y avoit long-temps qu'ils n'avoient reçu de ses nouvelles. Sa sœur , quand elle fut seule avec lui , l'embrassa trois ou quatre fois de suite , en lui disant : Je ne puis , mon cher frère , vous témoigner assez toute ma tendresse & toute ma reconnoissance du service que vous m'avez rendu. Mon mari , depuis votre départ , a pratiqué vos conseils avec une ardeur infatigable. Il a pris le goût le plus vif pour son état. Il est devenu le plus habile , sans contredit , des Peintres de Bénévent. Sa réputation même , s'est étendue jusqu'à Naples , à Venise & à Florence. Il a fait , pour ces trois villes , plusieurs tableaux qui lui ont été payés avec une libéralité royale. Aussi menons-nous une vie agréable & fortunée ; & c'est à vous que nous en avons l'obligation. Mon

mari me l'a répété souvent. Attendez-vous à le lui entendre encore répéter avec le plus grand plaisir. Nous ne sommes honteux, ni l'un ni l'autre, d'avoir une pareille obligation à notre frère, à notre meilleur ami, & de le lui avouer.

Pendant que Nicolo, dans ce récit de sa sœur, goûtoit avec délices la satisfaction d'avoir contribué à rendre son sort si heureux, son beau-frère étoit allé inviter à souper la mère Franco, & la sœur aînée du voyageur, avec l'Orfèvre son mari. Il ne leur parla pas du nouveau convive qu'il leur donneroit. Quelle fut la surprise & la joie de la bonne mère, en apercevant son cher Nicolo ! Elles égalèrent son inquiétude & la crainte qu'elle avoit de mourir avant de le revoir. Il y avoit, en effet, près de vingt ans

que son fils n'étoit venu à Bénévent. Elle en avoit alors soixante - dix passés ; mais elle jouissoit d'une santé parfaite , grâces à la bonté de son tempérament & à son caractère enjoué.

Le lecteur croira sans peine , que le repas fut animé de la gaieté la plus vive. Nicolo en fit principalement les frais , par le récit de quelques-unes de ses aventures. Il ne se vanta point de celle qui l'avoit fait fuir de Rome. On eut une peine infinie à se séparer pour aller se coucher. On ne put s'y résoudre qu'en se promettant de se rassembler bientôt chez la bonne mère, qui devoit leur donner à dîner.

Le lendemain matin , Nicolo ; quoique fatigué , abrégea son sommeil , pour s'acquitter plus tôt d'un devoir que son cœur le pressoit de remplir promptement. Il écrivit

au Négociant & à sa femme , pour les assurer de nouveau de son éternelle reconnoissance. Il prioit son ami dans cette lettre , de lui apprendre quelles avoient été les suites de son évasion. Au bout de quelques jours , il en reçut la réponse & sa malle en même-temps. Le Négociant lui marquoit que les Seigneurs qui l'avoient fait emprisonner , avoient été furieux de sa fuite ; que , pour en découvrir les complices , ils avoient mis tant de monde sur pied , ils avoient fait faire tant de recherches , qu'il n'avoit pas été sans inquiétude lui-même ; mais qu'actuellement on s'occupoit beaucoup moins de cette affaire , depuis que le Pape étoit tombé dangereusement malade. On verra bientôt , que cet homme , si honnête & si obligeant , dans la crainte d'affliger son ami ,

M vj

ne lui rendoit pas un compte fidèle de ce qui s'étoit passé à Rome.

Pendant un mois , Nicolo se livra uniquement à la joie de revoir sa famille , & de vivre avec elle. Mais , après ce temps , il réfléchit sérieusement sur ce qu'il alloit devenir. = A 50 ans , se dit-il à lui-même , n'avoir pas un état , & ne se trouver devant soi , pour toute ressource , que vingt écus (c'étoit en effet , tout ce qui lui restoit d'argent) : quoi de plus triste & de plus humiliant tout à la fois ! J'ai occupé plusieurs places honorables & avantageuses , dont chacune pouvoit me faire un fort honnête le reste de mes jours , & je n'ai pas su les garder. Je les ai perdues toutes par ma faute. La manière dont ma mère , dont mes sœurs & mes beaux-frères m'ont reçu & me traitent jour-

nellement , peut me faire croire que je ne leur suis point à charge. Mais en supposant même , qu'ils ne changeront jamais de façon de penser ; il n'en sera pas moins vrai que je ferai à leur charité , & que j'aurai à leur bon cœur une obligation que je ne devrois avoir qu'à mon travail. Puisque je jouis encore d'une bonne santé , je puis encore faire le métier de Professeur ; du moins , ne devrois-je alors qu'à moi seul mon entretien & ma subsistance. L'idée est admirable , en effet. J'ai été Professeur d'éloquence dans des villes célèbres & savantes : on y avoit même quelque considération pour moi , je puis m'en flatter. J'étois bien reçu dans les meilleures maisons ; & je me suis ennuyé dans ces places. Je trouverai beaucoup plus d'agrément , sans doute , à pro-

feffer la Grammaire , même dans quelque ville obscure.

Ces tristes réflexions étouffèrent toute la gaieté de Nicolo , & le plongèrent dans une noire mélancolie. Sa famille s'en apperçut bientôt. Elle lui en demanda les raisons. Il ne donna que de mauvaises défaites. On tâchoit de le laisser seul le moins qu'il étoit possible. Mais il étoit sombre & rêveur dans la société. Il gardoit souvent un morne silence dans les conversations les plus animées , & ne paroïssoit pas y prendre le moindre intérêt. Ses sœurs , dont la tendresse avoit tant d'empire sur lui , firent tout ce qu'elles purent pour réveiller son ancienne gaieté ; mais sans y réussir.

Il dînoit un jour chez l'aînée avec son mari & un Orfèvre de Rome , parent de son beau-frère. Ce dernier

demanda à l'Orfèvre ce qu'il y avoit de nouveau dans cette ville , lorsqu'il en étoit parti. = Rien du tout , lui répondit son parent , sinon que le S. Père venoit d'être dangereusement malade : mais cette maladie , heureusement , n'a point eu de suite. Attendez : j'oubliois de vous dire que le mois dernier on y a fait une exécution qui a surpris toute la ville , & a fourni matière à bien des propos. On y a pendu en effigie , l'Auteur d'une Satire sanglante contre cinq ou six Seigneurs des plus qualifiés de Rome. Tout le monde est convenu , il est vrai , qu'ils y étoient peints trait pour trait , & qu'il n'y avoit pas une seule calomnie. Mais ces hommes n'en ont pas moins eu le crédit de faire enfermer le Poëte , & d'obtenir des Juges , pour instruire son procès.

Pendant qu'on y travailloit avec vivacité , le prisonnier , en homme d'esprit , a mis ses Juges en défaut , & s'est enfui avec le Geolier. Il étoit tēps. Deux jours plus tard , il étoit pendu en propre personne.

Ce récit donna le coup mortel à Nicolo. Il prétexta quelque affaire pour se retirer aussitôt après le dîner. Il sortit , le poignard dans le cœur. L'effroyable danger qu'il avoit couru , glaça son sang dans ses veines. La honte d'un traitement si ignominieux , redoubla jusqu'au dernier point sa noire mélancolie , & la rendit incurable. Depuis ce jour , il ne voulut plus manger à table ; & la plus jeune de ses sœurs chez qui il étoit logé , employoit une espèce de violence pour lui faire accepter quelque nourriture. Aussi , bientôt ses forces diminuèrent à un tel

point, qu'il avoit peine à se soutenir. Toute sa famille, alors, fut plongée dans les plus vives alarmes. On fit venir les meilleurs Médecins de la ville. Ils dirent que les remèdes étoient inutiles pour cette maladie : que son sang s'étoit changé en une bile acreuse.

La mère de Nicolo les prit en particulier, & voulut savoir d'eux combien de temps son fils pouvoit encore vivre. Ils lui répondirent que ce seroit beaucoup s'il passoit huit jours. Cette mère désolée, alla se renfermer aussitôt dans sa chambre, où elle versa un torrent de larmes. Après que sa douleur les eût épuisées, elle se jette à genoux, en s'écriant : Hélas, mon Dieu, vous ne me l'avez donc rendu que pour me le reprendre si vite ! Je l'aimois peut-être avec trop de foi-

blesse , d'une manière trop humaine ; & vous voulez m'en punir. Ah ! du moins , Seigneur , qu'il n'en soit point éternellement la victime. Daignez lui faire connoître tout le péril de son état , & lui inspirer un repentir sincère de ses fautes. Pour réparer , autant que je le puis , ce qu'il y a eu de criminel dans ma tendresse , je vais lui annoncer moi-même vos jugemens & vos miséricordes. Armez - moi , je vous en conjure , de force & de courage.

Dans ce moment , cette bonne mère se sentit exaucée. Elle se relève , elle court chez le malade , & fait sortir de sa chambre tous ceux qui y étoient. = Etes - vous bien persuadé , mon cher fils , lui dit-elle , de tout mon amour pour vous ? = N'allez pas plus loin , ma mère. Vous voulez m'apprendre que

je n'ai plus que peu de jours à vivre. J'en suis convaincu moi-même, & je travaille à employer pour mon salut les momens qui me restent. Pour m'aider à reconnoître & à pleurer mes égaremens, faites-moi venir, je vous prie, cette après dînée. Le Père Joseph, Dominicain; il a de l'amitié pour moi. Je le connois depuis long-temps : je sais que ce bon Religieux a les entrailles d'un père pour les pécheurs. Je n'ai pas profité, ma tendre mère, des conseils que vous m'avez donnés autrefois. Je sens à cette heure, mieux que jamais, combien ils étoient sages, & combien j'aurois été heureux de les suivre. Je vous demande actuellement le secours de vos prières : j'y ai la plus grande confiance. Vous avez toujours servi Dieu avec un cœur simple & droit : vous obtien-

drez de lui les grâces que vous solliciterez en ma faveur.

Sa mère remplie de consolation en l'entendant parler ainsi , l'encouragea à tout espérer de la miséricorde du Seigneur , lui promit les prières les plus ferventes , & se chargea d'aller avertir sur le champ le Père Joseph.

Ce Religieux vint l'après-dînée. Nicolo , en l'apercevant , lui dit : = Mon Père , comme votre ancien ami & comme pécheur , je me suis flatté que vous auriez pitié de moi , & que vous auriez la charité de vouloir me réconcilier avec le Seigneur. = Je ferai , Monsieur , tout ce qui dépendra de moi pour secourir vos desirs : j'ai toujours pris , à votre bonheur , l'intérêt le plus vif & le plus tendre. Mais vous pouvez travailler plus efficacement en-

core que moi , à votre réconciliation avec Dieu. Offrez-lui un cœur gémissant , brisé par la douleur ; un cœur humilié de l'avoir offensé tant de fois. = Je vous proteste , mon Père , que ce sont mes dispositions actuelles. Je suis confondu de mon ingratitude à son égard. Il m'a comblé de grâces ; & je n'y ai répondu que par des infidélités. Pour redoubler ma honte & solliciter mon pardon , je vais vous en faire le détail , & les déposer dans votre sein. Daignez m'écouter , mon Père , avec cette patience , avec cette bonté , qu'éprouvent tous les pénitens qui ont recours à vous.

Il lui fit alors sa confession , à laquelle il s'étoit préparé depuis trois jours. Il la commença depuis sa première jeunesse , jusqu'au moment où il étoit tombé malade. En s'ac-

cusant des fautes qui l'humilioient le plus , il soupiroit , il pleuroit ; & le Père Joseph mêloit ses larmes aux siennes.

Il insista principalement sur son penchant effréné à la raillerie , à la satire la plus mordante ; penchant qu'il n'avoit jamais combattu , & qui , dès-lors , l'avoit maîtrisé , comme un cheval fougueux maîtrise & emporte l'homme imprudent qui le monte. = Dieu m'en a puni , mon Père , & de la manière la plus ignominieuse. Ah ! si du moins , il daignoit accepter ce châtiment comme une expiation de mes crimes : s'il l'acceptoit avec autant de bonté , que je l'accepte avec soumission , & même avec reconnoissance , quel seroit mon bonheur ! Mais pour augmenter ma honte , je vais vous dire , mon Père , quelle a été cette

punition. Il y a deux mois environ, qu'étant à Rome, j'ai composé une satire sanglante contre cinq ou six Seigneurs de la ville. Ils m'ont fait mettre en prison. On a instruit mon procès. Pendant qu'on y travailloit, un de mes amis a gagné le Geolier, qui s'est enfui avec moi. Deux jours plus tard, j'allois être pendu dans une place publique. Mais après mon évasion, je l'ai été en effigie. Oui, mon Père, j'ai été pendu en effigie à Rome. Vous pensez bien que je sens toute l'ignominie, toute l'infamie de cette punition. Mais plus elle est humiliante, & plus j'espère qu'elle appaisera la justice Divine en ma faveur. Je suis résolu même, pour ajouter encore à ma confusion, s'il est possible, d'apprendre cet événement à ma famille, qui n'en fait rien. Je vous prie aussi, d'en faire part dans la ville à tous

ceux qui me connoissent. = Cette résolution me prouve , Monsieur , que vous êtes sincèrement pénitent ; & j'en suis comblé de joie. Mais je vous défends de l'exécuter. Vous affligeriez au dernier point , & vous couvririez de honte votre famille , qui , n'étant pas coupable de vos fautes , ne doit point en partager la punition. Ainsi , mon cher Monsieur , vous n'êtes pas obligé de faire connoître ce triste évènement dans la ville aux personnes de votre connoissance.

Ce bon Religieux se retira après avoir passé cinq ou six heures avec le malade , qui le pria de revenir le lendemain matin , en cas qu'il eût oublié quelque chose.

Cependant , les deux sœurs de Nicolò , depuis que les Médecins avoient prononcé contre lui la Sentence

rence de mort ; ne pouvoient plus se résoudre à l'aller voir. Elles gémissaient, elles pleuroient dans leurs chambres ; & dénuées de toute espérance, elles rejetoient aussi toute espèce de consolation.

Nicòlo fut surpris & attristé de ne plus les voir. Il les fit conjurer par ses beaux-frères, de venir lui parler toutes les deux ensemble, parce qu'il avoit des choses importantes à leur dire. Dans la crainte d'augmenter l'affliction de leur cher Nicòlo, elles combattirent, vainquirent leur répugnance, & montèrent chez lui. Quand il les aperçut auprès de son lit : = Vous me fuyez donc, mes chères sœurs, leur dit-il, dans le moment où j'ai le plus de besoin de vous ! Vous partagiez mes plaisirs ; & vous m'abandonnez dans mes peines ! Ne me soupçon-

nez pas cependant ; de douter de votre tendresse pour moi. Je suis infiniment persuadé qu'elle est toujours la même : mais le spectacle d'un frère mourant est trop affligeant pour vous ; vous ne pouvez le soutenir. Ah ! Dieu permet peut-être que vous en soyiez les témoins pour vous rendre plus fermes, plus courageuses, s'il exige de vous un jour de plus grands sacrifices. Accoutumez-vous, mes chères sœurs, à envisager la mort avec moins de foiblesse. Plus on s'en occupe, moins elle devient effrayante. Elle remplit mon âme de terreur ; mais le Seigneur la remplit aussi de confiance. J'espère qu'il se laissera fléchir par mes regrets amers, par mon sincère repentir. Ah ! c'est actuellement que je reconnois mieux que jamais, que le souverain & l'unique bon-

heur est de l'avoir toujours aimé. Attachez-vous , mes chères amies , à goûter de plus en plus cette félicité suprême. Je ne puis mieux vous prouver que par ce conseil , toute ma tendresse pour vous.

Ses sœurs ne lui répondirent que par leurs larmes. Avant qu'elles se retirassent , il les conjura d'être présentes quand il recevrait le Saint Viatique.

Sa mère , sa courageuse mère ne le quittoit presque plus. Elle lui parloit sans cesse du Ciel & de la miséricorde divine. = Mes espérances seront mieux fondées , lui dit Nicolo , en augmentant le nombre de mes intercesseurs. Les effets que je laisse se vendront aisément 500 liv. ; & j'ai vingt écus en argent. Vous me combleriez de joie , ma tendre mère , si vous aviez la

bonté d'avancer pour moi la première somme , & de les distribuer routes deux aux pauvres , dans cette journée même. Je mourrois avec beaucoup plus de confiance , si cette aumône me précédoit devant mon Juge. = De tout mon cœur , mon cher fils. * Votre idée est admirable , & je joindrai à votre aumône cent écus de mon argent à votre intention.

Nicolo l'embrassa , pour lui en témoigner sa reconnoissance ; & elle sortit aussi tôt , pour accomplir à l'instant cette bonne œuvre.

Le Père Joseph le fit administrer le lendemain matin , par l'avis des Médecins. Il l'alla voir lorsque le Curé lui eut apporté le Saint Viatique , & fut sorti de sa chambre. Il le trouva plein de joie , plein d'espérance , & soupirant après le mo-

ment de sa mort. = Que de grâces , Monsieur , vous avez à rendre à Dieu , lui dit-il ! Après avoir mené une vie aussi dissipée que la vôtre , aussi inutile pour le Ciel , il vous tend les bras , & vous appelle dans son sein paternel. Ah ! sans doute , il veut récompenser dans ce moment quelques bonnes actions que vous avez faites. Rien n'est perdu avec le Dieu de miséricorde. Dites-moi franchement ce que vous croyez avoir fait de plus méritoire dans votre vie.

Nicolo lui raconta le service qu'il avoit rendu à Bologne , au Père d'un de ses disciples , en payant ses dettes & en le faisant sortir de prison. = Ah ! C'est cela même , s'écria le Religieux , c'est cet acte d'humanité que Dieu récompense aujourd'hui. Ses promesses sont infaillibles. Il a

déclaré par le Prophète Roi, qu'il délivreroit au jour de l'affliction, celui qui s'attendriroit sur le pauvre. Espérez tout, Monsieur, espérez tout. Il remplira cette promesse. Nicolo dans ce moment, perdit la parole ; mais ses yeux étincelèrent de joie ; ils se fermèrent aussi-tôt après, & il expira.

On trouva sous le chevet de son lit un écrit, qui renfermoit l'Epitaphe qu'il s'étoit faite, & une prière à sa famille, pour qu'elle fût gravée sur sa tombe. Ses intentions furent remplies. Voici cette Epitaphe :

Ci gît Nicolo-Franco, le plus intolérant des hommes, qui s'est déchaîné contre le vice, & n'a point pratiqué la vertu, qui n'a presque toujours dit que du mal des autres, & n'a fait lui-même aucun bien.

F I N.

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAPITRE I. *P*ROGRÈS de *Nicolo*
dans ses premières études. Haine
& jalousie de ses camarades con-
tre lui. Tout sanglant qu'il leur
joue. Il est forcé de sortir de la
maison paternelle. Avis que lui
donne son père en l'envoyant à
Naples. Page. 1

CHAP. II. Sa conduite à Naples
chez *Franceschi*. Sa passion pour
les Poètes satiriques , & sur-tout
pour *Juvénal*. Vengeance qu'il tire
d'un des principaux Seigneurs de
la ville. 12

T A B L E

CHAP. III. Liaison de Nicolo avec
un jeune Cordelier. Son entretien
avec lui. Page 41

CHAP. IV. Nicolo retourne à Bé-
névent, pour voir son père ma-
lade. Il reçoit ses derniers sou-
pirs. Il devient Secrétaire d'un
Ambassadeur. 61

CHAP. V. Rencontre de Nicolo
avec Michel-Ange. L'Ambassa-
deur met à l'épreuve les talens &
la discrétion de Nicolo. 75

CHAP. VI. Nicolo fait présenter
à Clément VII, par Michel-Ange,
une pièce de Vers. Son aventure
à Frescati chez un Cardinal. Il
est admis à l'Audience du Pape.
97

CHAP. VII. Nicolo rencontre le
Cordelier avec qui il avoit fait

DES CHAPITRES.

*connoissance à Naples. Suites de
cette rencontre.* Page 123

CHAP. VIII. *Nicolo fait par hasard
à la campagne une nouvelle con-
noissance, qui le mène à une as-
semblée de jeu, chez la Baronne
Rospino.* 136

CHAP. IX. *Nicolo pense à se ma-
rier. Bonheur qu'il se promet dans
le mariage. Démarches qu'il fait
pour réussir dans ce projet.* 158

CHAP. X. *Nicolo est récompensé par
Clément VII. Il devient Secré-
taire d'Ambassade. Il a une que-
relle avec un grand Seigneur. Il
est forcé de sortir de Rome.* 170

CHAP. XI. *Nicolo va à Bénévent
voir sa famille. Il va aussi à Na-
ples pour y revoir Franceschi.
De là il parcourt l'Italie. Il s'ar-*

T A B L E

rête quelque temps à Venise. Il y fait connoissance avec l'Arétin.

Leur entretien. Page 189

CHAP. XII. *Nicolo, après avoir dépensé tout son argent, en parcourant l'Italie, accepte une chaire de Rhétorique à Milan. Réputation qu'il acquiert dans cette place. Manière dont il se venge des Magistrats qui l'avoient mal reçu. Il sort de la ville, pour prévenir l'affront d'en être chassé. Il va à Bologne.* 214

CHAP. XIII. *Nicolo arrive à Bologne. Il y est nommé Professeur d'Eloquence. Considération dont il jouit dans cette ville. Acte de bienfaisance qu'il exerce envers le Père d'un de ses Disciples. Il compose dix Dialogues. Sa querelle avec l'Arétin au sujet de cet*

DES CHAPITRES.

ouvrage. Il quitte sa chaire & retourne à Rome. Page 228

CHAP. XIV. *Nicolo ne trouve plus à Rome l'Ambassadeur de Naples. Manière dont il est reçu par son oncle à Frescati. Il compose des Satires & les rend publiques. Plaintes qu'on en fait au Pape. Il est mis en prison, & l'on instruit son Procès. Danger qu'il court. Il en est délivré par un de ses anciens amis.* 246

CHAP. XV & dernier. *Nicolo est reçu à bras ouverts par sa famille à Bénévent. Tristes réflexions qu'il fait sur sa vie passée & son état présent. Noire mélancolie dans laquelle le plongent ces réflexions. Il apprend chez un de ses beaux-frères ce qui s'est passé à Rome, après son évasion. Il*

TABLE DES CHAPITRES.

tombe, en l'apprenant, mortellement
malade. Manière Chrétienne dont
il se prépare à mourir. Il meurt.
On trouve sous le chevet de son lit
l'Epitaphe qu'il s'est faite à lui-
même. 271

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit ayant pour titre : *Le danger de la Satire, ou la Vie de Nicolo-Franco, Poëte Satirique Italien.* Cet Ouvrage m'a paru rempli de leçons importantes pour les Mœurs & la Religion, présentées de façon à les faire chérir & respecter. L'impression en doit être également utile & agréable au Public. A Paris, ce 21 Avril 1776.

DE SANCY.

PERMISSION DU ROI.

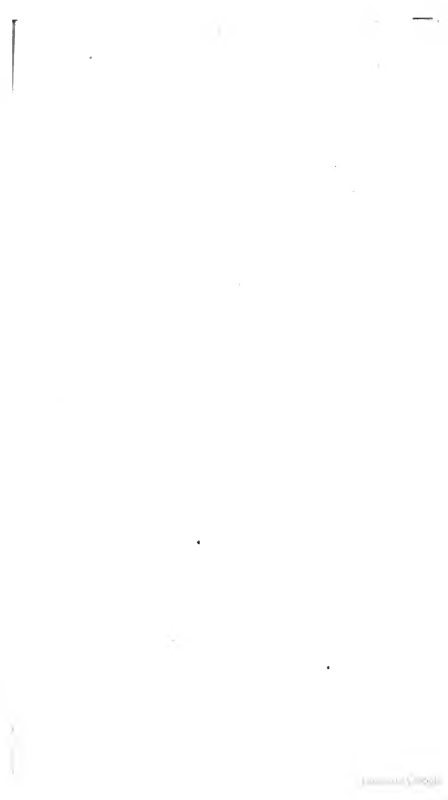
LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nos amés les sieurs DE BURE, frères, Libraires, Nous ont fait exposer qu'ils desireroient faire imprimer & donner

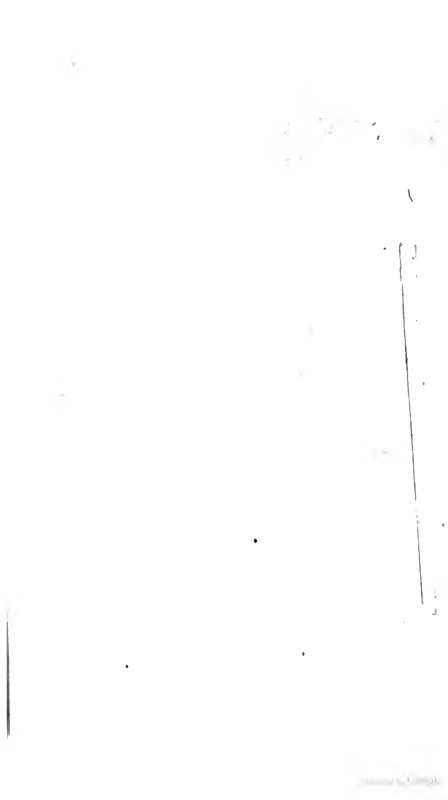
au Public : *Le danger de la Satire , ou la Vie de Nicolo - Franco , Poëte Satirique Italien* : s'il nous plaisoit leur accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES , voulant favorablement traiter les Exposans, nous leur avons permis & permettons par ces Présentes , de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon leur semblera , & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume , pendant le temps de trois années consécutives , à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs , Libraires & autres personnes , de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , en bon papier & beaux caractères , que les Impétrans se conformeront en tout aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq , à peine de déchéance de la présente Permission ; qu'avant de l'exposer en vente , le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ou-

ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, es-mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMENIL, le tout à peine de nullité des Présentes : **DU CONTENU** desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir lesdits Exposans & leurs ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. **VOULONS** qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. **COMMANDONS** au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte normande, & lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. **Donné** à Paris, le vingt-troisième jour de Juillet, l'an mil sept cent soixante dix-sept, & de notre Règne le quatrième. **Par le Roi en son Conseil. Signé, LE BEGUE.**

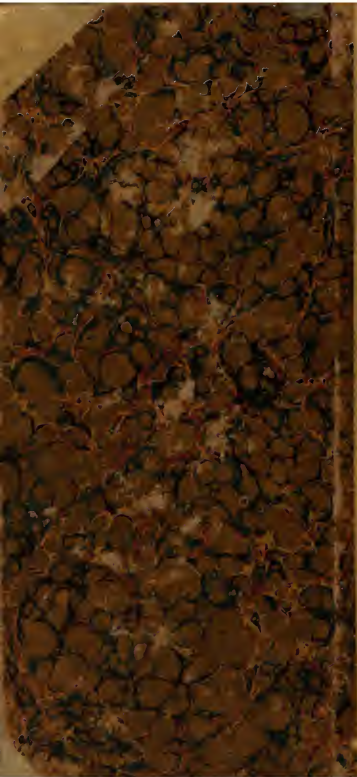
Registré sur le Registre XX de la
Chambre Royale & Syndicale des Li-
braires & Imprimeurs de Paris , N°. 1100 , fol. 398 , conformément au
Règlement de 1723. A Paris , ce 11
Août 1777.

A. M. LOTTIN , l'aîné , Syndic.





L 12



BIBLIOTECA